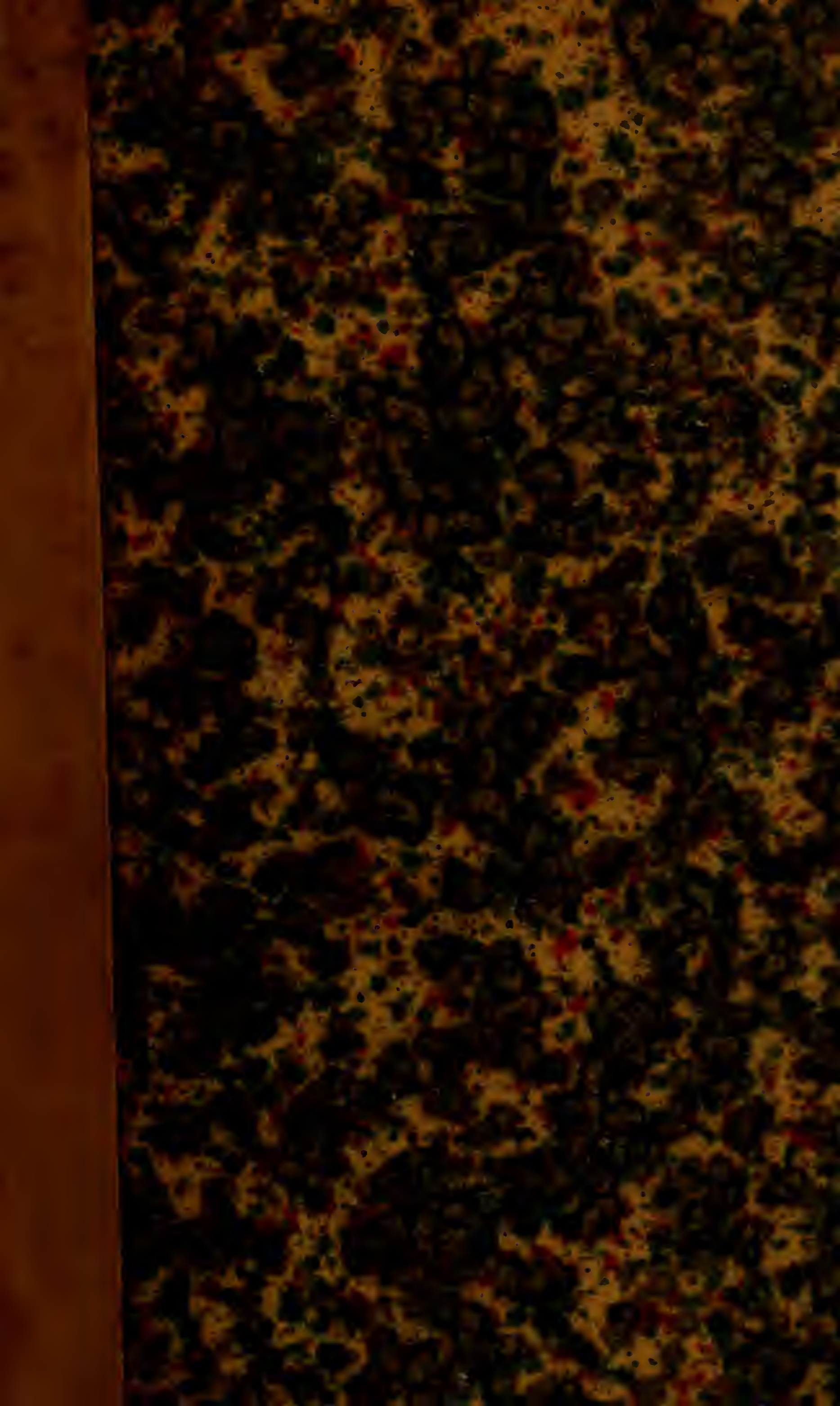
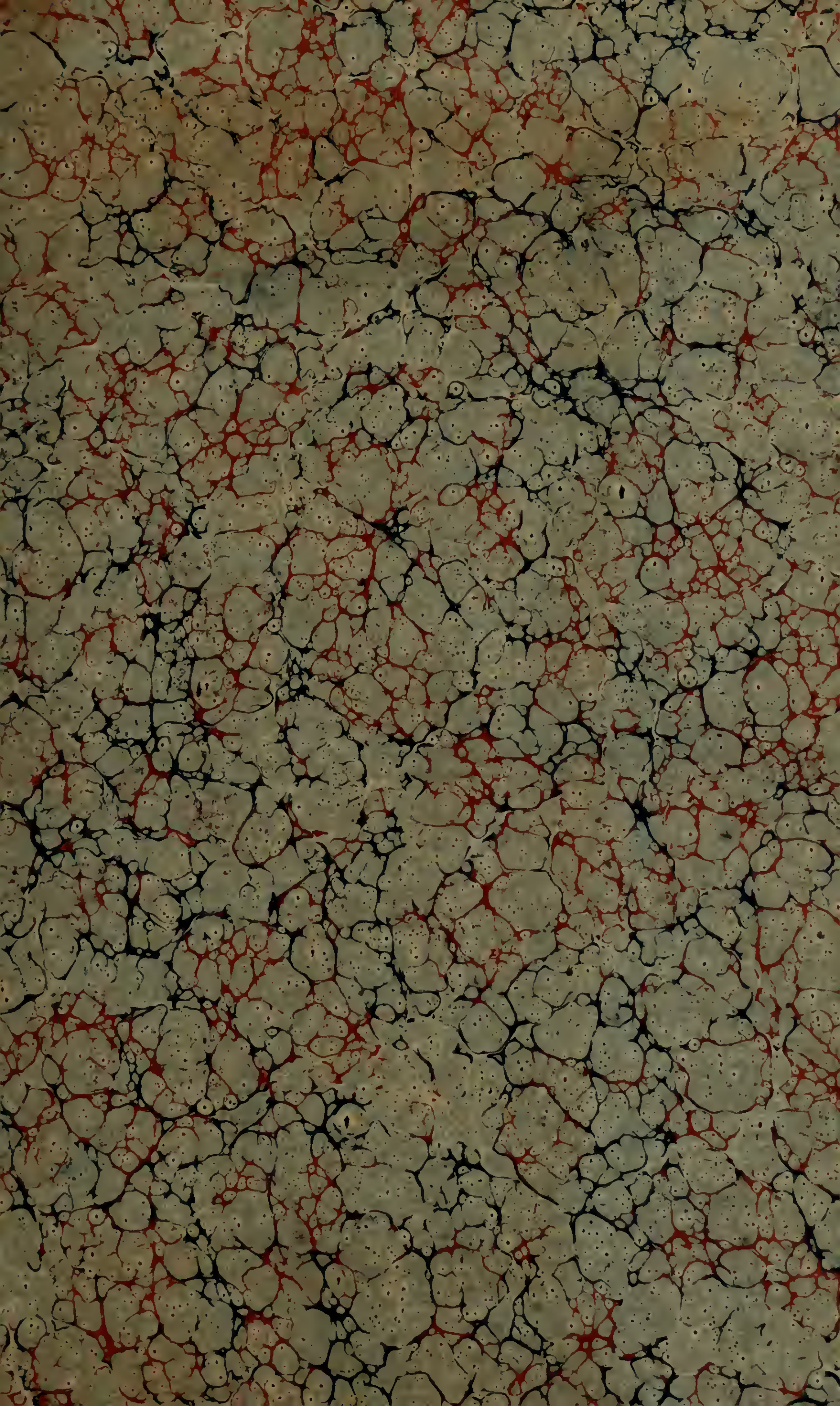



FIRM
Hon.ble Hew Dalrymple



p 140 — duc de Coigny

'D. C.' on title-page presumably
Duc de Coigny (see p. 140)
for an account of the under
name 'Mazeas'

[par le marquis J. P. L. de Luchet,
le comte A. de Rivarol, le comte de
Mirabeau et P. A.-F. Choderlos de
Laclos] Barbier vol II p. 518

LA GALERIE DES ÉTATS GÉNÉRAUX.

Nullo discrimine habebo
Tros, Rutulusve fuat.
VIRG.



1789.

INTRODUCTION.

Si l'on confondoit cet ouvrage avec une ſatyre, on tomberoit dans une grande erreur. Il s'agit de diriger la confiance publique & de lui déſigner ceux ſur leſquels elle peut ſe repoſer ſans crainte, & ceux qui pourroient l'expoſer. On ſe diſſimuleroit en vain que l'intrigue, la faveur ont influé ſur les élections. Tous les repréſentans de la volonté générale ont à-peu-près les mêmes pouvoirs, mais non les mêmes moyens de les exercer, les mêmes qualités propres à raſſurer, & non, peut-être, les mêmes intérêts à réuſſir. De quelle importance n'eſt-il donc pas de bien connoître ceux à qui nos deſtinées ſont remiſes. S'ils aiment véritablement leur patrie, ils doivent deſirer qu'on l'éclaire;

& dire comme cet Athénien : *Je me réjouis de ce qu'on a trouvé tant de mes concitoyens plus capables que moi.* S'ils penſent différemment, quels ménagemens leur doit-on ? Ou du moins, eſt-ce à de ſi foibles conſidérations qu'il faudroit ſacrifier un inſtant la fortune de l'Etat ?

Nous croyons eſſentiel de peſer ſur une idée qui n'eſt aſſurément pas neuve, mais dont on ne fait pas l'application auſſi ſouvent que le beſoin l'exige. Pour l'objet qui nous occupe, il ſuffit de conſidérer les hommes ſous le rapport des talens & des qualités néceſſaires à la grande opération actuelle. Le bon eſprit, le courage de l'ame, la flamme du patriotiſme, la connoiſſance des intérêts nationaux, le don de s'exprimer, la fidélité aux bons principes, voilà ce qu'il faut chercher dans un député noble, eccléſiaſtique, ou ſimple citoyen ; mais, d'ailleurs, ſe rappeller que le Prince

Kaunitz eſt un peu ſingulier, que M. Charles Fox aime le plaiſir encore plus que les affaires, que le Prince Potemkin s'occupe tout autant de l'avenir que du préſent, & ſe dire que, malgré ces taches, ces meſſieurs ſervent leur patrie avec utilité. Maintenant point d'application, nulle perſonalité; c'en eſt aſſez pour le lecteur homme d'eſprit, & il eſt ſuperflu de parler aux autres.

On criera tant qu'on voudra contre la licence & la multiplication des brochures. C'eſt pourtant à cette liberté que nous devons le bonheur de commencer à devenir des hommes. Quand on a lu certains ouvrages, on s'eſt dit: il y a donc d'excellens eſprits dans le royaume; ſi l'on veut mettre en avant telle ou telle vérité; on eſt à-peu-près sûr de la voir défendue & protégée par la coalition des gens capables & bien intentionnés. Alors le courage renaît, les forces doublent; on s'affranchit de la ty-

rannie des préjugés ; on ſe ſouſtrait au joug du deſpotiſme miniſtériel qui jettoit dans des cachots les plumes courageuſes comme les plumes ſatyriques, & l'on établit ſur des baſes durables l'empire irréſiſtible de la penſée.

Il eſt impoſſible, ſans doute, d'annoncer les réſultats des Etats Nationaux; mais quoiqu'ils faſſent, & fuſſent-ils diſſous demain, la révolution eſt faite. Qu'aucun Miniſtre n'eſpere plus tenir ſes opérations dans l'ombre, emprunter avec adreſſe, impoſer ſans que le peuple s'en apperçoive. Toute opération miniſtérielle ſera analyſée, démontrée nuiſible ou avantageuſe, conſacrée ou rejettée par l'opinion générale avant qu'elle ne s'accompliſſe. Il faut maintenant gouverner des hommes inſtruits, qui n'ignorent pas la néceſſité d'avoir un chef, mais qui ſavent mieux encore que l'uſage de l'autorité eſt l'exécution de la loi, & non l'inſpiration arbitraire d'une volonté peu éclairée.

Les fréquentes aſſemblées nationales apprendront à connoître les inſtrumens capables de ſervir utilement. Ce n'eſt pas dans de petits ſérails qu'on choiſira des Miniſtres, où l'on ne ſuivra plus l'ordre perfide du tableau ; ceux qui ſeront diſtingués apporteront au moins quelques connoiſſances au Conſeil où ils parviendront ; & l'on n'aura plus la douleur de voir entrer dans la ſalle des décrets, quelques êtres inconnus, comme on voit à l'opéra des Dieux arriver tout-à-coup dans leur char pour trancher le nœud de la difficulté.

Cette galerie préſentera donc ſucceſſivement les portraits des hommes qui peuvent agir ſur la choſe publique ; & cet ouvrage ſera utile à qui cherche la clef des événemens. Elle eſt preſque toujours dans le caractere de ceux que l'intrigue a jetté dans le tourbillon des affaires, ou de ceux que la puiſſance exécutrice appelle à l'exécution de ſes plans.

Si l'on avoit lu attentivement certaines *lettres* adreſſées il y a dix ans à l'ancien Evêque d'Autun, jamais M. de Brienne n'auroit été appellé au miniſtere ; ce bouleverſement des choſes n'auroit pas néceſſité une opération eſſentielle, mais trop hâtée, ou plutôt préparée avec trop de précipitation.

Rois, chefs, adminiſtrateurs des ſociétés humaines, ſoyez à jamais convaincus que la vérité n'arrivera jamais à votre trône que ſur les aîles de la liberté. Quoiqu'on puiſſe vous remontrer, quoiqu'il y ait de vrais abus, quoiqu'on puiſſe faire les raiſonnemens les plus ſpécieux, laiſſez à la penſée un cours libre. Le calomniateur eſt aſſez puni par le mépris public, ſans que les loix daignent le flétrir, ſans compter que des efforts impuiſſans ne ſervent qu'à donner un inſtant de faveur à des écrits qui ſeroient morts dans l'obſcurité où ils étoient nés.

LA GALERIE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX.

NARSÉS.

NARSÉS, victime de l'ambition, martyr de ses propres succès, jouet des courtisans, idole de la tourbe populaire, sans patrie, sans vrais amis, sans projets fixes, sans connoissance des hommes; plus avide de louanges que d'estime, au-dessous des événemens, étranger à tout ce qui l'environne, doué malheureusement d'assez d'esprit pour aspirer aux premieres places, et dénué des talens qui y font prospérer.

Son éducation fut trop négligée pour qu'il pût préparer les grands succès. Dès son obscure jeunesse, nourri de calculs, il se renferma dans l'étroite espérance de devenir riche. Rebuté par l'amour, servi par les circonstances, choisi par la fortune, il amassa de grands biens. N'étant ni recherché des hommes, ni agréable aux femmes, n'ayant ni figure, ni graces, ni

naissance, ni amabilité, il espéra trouver dans la jouissance du faste l'équivalent de toute autre jouissance.

Il est une austérité de mœurs qu'entretient naturellement la rudesse du caractere. Chacun se juge. Quiconque est sans moyens de plaire, compte sur les égards, et aspire à l'estime qu'il croit une dette, et à quelque suffrage qu'il imagine conquérir. Narsés fit de la sagesse un instrument de succès; et cette vertu, ordinairement si stérile, devint entre ses mains la cause de son élévation.

Parvenu à une place éminente, il éblouit par le désintéressement dont l'empire est si sûr. La confiance suit l'aveuglement. Il récompensa ceux qui lui portoient leur or, par de si brillantes conditions, que la foule accourut; et le vulgaire, qu'il est facile d'égarer, crut que le Ministre commandoit à l'opinion, tandis qu'il ne servoit que l'intérêt des individus.

Chez une nation où les Grands n'éprouvent gueres de contrariétés, où les femmes sont à-peu près sûres de leur empire, où les âgens subalternes croient pouvoir disposer de l'autorité, où l'adresse prétend aux graces, où l'importunité arrache ce qu'on ne lui accorde pas, on fut surpris de voir un homme qui sembloit mépriser les hommages, ou du moins les sacrifier à une divinité plus entiere ou incapable de composer.

L'étonnement redoubla lorsque le même

homme, d'une apparente indifférence pour les adroites prévenances, montra une sensibilité puérile aux sarcasmes d'une nation plus légere que maligne, et confessa que sa philosophie succomboit sous les traits plaisans que décochoient les oisifs de la capitale, devenus, sans le savoir, ministres des vengeances d'une foule de victimes égorgées avec le couteau de la réforme.

Il se flatta de ramener les incrédules ou quelques hommes rébelles à l'enthousiasme, en mettant sa rare capacité au grand jour, et en dévoilant à la nation les causes d'une félicité dont on la berçoit sans cesse, sans jamais l'en faire jouir. Mais cet étalage de prodiges révolta les uns, fit rire les autres, en imposa à un certain nombre, et déplut à tous; car les hommes ne veulent pas qu'on viole leurs suffrages et qu'on les condamne à l'admiration.

Ce grand coup de théâtre n'empêcha pas que cette superbe piece n'eût un funeste dénouement. Ce n'étoit rien de descendre, mais il étoit cruel de descendre au bruit des applaudissemens et dans l'impuissance de demeurer spectateur d'un peuple frivole, encore plus prompt à se consoler qu'à s'enthousiasmer. On court dans un château solitaire avec le secret espoir d'y voir accourir en pélerinage les adorateurs de l'ex-Dieu.

Ils parurent de loin à loin. On réveilla leur zele rallenti par un gros livre, dépo-

sitaire des secrets de la famille de l'Etat. Une introduction remplie d'éloges pour l'auteur et d'insultes à la nation françoise, agissoit sur les imaginations et leur donnoit le courage de dévorer lentement l'ennui de trois mortels volumes.

Le livre est fortement attaqué, l'auteur accourt à Paris pour le défendre, et se félicite ou plutôt se flatte en secret d'avoir obtenu les honneurs de la persécution. On attache à cet ouvrage le fil d'une nouvelle intrigue, et quelques apologistes forcenés conçoivent le hardi projet de ressusciter Narsés.

Dans une obscurité combinée il jouoit le rôle d'un martyr, lorsqu'un rival engagea une querelle un peu précipitée. Elle rangea ses nombreux ennemis du côté de son adversaire, qui dans ce moment, plus que jamais, recueillit les fruits de l'austérité de moyens, sans remonter pourtant au trône des finances, sur lequel la fortune plaça un Administrateur inepte sous les dehors de la capacité. Les caisses se vuiderent, la confiance disparut, le crédit fut anéanti, la confusion s'avançoit, le peuple fatigué sembloit hazarder quelques menaces, l'orage alloit croissant, la nécessité impérieuse commanda des dispositions extraordinaires, et l'autorité, embarrassée un instant, replaça au timon des affaires un homme que le peuple demandoit, moins pour l'avoir, que pour être délivré d'un double fléau.

On s'attendoit à des prodiges. Le financier comptoit sur un nouveau systême, les créanciers de l'état ſur le retour de l'exactitude, le commerce sur des ſecours, la nation ſur un plan uniforme. Les hommes de lettres espéroient des vues profondes de la part de leur émule, les amis de la liberté une constitution franche de la part d'un républicain; les gens d'affaires, la remonte du crédit des systêmes d'un spéculateur en banque; le clergé, un concours au ſoutien de la morale de la part de l'auteur *de l'influence des opinions religieuses;* le roi quelques momens de tranquillité, quelques jours de paix dont cet honnête homme roi seroit si digne; il l'attendoit, dis-je, d'un ministre ſi loué, & si souvent rappellé à son souvenir. Que d'espérances ont été trompées! Pourquoi? c'est que dans l'espace rapide de trois années, la nation a appris à connoître ses droits. A peine a-t-elle voulu les faire valoir, que l'administrateur, étonné de la résistance, s'est en vain replié ſur lui-même. Chaque événement l'a découragé. On lui a montré l'intervalle qu'il avoit à remplir pour arriver au but que la nature des choses lui prescrivoit; alors, meſurant ses forces avec cet immense travail, il a chancelé. Mais, bientôt ranimé à la voix tyrannique de l'ambition, pressé par des entours avides d'intrigue et de gloriole, il a ſaisi l'occasion de jetter un grand éclat; & croyant commander aux opinions, il a cédé à la

volonté générale qui réclamoit une assemblée nationale.

A peine ce grand engagement a-t-il été pris, que, tourmenté du besoin de primer & de la crainte de ne pas diriger facilement cette grande machine, il a été effrayé de la carriere qu'il venoit de s'ouvrir. Depuis cette époque fatale, chaque démarche devient un chûte.

Assemblée des Notables, à laquelle on prescrit un plan de travail qu'elle ne ſuit point. Narſés n'inspire ni confiance, ni crainte, ni estime, ni déférence.

Forme de convocation presque généralement rejettée, réglement obscur, interprétations délusoires; marche tortueuse, retards combinés, moyens d'intrigue et non de talens.

Discours à l'ouverture des états-généraux, dans lequel perce à chaque instant l'homme enyvré, et cette malheureuse habitude de ne savoir jamais, ou de ne vouloir jamais s'expliquer; ouvrage indécent, mesquin, déplacé, démasquant un génie étroit et une ame incertaine.

Conférences où l'on balbutie au lieu de parler, où l'on tâtonne au lieu de s'avancer, & où ſe montre dans toute ſa honte cette timidité qui provient du sentiment cruel qu'on est au-dessous de sa besogne, et arrivé au terme où il faut avouer sa nullité, ou présenter un de ces grands expédiens qui ramenent les opinions flottantes.

Le voilà donc révélé cet important secret, (A) si bien dérobé pendant dix ans aux yeux de la multitude déçue, c'est que Narſés est sans plan déterminé, sans génie pour le concevoir, sans adresse pour se le faire donner, sans amis qui l'aident à porter un fardeau au-dessus d'un mortel, sans co-opérateurs d'un génie qui supplée aux erreurs mêmes de l'homme livré à trop de conceptions.

Narsés donneroit sa fortune, la moitié de ce qui lui reste d'existence physique pour sauver la France des malheurs où il l'a précipitée. Nulle vue étrangere ne l'a égaré, sa probité est demeurée intacte, son intention pure; mais présumant trop de sa capacité, il l'a moins consultée que son ambition, il a cru que le desir du bien et quelques connoissances partielles suffisoient aux besoins de l'état; il a voulu non-seulement tout faire, mais faire seul. A son entrée dans le ministere, les autres satrapes ont disparu, seul il a fixé les regards, seul il est devenu l'objet des espérances.

Dans les premiers mois de son regne, une espece de justice commandoit le silence. Donnez donc le temps de faire, disoient ses partisans. Les états-généraux annoncés, tout a été renvoyé à cette époque régénératrice. Il s'agissoit seulement de la gagner sans éclat et sans suspension totale. On y est parvenu. Au lieu de voir déployer le génie de l'homme d'état, on apperçoit un

astucieux personnage qui, tantôt se montre et tantôt se cache, qui n'ose embrasser le parti du peuple et craint d'être repoussé de celui de la noblesse; qui se flatte de trouver dans le clergé conciliateur un parti qui modérera l'effervescence de celui des deux autres, que trop d'opiniâtreté emporteroit au-delà des mesures.

Il est donc bien démontré que Narsés n'est pas l'homme que l'on a cru. Mais pour n'être pas ce qu'il dévoit être, ne vaut-il pas mieux encore le maintenir, que de s'exposer à un changement. C'est ce qu'il faut examiner.

Narsés a pour lui le peuple. Il est économe, ami de l'ordre, bon comptable. L'orgueil qui le dévore supplée au patriotisme qu'il ne peut avoir. Son crédit personnel peut venir au secours des caisses épuisées dans des momens de détresse; l'étranger le juge homme d'état, et croit que la France est heureuse d'avoir ses finances dans des mains aussi pures et aussi actives. Il est bon d'avoir un homme aussi infléxible, pour résister à l'âpreté des vendeurs d'argent, à l'indiscrétion des volontés puissantes, à l'avidité des courtisans, à l'active sollicitation des femmes. Si la nation se résout à combler les vuides qu'ont laissés l'impéritie et la dissipation, ne trouvera-t-elle pas avec utilité un homme qui a le méchanisme de la *perception*, et la science des *reviremens*? Voilà sans doute tout ce que l'enthousiasme le plus zelé imagineroit

imagineroit en faveur de Narsés. Ses antagonistes répondroient :

S'il se renfermoit dans cet ordre d'occupations, nul doute qu'il ne fallût le conserver ; mais s'il a tonjours l'ambitieuse manie d'aller au-delà de sa place, ce n'est plus ce qu'il pourroit faire qu'il faut examiner, mais ce qu'il fait. Or peut-on se dissimuler qu'il ne fomente la division entre les ordres, non en les incitant les uns contre les autres, mais en leur insinuant l'espoir de voir l'autorité royale appuyer le parti auquel il la promettra. . . . . S'il s'agissoit d'administration, peut-être son conseil vaudroit-il celui d'un autre ; mais il s'agit de constitution. Or, si on examine ses principes, son silence ou sa conduite, il est impossible de l'admettre à la formation d'une constitution.

Ses principes sont puisés dans le despotisme le plus révoltant ; on les a vus développés et mis sous les yeux du public. (B)

Dans son discours pour l'ouverture de l'assemblée nationale, il ne dit pas un mot de la constitution ; et l'affectation de n'occuper les comices que des finances, ne peut être une simple maladresse. (C)

Sa conduite pour la seule convocation de Paris, démontre qu'il n'a jamais voulu d'union, de laquelle seule pouvoient dériver des loix constitutives.

N'est-ce pas un des plus grands inconvéniens possibles que de flotter sans cesse

entre des incertitudes cruelles ? A-t-il un systême caché sous le voile d'une mystérieuse prudence ? Ou cache-t-il sa nullité sous des dehors adroits ? Que veut-il faire ? Donnera-t-il des armes à l'aristocratie ? Ou favorisera-t-il les démagogues ? Veut-il régner ? Veut-il faire régner son roi ? Veut-il faire régner la loi ? Tout peut se conjecturer, rien ne peut se démontrer. (D) S'il nous falloit reprendre une administration précipitée, les nations voisines diroient : » François imprudens, vous avez » confié vos destinées à un étranger qui ne » vous avoit donné aucuns gages, ni de » talens, ni d'attachement. Malgré l'expé- » rience des Mazarins et des Law, vous » avez eu encore une confiance aveugle, » il faut l'expier. » Qu'aurions-nous à répondre ? (E)

Pour achever enfin une conviction qui résiste à tant de preuves, demandons-nous : qu'est-ce qu'un ministre ? et faisons la comparaison impartiale.

Qu'est-ce en effet qu'un ministre chez une des grandes puissances de l'europe ? Un homme d'une trempe d'esprit que rien n'intimide, et qui cependant n'adopte pas avec trop de facilité les grands projets dont l'imagination jouit à l'instant qu'elle les conçoit, soutenu par le noble desir de parcourir la carriere avec gloire, et persuadé du danger de trop hâter les succès ; tendrement attaché à sa patrie, sans être esclave des préjugés qui en font, aux yeux

de bien des gens, l'asyle exclusif des talens et de la capacité. Combien de genres de culture ne doivent pas avoir enrichi un si beau fonds ? La connoissance des hommes qui se prend dans l'histoire, comparée avec ce qui se passe sous nos yeux ; des choses qui tiennent à l'observation, des intérêts multipliés qu'il faut sans cesse peser ; du passé qui renferme dans son sein les traités faits, altérés ou rompus; les projets abandonnés, repris, bien ou mal exécutés, tour-à-tour remis en vigueur ou proscrits. Que d'especes de talens sont nécessaires pour paroître avec un certain éclat, ou du moins inspirer de la confiance ! Précision dans le style, clarté dans les idées, éloquence dans la parole, énergie dans le caractere, formes séduisantes, empire sur ses mouvemens, activité d'exécution, sang-froid dans les crises, solidité de jugement, finesse de tact, l'art de cacher tant d'avantages et d'en laisser voir assez pour intimider ceux avec qui l'on traite. Tant de présens du ciel ne sont rien encore sans le talent de les employer ; c'est-à-dire, maintenir la dignité des rois sans leur immoler trop de victimes ; se défier de la foiblesse qui temporise et double les maux en retardant le remede, et se défier plus encore de la précipitation que le vulgaire, ami des événemens, prend pour le coup-d'œil du génie ; surveiller les mouvemens des cours, en protestant contre le ministere injurieux de l'espionage ; dans les périodes

tranquilles pénétrer dans les arsenaux de ses ennemis, préparer les moyens de défense, ne regarder tout traité de paix que comme une suspension d'armes; et dans les orages des crises, appeller la fermeté qui résiste aux obstacles combinés, la multiplicité des ressources qui lasse l'envie, l'ambition même, le courage de l'ame qui brave le malheur; l'art difficile de profiter des succès, de prévoir les revanches, de réparer les échecs, de préparer la vengeance, de soutenir une humiliation passagere, l'art plus difficile encore d'inspirer une haute estime à l'Europe, d'allarmer ou d'inquiéter ses rivaux, de rassurer ou d'enorgueillir ses alliés; l'art presque surhumain de faire rejaillir sur son maître l'éclat de ses propres talens, et de persuader aux nations voisines, que tant d'avantages ne sont que le résumé des talens en exercice dans le pays qu'on habite. A cet ensemble, presque chimérique, il faudroit pouvoir joindre la décence des mœurs, un désintéressement reconnu de ses ennemis mêmes; plus d'indifférence pour la gloire du moment, que pour le suffrage de la postérité; l'amour du travail, de l'ordre, du bien; la ſimplicité, trait caractéristique des grands hommes; enfin, cette philosophique insouciance de la censure injuste, censure au-dessus de laquelle on ne se met qu'après être parvenu à une chose bien aisée en apparence, bien difficile en réalité, *l'estime de soi-même.*

NOTES.

(A) *Le voilà donc révélé cet important secret.* Pag. 7.

Il est un homme qu'on peut regarder comme la cause premiere de la fermentation. Elle date du compte rendu. Il mit les calculateurs à même de faire celui de la nation. Jusques-là l'on savoit en gros que le roi avoit d'immenses revenus; mais on en ignoroit la quantité et l'emploi. Avec ces données, chacun se mit à examiner les erreurs du gouvernement. Cette impulsion premiere fut réchauffée par le livre sur l'*administration des finances*. C'étoit un ex-ministre qui révéloit les secrets de l'état. On crut appercevoir que, sans un talent supérieur, on pouvoit le servir. Les querelles nées au commencement de l'assemblée des notables, amenerent de nouveaux éclaircissements. La multitude recueillit des matériaux plus amples, et doubla ses connoissances. La réponse arrachée à M. de Calonne ouvrit les porte-feuilles; enfin, la tenue des états-généraux occasionna cette foule d'écrits éphémeres; chacun a dit ce qu'il savoit. M. Necker, revenu en place, a voulu marquer son existence ministérielle par une révolution.

Falloit-il donner une constitution à un royaume qui ne reconnoissoit pas de supérieur, et qui ne comptoit pour rivaux que les trois plus grandes puissances de l'europe?

Falloit-il, à propos d'un simple *déficit*, bouleverser l'existence d'un peuple, qui, par son caractere, son industrie, son dévouement à joué un si grand rôle dans le monde?

Falloit-il faire acheter aux rois de France, par tant de sacrifices, la satisfaction de voir leurs sujets se rembourser ce qu'ils se devoient?

Est-il dans les possibles que trente-deux provinces, dont le tiers a été conquis sur d'autres nations, se réunissent sous les mêmes principes, et concourrent toutes au même but, lorsque l'autorité de la mo-

narchie absolue ne les enchaînera pas au même intérêt ?

L'auteur de tant de changements n'a point assis sa théorie sur des études profondes. Il n'a jamais voyagé ; il a peu lu, peu médité : ses affaires personnelles ont absorbé ses facultés. Il n'a montré que de l'ordre, du désintéressement, et une probité sévere. Ses réformes ne prouvoient point de talents, ses emprunts étoient des erreurs pernicieuses ; son administration n'a jamais porté l'aisance dans les provinces. Il n'a laissé pour monuments que des hospices de charité.

La caisse d'escompte, la caisse d'amortissement l'ont trouvé opposé à leur existence.

Lorsqu'il succéda à M. Turgot, il fit de l'économie réformatrice le principal instrument de sa direction. Succédant à l'archevêque de Sens, il n'a connu de ressources que dans un bouleversement universel.

Quel intérêt peut attacher un étranger au sort de la France ? Le roi. Il a fallu triompher de ses répugnances. La noblesse ? Il ne peut se déguiser ses mécontements. Les gens de lettres ? Il a été écrasé de leurs critiques. Il n'a donc pour lui que le peuple des provinces ; mais combien cet enthousiasme s'affoiblit de jour en jour, depuis que ce peuple ne voit ni les impôts diminuer, ni les rentes payées, etc. etc. !

D'où viennent les craintes secrettes des partisans de M. Necker, et les alarmes ouvertes de ses ennemis ? C'est que l'on n'a pas cette confiance décidée, qui naît de la conviction du talent. On estime trop sa probité et sa morale, pour se permettre de révoquer en doute ses intentions ; mais on connoît trop bien la distance qu'il y a de l'homme à la besogne pour espérer une régénération.

Ce qu'on a vu jussqu'ici doit-il rassurer ? Une assemblée des notables qu'on a mise dans le cas de se diviser . . . une temporisation affectée pour les lettres de convocation . . . . un réglement qui a occasionné les élections les plus imparfaites, et quelquefois vi-

cieuses . . . une opération de vingt-millions qui a découragé les ames honnêtes, ... etc. ; une pareille marche rappelle-t-elle les Sully, les hommes d'Etat ?

Je veux que ses prédécesseurs aient prêté une oreille trop facile aux demandes multipliées, indiscretes peut-être ; faut-il sans cesse montrer un visage inflexible ; et faire haïr l'autorité ? Ne peut-on être économe, sans être dur ? [*Revue des principaux écrits sur les états-généraux.*]

[B] *On les a vus développés sous les yeux du public.* Page 8.

Puisqu'enfin les françois ont le bonheur de voir encore une fois la direction des affaires entre les mains de M. Necker, l'on pense qu'ils seront infiniment satisfaits d'appercevoir d'un coup-d'œil les principes positifs de ce grand ministre. On les a extraits du milieu des idées morales, si belles, si consolantes, qui forment la plus grande partie de ses ouvrages, et qui peignent si bien son caractere.

« Le souverain d'un royaume, tel que la France peut toujours, quand il le veut, maintenir la balance entre ses dépenses et ses revenus ordinaires : la diminution des unes, toujours secondée par le vœu public, est entre ses mains ; et lorsque les circonstances l'exigent, l'augmentation des impôts est soumise à sa puissance ». [Compte rendu, pages 3 et 4.]

« C'est le pouvoir d'ordonner des impôts, qui constitue la grandeur souveraine ». (Mémoire donné au roi, par M. Necker, en 1778 ; compte rendu, page 79.

» Mais, parce que dans un état monarchique, le souverain est le lien des intérêts politiques ; et parce que, dans une telle constitution, il détermine seul les sacrifices des citoyens ; *que seul il est l'interprete des besoins de l'état*; *que seul il veut*, *que seul il ordonne*; que seul il a le pouvoir de contraindre à

l'obéissance, les principes de justice ne sont point changés, et les devoirs du représentant de l'état n'existent pas moins dans toute leur force. On voit sortir de ces réflexions une vérité effrayante pour la *conscience* des rois : c'est qu'en confiant aux tribunaux la décision des différens qui s'élevent entre leurs sujets, ils sont demeurés *seuls arbitres* de la plus grande cause qui existe dans l'ordre social, de celle qui doit fixer la mesure *des droits et des prétentions du trésor public, sur la propriété de tous les membres de la société*; et que pour la décider et la connoître, cette cause dans toutes ses parties, il faut non-seulement un cœur droit, mais encore de l'étude et de la science ». [De l'administration des finances, tome I, chap. 2 et 44.]

» Le simple pouvoir (*aux assemblées provinciales*) de faire des observations, en cas de demandes nouvelles, *de maniere que la volonté du roi fût toujours éclairée, et jamais arrêtée.* Enfin, le mot de *don gratuit absolument interdit,* et celui de Pays d'administration subrogé à celui de pays d'états, afin que la ressemblance des noms n'entraînât jamais de prétentions semblables. On sent qu'il est aisé de remplir ces conditions, sur-tout lorsque l'on n'est gêné par aucune convention antérieure, et que de la part du souverain tout devient concession et bienfaisance. J'ajouterai encore, comme une condition essentielle, que telle perfection que l'on crût avoir donnée à cette constitution nouvelle, il ne faudroit annoncer sa durée que pour un temps, sauf à la conformer ensuite pour un nouveau terme, et ainsi de suite, aussi long-temps que votre majesté le jugeroit à propos; de maniere qu'après avoir pris tous les soins nécessaires pour former un bon ouvrage, votre majesté eût encore constamment dans sa main les moyens de le supprimer. Avec une semblable prudence, quels inconvénients pourroit-on craindre »? (Mémoire donné au roi, en 1778, page 8.)

» Dans un pays monarchique, où *la seule volonté du prince fait la loi*, l'inquiétude du souverain doit se borner à être certain que ses intentions justes et bienfaisantes

bienfaisantes soient remplies ». (Mémoire donné au roi, en 1778.)

» Mais il n'est aucune partie de ses revenus, même annuels, qu'un roi de France n'ait le pouvoir de dépenser bien ou mal-à-propos ». (Sur le compte rendu au roi, en 1781 ; nouveaux éclaircissements, page 63.)

» Les anciennes liaisons de la France avec les suisses, le rempart naturel que leur alliance assure à une partie de ses frontieres ; les longs et loyaux services de cette nation patiente et courageus ; enfin, l'*utilité peut-être dont il est à un souverain d'avoir, dans des temps de troubles et d'effervescence, une certaine quantité de troupes étrangeres* : toutes ces diverses raisons ont pu faire envisager comme une *disposition sage*, l'entretien habituel d'un corps de troupes suisses, assez considérable ».) De l'administration des finances, tome II, chapitre 12, page 408.)

Il y a dans les soins que l'on prend de sa réputation, un sentiment étranger au jugement des autres. C'est une glace où l'on à l'habitude de se regarder, » et nous voulons qu'elle soit pure comme notre » propre cœur ». (Sur le compte rendu au roi, en 1781 ; nouveaux éclairciffemens, par M. Necker, page 181).

« La plupart des nations, ou par choix, ou par néces-» sité, ont déposé leurs volontés entre les mains d'un » seul, et elles ont ainsi élevé un monument perpétuel à » l'esprit de discorde, d'injustice et de défunion, qui a » régné si souvent parmi les hommes. Il est vrai que de » tems à autre, elles ont voulu se souvenir qu'elles » étoient capables de reconnoître elles-mêmes leurs » véritables intérêts ; mais le monarque se défiant de » leur inconftance, avoit pris foin de fortifier les » refforts de fa domination ; et en s'entourant d'une » milice guerriere et difciplinée, il ne leur a plus » laissé le pouvoir de fe dégoûter de l'efclavage ; » il a eu des foldats avec des impôts, et des » impôts avec des foldats ; et à l'aide de cette double » action correfpondante, il est devenu le maître de

» tout faire et de tout ordonner ». (De l'importance des opinions religieuſes, commencement du chap. 7, page 206.)

(C) *Ne peut être une simple mal-adresse.* Page 8.

Le directeur des finances étoit sûr de déplaire à une partie de la nation. Il ne lui restoit à-peu-près qu'une route à ſuivre : ſe borner à mettre ſous les yeux des états-généraux la situation des finances.

Un peuple éclairé qui, relativement aux diſcuſſions économiques, occupe déjà la ſeconde place en europe, et diſputera bientôt la premiere, devoit ſupporter impatiemment d'être endoctriné par un étranger, auquel ſa place interdiſoit des fonctions réſervées au chancelier.

On auroit voulu qu'un administrateur des deniers publics ſe fût abſtenu de ſon éloge, ou du moins qu'il ne l'eût pas à tout propos mêlé aux grands intérêts qu'il avoit la rage de diſcuter.

L'ancien *compte rendu*, ſouvent repris, jamais bien juſtifié ; les attaques vigoureuſes de M. de Calonne mal repouſſées, et nullement anéanties ; un livre inintelligible ſur la religion, et un autre plus fautif ſur les finances, avoient mal diſpoſé le petit nombre d'auditeurs, qui ne ſe laiſſoit pas éblouir par une réputation exagerée.

Les ambages combinées du *rapport* et de pluſieurs *lettres* interprétatives, cette affection de déſigner à Lyon, à Bordeaux, les banquiers pour été députés, la difficulté de s'expliquer, dans la crainte de ſe lier, et de ne pouvoir plus enſuite ſe plier aux circonſtances ; tout avoit prévenu les eſprits.

Si cependant on avoit uſé de cette indulgence, qui devenoit un devoir envers un étranger ; ſi le diſcours avoit été moins prolixe, les principes plus décidés, il y avoit d'excellentes choſes à recueillir, et plus d'un paſſage vraiment utile.

Le compliment à la nation qui ſe trouve dans la premiere page, est digne de l'académie françoiſe. « » Les voilà donc, après un long terme, les voilà » rappellés autour du trône, ces députés d'une nation » célebre à tant de titres, ect. ect. ».

Mais ce qui a ſur-tout attendri les cœurs, déjà diſpoſés à la ſenſibilité par le compliment, c'est ce paſſage plein de modeſtie.

» Vous me diſpenſerez sûrement, meſſieurs, de
» jetter un regard ſur les tems (*déſaſtreux*), qui ont
» précédé (*ma brillante adminiſtration*). C'est de la
» ſituation préſente, c'est du mal qu'il faut réparer,
» que je dois vous inſtruire et vous occuper. Je re-
» nonce également à vous faire connoître toutes les
» difficultés qu'il a fallu, (*que mon génie*) a dû
» vaincre, pour ſoutenir l'édifice chancelant des fi-
» nances, depuis la fin d'août, juſqu'à préſent...
» Il est des travaux d'ailleurs; il est des *peines*, dont
» un ſentiment intérieur est le ſeul dédommagement,
» et la vraie récompenſe ».

(La bienveillance d'un roi, le ſuffrage d'une nation, la reconnoiſſance d'un peuple, ne ſeroient qu'une foible compenſation de ces *peines* cruelles).

Les eſprits paſſerent de l'admiration à la joie lorſqu'ils entendirent que le déficit ne s'élevoit qu'à cinquante-ſix milions; et cet aveu généreux toucha d'autant plus, qu'il démentoit d'une part les opinions paſſées du directeur, et juſtifioit indirectement ſes prédéceſſeurs. Le bonheur fut au comble, lorſqu'on vit la ſatisfaiſante énumération de ſeize moyens pour le combler; de ſorte que ſi, par des malheurs imprévoyables, les états-généraux ne ſe réuniſſoient pas ſur la néceſſité de venir au ſecours de l'état, on pourroit paiſiblement attendre ſans leurs ſecours, l'époque de leur conciliation: ce qui les rendra toujours fort utiles, ſans les rendre tout-à-fait indiſpenſables.

Le plus beau morceau du diſcours est inconteſtablement celui où l'orateur développe la force des engagemens pris par le ſouverain. Ce n'est pas un de ces momens d'effuſion, où l'ame ſe livre à des ſentimens généreux: on voit toujours l'homme d'Etat; car, après avoir sanctionné de la maniere la plus forte la parole des Rois, il se fait à lui-même cette question: » Ne pourroit-on pas faire une distinction entre
» les divers titres de créance, et *réduire* ensuite l'in-
» térêt des emprunts, dont les conditions auroient

» été trop favorables aux prêteurs » ? On voit d'abord l'homme courageux, qui ne rougit pas de confesser ses erreurs passées, l'administrateur qui ne perd pas la tête ; et comme une pareille proposition alarme et paroît une légere contradiction avec ce qui avoit précédé, il calme ce murmure précipité, en s'écriant : » Vous verrez, Messieurs, que l'utilité de cette opéra- » tion n'auroit aucune proportion avec les inconvéniens » qui résulteroient d'*une atteinte donnée aux principes* » *universels de bonne foi nationale*, et aux bases si im- » portantes de la confiance publique ». Quelle est cette utilité ? Elle échapperoit à la multitude ; elle a même échappé à plus d'un lecteur. La voici : » Comme tout » ce qui est soumis à une opinion arbitraire, ne pré- » sente à l'esprit aucune circonscription positive, on » forceroit les prêteurs à mettre à l'avenir au rang » des calculs le risque d'une pareille inquisition ». De sorte que, livrés aux horreurs de l'incertitude, ils se lasseroient de ces spéculations hasardées, et chercheroient dans le commerce et dans l'agriculture un utile emploi de leurs fonds.

On aura sans doute observé avec quelle adresse réfléchie le Directeur a omis le désolant tableau de la dette publique, le projet de la consolider : ces petits objets ne pouvoient trouver place dans un discours dont le but étoit tout différent. En vain les Bailliages avoient exprimé leur vœu sur la nécessité de fixer par d'immuables arrangemens le sort futur des finances ; M. le Directeur dit très-éloquemment : » Enfin, Messieurs, » il est bon de vous le faire observer : ce n'est pas à » la nécessité absolue d'un secours d'argent que vous » devez le précieux avantage d'être rassemblés en Etats- » Généraux. En effet, le plus grand nombre des » moyens qui vous ont été présentés, a toujours été » dans la main du Souverain......Si l'embarras des fi- » nances se fût borné à un simple renouvellement » d'impôt, personne ne l'eût compté au nombre des » difficultés réelles......Un Roi jaloux uniquement de » son autorité, auroit trouvé dans les retranchemens » soumis à sa puissance ou à sa volonté, un moyen » de suffire aux circonstances, et de se passer de » nouveaux tributs ».

On a cru devoir cette petite leçon à des Députés imprudens qui se seroient imaginé avoir en main la puissance législative, pouvoir opérer une régénération, mettre des conditions à un meilleur ordre de choses, et vendre à si haut prix la consolidation de la dette publique; au lieu que bien et duement avertis des moyens de les rendre inutiles, ils seroient inexcusables de se croire des personnages. L'homme, toujours enclin à exagérer ses ressources, a besoin de ces corrections, qui, sans le décourager, répriment l'essor de ses projets ambitieux. Heureuse la nation qui a acquis une espece de Dictateur toujours prêt à l'avertir de ses écarts, et à lui tracer la route de la félicité.

Dans la page suivante, l'Orateur apporte le baume qui doit guérir la blessure qu'a faite sa véridique éloquence, et il déclare que le Roi veut placer, pour ainsi dire, l'ordre des finances, sous la garde de la Nation entiere; des hommes mal intentionnés pourroient sans doute trouver une contradiction formelle entre ces deux passages; mais ils ne feroient pas attention que l'art oratoire prescrit une marche toute différente. Pour faire valoir le prix d'un sacrifice, on montre que jamais il ne fut commandé par les circonstances. Démosthene, Cicéron, nous ont laissé plusieurs exemples de l'empire de cette figure heureusement appliquée.

Plein de ces grands principes, M. le Directeur en fait un fréquent usage. Dans les pages 72 et 73, il dit aux Etats-Généraux, *qu'ils doivent servir à tout, qu'ils sont les associés du Roi, que le Roi leur fera communiquer les idées qui mériteront leur examen.* Ils vous paroissent sans doute parvenus au faîte de la gloire. Non; les voilà retombés des marches du trône sur les bancs de l'école: on les instruit des améliorations à faire; on leur donne une tâche, on les circonscrit dans un certain nombre d'idées; et les soutiens de la Patrie ne sont plus que des observateurs timides, qui doivent s'instruire et se laisser guider.

Ponrquoi cette marche? Le voici. Une harmonie parfaite entre les trois Ordres conviendroit aux intérêts de la Nation, à ceux du Roi, mais non au Mi-

nistre ; je n'en veux qu'une seule preuve. Si la Nation assemblée avoit dit à son chef : » Voici l'expression du » vœu des françois : ils maintiendront votre autorité » en dedans, comme votre dignité au dehors. Ils vous » offrent leur bourse avec leur sang. Daignez vous » reposer sur eux de vos vrais intérêts ». A quoi servoit alors le beau discours qui nous occupe? Il eût paru un hors-d'œuvre insupportable. On se passeroit bientôt d'orateur comme de premiers ministres, et voilà ce qu'on veut éviter.

Le vœu des françois n'est pas de s'affranchir de l'autorité monarchique, mais de la tyrannie ministérielle ; pour se maintenir, elle vante ses services, exagere ses ressources, et cherche à tout prix l'indépendance des volontés contributoires.

Le Directeur-Général des Finances, comblé de gloire, des dons de la fortune, étranger à toute espece d'intrigue, au-dessus même de l'ambition, craignant la Cour, accablé du fardeau des places, n'aimant que la solitude, bon, humain, serviable, ami fanatique de la liberté, n'a qu'une seule passion, le bonheur des françois ; ces françois qu'il a gâtés à force de louanges dans son *Traité des Finances*. Sans doute un pareil Ministre vaut mieux que les Etats-Généraux. Mais peut-on se flatter de voir reparoître des hommes de cette trempe ? Le Ciel ne s'en montre que trop avare. La Nation françoise n'est donc pas blâmable, au sein de son bonheur actuel, de prévoir qu'elle n'aura pas toujours un grand homme dans le plus éminent des postes, et de chercher dans elle-même de quoi se consoler de la perte d'un illustre étranger qui opérera sa régénération, comme il l'avoit laissée au-dessus de sa dépense en 1781.

Le Ministre veut à tout prix la gouverner ; son zele a droit d'exciter la reconnoissance. La Nation veut à tout prix lui en épargner la peine ; nous verrons qui sortira vainqueur dans ce combat de générosité.

(D) *Tout peut se conjecturer, rien ne peut se prouver.* Page 10.

On avoit annoncé depuis long-temps un grand ouvrage destiné aux Etats-Généraux. C'est vraisembla-

blement le long discours lu dans la séance du 6 Mai et distribué dans la journée du.......L'intrépide et verbeux auteur a infiniment compté sur son éloquence ou sur l'enthousiasme de ses auditeurs. Les uns ont souri aux principes démocratiques répandus avec affectation, les autres ont rejetté avec indignation cette perfide doctrine. Le petit nombre de vrais françois qui ne livrent pas leur sentiment à quelques fanatiques apôtres d'une nouvelle constitution, ont gémi sur les circonstances désastreuses qui ont vu une grande nation presque à la merci d'un étranger séditieux sous le dehors de l'amour de l'ordre, et une monarchie ébranlée sous les coups d'un républicain revêtu de quelques qualités morales.

Nous, qui volontairement éloignés de ces assemblées bruyantes, où nous aurions peut-être paru avec quelqu'avantage; qui, fideles à la voix de la raison nous sommes pendant trente années étudié à parler son langage, et qui nous efforçons de conserver ses droits, ne nous croyons pas inutiles à la patrie, en observant la marche de ceux qui la servent, et en avertissant les hommes occupés et les lecteurs précipités de se défier de certains agens de la chose publique.

Nous dénonçons à la postérité ce discours répréhensible sous tant d'aspects, et demandons à la nation assemblée d'appuyer auprès de la puissance exécutrice le vœu solemnel que nous formons de voir examiner les principes consignés dans cet écrit dont on a prétendu faire la base des travaux de la nation.

Quand un homme ne peut se dissimuler que la plus saine partie d'un peuple éclairé proscrit les opinions d'après lesquelles on veut lui donner une forme de gouvernement, comment faut-il nommer l'audacieuse résistance qu'on apporte aux desirs de ce même peuple.

Quand un homme, cent fois convaincu d'erreurs provenant d'ignorance, d'erreurs provenant d'orgueil, d'erreurs provenant d'indécision, prend un avertissement pour des persécutions, et se fait une espece de gloire de répéter ses fautes, a-t-il le droit à la plus commune indulgence?

Quand un homme, chargé d'une comptabilité, semble dédaigner sa place pour faire le législateur, et proposer

un code au lieu d'un tableau de recette et de dépense; n'est-il pas évident qu'il aspire à une place au-dessus du ministere ?

Quand un homme a fait un livre pour démontrer que le déficit est de cent trente millions, et un mémoire dans lequel il le réduit à cinquante-fix, n'est-il pas clair que dans un des deux cas il a hafardé fon opinion. Or, qui prouvera aux états-généraux que l'homme qui s'est trompé il y a deux ans, ne fe trompe pas encore ?

Quand un homme cherche dans fon efprit la maniere de dérober fa penfée, en paroiffant la communiquer; n'est-il pas vraifemblable que lui-même fe défie de fes plans, et prépare un afyle à fon amour propre en cas de mauvais fuccès.

Par quel fatal empire cet homme nous tient-il donc fous le charme ? Parvenu au ministere par une fuite de ces cabales dont les cours elles-mêmes font les premieres victimes, on oublie qu'il s'est fouillé aux yeux de la nation du crime politique d'avoir renverfé le plus vertueux de fes ministres, celui dont elle recrée les principes, et dont lui-même n'a fait que fuivre les plans.

Enrichi de fes dépouilles, il fupprime, abat, décompofe, réforme. On l'attaque, on le preffe, on l'embaraffe; fon orgueil lui défend de répondre, et ce même orgueil nous en délivre. Il court fe venger dans une retraite momen année, et révele à l'europe, dans un gros livre, nos malheurs, nos fautes et nos côtés foibles.

Il accourt à Paris fomenter, nourrir, échauffer les intrigues que ce livre faifoit naître, reffufciter un parti alors languiffant, et commencer une guerre fourde contre tous les miniftres. Une fortune immenfe ne favorife que trop ce befoin infatiable d'intriguer; et y joignant fans peine cette auftérité de mœurs, dont l'ambition fait le premier de fes reffforts, il fe fait un parti chez cette claffe orgueilleufe, dont l'incurable manie est de protéger, et qui s'attache toujours au talent fans naiffance, ou à la naiffance fans talent.

Ses livres, fes émiffaires, et quelques faftueufes

libéralités vont gagner le peuple. Les provinces surtout tombent aux pieds de l'idole. Un homme de génie facile et imprudent lui fournit une chance heureuse. Il commet à dessein une de ces fautes qui lui valent les honneurs de l'exil, et l'exil intéresse en sa faveur un ordre de gens ennemi né de l'autorité.

La fortune place au timon des affaires le plus inepte des administrateurs. Chaque faute alors est la matiere d'un regret et le prétexte d'appeller l'homme par excellence au salut désespéré de la république. Les justes ennemis de deux satrapes turbulens se joignent à ses partisans aveugles. Un livre religieux étoit venu dans l'intervalle accélérer le fanatisme ; le mal devenoit urgent, la crise étoit terrible ; les provinces se lassoient, on frappe au cœur du roi. Sensible, il désobéit à sa propre conviction pour satisfaire son peuple abusé ; effaçant de son souvenir ce que les rois oublient rarement, il permet à un heureux étranger de s'asseoir devant lui.

La paix qui devoit revenir dans les provinces, ne revint point, les rentes qui devoient être payées ne le sont point, le crédit qui devoit renaître ne renaît point, la confiance qui devoit réunir tous les citoyens ne paroît point.

Mais au contraire, une assemblée préparatoire aux états-généraux tombe dans une honteuse nullité ; et l'on est obligé de la dissoudre pour ne pas la voir se diviser. Mais on allarme la nation en favorisant une banque dont on avoit soi-même prophétisé la chûte après en avoir retardé l'existence ; mais on publie un réglement obscur, astutieux, qu'on interprete et réinterprete sans jamais l'expliquer ; mais on n'a pas prévu les troubles qui s'excitent dans les provinces, et les causes naturelles de ces émeutes périodiques depuis un siecle, et que les siecles suivans verront se renouveller tant qu'une administration si souvent avertie par l'expérience, n'opposera pas des greniers d'abondance à la sévérité des saisons.

Quelle cécité volontaire a donc frappé toute une nation ? Et comment a-t-elle l'incroyable patience d'é-

couter pendant trois heures un précepteur l'inſtruire au lieu de lui rendre compte. Un plébéien obſcur en impoſe à la nobleſſe françoiſe ; un proteſtant catéchiſe le clergé ; un banquier dicte des loix conſtitutionnelles à la premiere nation de l'europe.

L'hiſtoire fourniroit ſans doute plus d'un exemple de miniſtres ambitieux, qui dirigeoient en ſecret les rênes de l'empire que le prince tenoit dans ſes mains ; mais il étoit réſervé à nos jours de voir un homme s'élever et diſtribuer à douze cents repréſentans leur tâche, commander à leur penſée, la circonſcrire dans de certaines bornes, et les rendre, non les artiſans de leur future proſpérité, mais les ſanctionnaires d'un plan déjà conçu.

Il s'agit de porter juſqu'à l'évidence, que ce mémoire, ſouvent vicieux dans ſes principes, est non-ſeulement dangéreux en politique, mais déplacé et irrévérencieux pour le françois, pour le monarque et pour chaque ordre en particulier ; et comme il a été annoncé avec fracas et donné pour la baſe des opérations, il convient de le décompoſer et de dévoiler l'ame de ſon autenr.

Et qu'on ne diſe pas qu'il faut reſpecter l'idole du peuple ; cette raiſon n'a jamais eu qu'un foible poids dans l'eſprit de ceux qui ont de l'énergie, mais elle est nulle dans le moment où la nation est assemblée ; la nation n'a de reſpect que pour la loi, d'égards que pour celui qui la ſoutient, d'eſtime que pour la vertu, et de confiance que dans le patriotiſme. L'intrigue, la révolte, le charlataniſme la fatigue, l'orgueil la rebute, les détours l'allarment, de même que la loyauté la ſéduit et l'entraîne.

(E) *Qu'aurions-nous à répondre ?* Page 10.

Il paroît tous les jours davantage qu'on a fait à M. Necker plus d'honneur qu'il ne mérite. On a ſuppoſé qu'il avoit un ſyſtême de conduite qu'il ſuivoit adroitement, et les bons citoyens lui ſavoient gré de ſa ſoupleſſe à ſe prêter aux différens partis. On croyoit qu'arrivé au terme, il déclareroit franchement ſa doctrine : ce moment est arrivé, nous y touchons, et

il s'en tient toujours aux demi-déterminations : les uns l'accuſent de manquer de courage ; les autres, d'avoir des vues favorable à l'ariſtocraciſme ; les autres, de tenir à ſa place. La vérité est qu'il n'a pas plus de plan de conſtitution dans ſa tête, qu'on n'en trouve dans ſon dernier diſcours. Il a arrangé quelques idées ſur la partie des finances, il a mis de l'ordre, de la méthode pour la recette et la dépenſe ; et le miniſtre n'est qu'un bon *teneur de livres*, un payeur exact, un receveur fidele et un honnête caiſſier. Tant il est vrai que les premieres occupations de la vie, les premiers talens qu'on y développe, viennent ſe reproduire ſous toutes les formes, et préſentés par notre amour-propre, nous paroiſſent devoir ſuffire à tout, et nous portent à tout oſer, à tout entreprendre ! L'intégrité de M. Necker, ſon éloquence pénible, mais réelle, ſon caractere patient, quoique flexible, ſes ſuccès, ſa fortune, ſon crédit, ſes amis, ſes enthouſiaſtes, ſes ennemis même, tout a contribué à le tromper. Abuſé lui-même ſur ſon talent, comment n'auroit-il pas abuſé les autres ? Les circonſtances ſeules ont fait ſon crime comme notre erreur. On avoit beſoin d'un honnête homme : il ſe préſente, et on en fait un Dieu. Nous ne connoissons pas ce Ministre ; mais le seul moyen de faire durer le prestige auquel il s'est laissé aller, plutôt qu'il n'a cherché à le faire naître, le seul moyen de faire revenir l'opinion publique, qui s'en va, et qui, furieuse de son erreur, fera peut-être à ce ministre autant d'ennemis qu'il a eu de partisans ; le seul qui lui reste aujourd'hui, est de faire sentir au Roi la nécessité de se réunir aux communes, comme le seul moyen d'éviter la banqueroute, la guerre civile et tous les fléaux qui menacent l'empire. Sur le refus de Sa Majesté, M. Necker n'a que le parti de la retraite, s'il veut emporter les regreſs mérités de la nation........ Nous supprimons une foule de réflexions sur les avantages d'une pareille conduite ; les inquiétudes, les chagrins, les entraves qu'on a mises à sa marche, les obstacles qu'on lui a opposés et qu'il a surmontés, sa constance, ses travaux, sa patience, seront per-

dus à jamais pour sa gloire ; et une seule démarche va lui en assurer une éternelle. L'ouvrage de la constitution n'est pas celui d'un ministre ; elle se fera dans les Etats-Généraux, et la Nation cependant n'en rapportera la reconnoissance qu'à Louis XVI et à M. Necker. Les talens qu'il possede suffisent à sa place ; on continuera à les exagérer, sans crainte pour lui, qu'on puisse être jamais désabusé ; on lui tiendra compte de ses fautes même, comme d'autant de moyens qu'il a voulu employer pour arriver plus sûrement au but. Enfin, M. Necker tient en ses mains la destinée de la France, peut-être, mais sur-tout la sienne. Il ne faut qu'un mot courageux, mais il faut se hâter de le dire ; et au moment où on lira cette page, il aura perdu ou saisi la plus belle occasion qui se soit présentée à un mortel avide de gloire et de renommée......

Cette Note est tirée d'un ouvrage sur l'Administration de M. Necker, ouvrage qui paroîtra incessamment.

MITIS.

Il y a des hommes qui ont acquis une certaine réputation, on ne sait comment; qui sont employés, on ne sait pourquoi; de ce nombre est *Mitis*.

Né avec cette sorte d'esprit qui n'est bon à rien, il n'a fait aussi que des riens. Chansons, opéras, musique, romans, vers, fables, charades, fêtes, bons-mots; des chansons sans sel, sans gaieté, des opéras sans intérêt, de la musique sans agrément, des romans sans style, des vers sans naturel; des fables sans trait, des fêtes sans esprit & sans goût, des bons mots sans le charme de la saillie, c'est-à-dire, faits à froid & placés pour briller; voilà l'homme. Telle est pourtant la base de sa réputation, et c'est de là qu'on est parti pour lui donner des ambassades. Mais quelles ambassades! Un compliment, un traité tout rédigé à signer, bref, de simples formalités à remplir. Les ambassades l'ont conduit au ministere. Mais quel ministre! (A) A-t-on jamais cité un de ses avis, un de ses plans, une de ses idées? Il est toute intrigue, ses moyens sont comme sa personne, nuls. La nature a mis sur sa figure l'étendue de son esprit Qui l'a entendu une fois a sa mesure. C'est l'homme

des circonstances ; serviteur de Madame de Pompadour, serviteur de Madame du Barry, serviteur de M. de Brienne, serviteur de M. Necker, il n'épouse aucun parti, parce qu'il n'a aucun plan. C'est un franc académicien. Sa porte est ouverte à tous les petits louangeurs qui viennent un à un chanter en prose ou en vers une hymne à son génie. Elle est fermée à quiconque traite avec majesté des droits de la raison, et ne descend qu'avec peine aux miseres de la société. Il a de vieux amours auprès desquels il dort d'un bon somme. Petit sultan au milieu d'un vieux sérail, il se laisse adorer; ou son amour s'exhale en madrigaux, ou ses exploits sont des fables.

Pour lui plaire, il faut être, non pas tout-à-fait bête, mais plat; avoir une certaine décence dans le maintien, mais être bas comme un bel esprit; il a de la hauteur espagnole, de l'astuce italienne, de la tournure françoise. De ce mélange résulte un être dont on se défie sans le craindre, & qu'on n'a le courage d'aimer ni de haïr.

Ses soupers fatiguent, sa gaieté attriste, sa morgue indispose. Rien ne dédommage chez lui : sa sagesse est impuissante, sa vertu est calcul, son esprit est composé de souvenirs ; quand il parle, il est fort aigre ; quand il écoute, il humilie ; quand il cause, il trompe. Son égoïsme rebute, son affectation lasse, sa familiarité

est protégeante, & sa froideur dédaigneuse.

Mitis est un de ces hommes qui ne sont à leur aise qu'au milieu de jeunes sots & de vieilles catins. Les uns l'encensent, les autres le gâtent.

Si ce portrait étoit vrai d'après nature, il faut avouer que la nation françoise devroit s'applaudir de voir siéger dans les conseils un homme d'un aussi grand caractere, capable de vastes projets, habitué aux vues profondes.

Mitis, avec cette légéreté, ou plutôt cette frivolité si complettement ridicule dans un vieillard, a tout le fanatisme de l'intolérance, et enchaîneroit toutes les especes de liberté s'il le pouvoit : liberté de la presse, liberté individuelle, liberté politique. C'est bien l'esprit le plus féodal, le noble le plus décidé, l'anti-bourgeois le plus fier qu'il y ait dans la capitale. Il faut l'entendre sur ce pauvre Tiers-Etat, il faloit le voir manœuvrer pour son duché ; alors on se rappelle deux mauvais vers de *Cyrano* de Bergerac :

On se dit, quand on voit un pareil Chevalier,
Sont-ce donc ses ayeux qui le rendent si fier?

Il a pourtant la réputation d'un bonhomme. Il n'en a ni le renom, ni le jeu. Il n'a jamais servi l'indigence, mais quelquefois les femmes. Il est vindicatif, caustique, sournois. Voici un de ses

mots. Lorsque la Dunciade parut, on y trouva son éloge; il feignit de s'irriter. « Je ne sais pourquoi l'auteur me loue, » dit-il, je le connois si peu, que si je » l'avois vu passer dans la rue et qu'il » m'eût ôté son chapeau, je l'aurois » salué. »

Dans une autre occasion, en parlant d'une femme que depuis il a adoré, il s'écrie :

Hors son mari, qui n'a-t-elle pas eu ?

NOTES.

(A) *Mais quel Ministre?* Page 28.

Croyez-vous que j'appelle un homme celui qui n'eut que la mesquine adresse d'hésiter lâchement entre deux partis, pour flatter également le monarque dont il vouloit des graces, et le peuple dont il espéroit de la gloire. Avorton en politique, avorton en littérature, avorton en administration, qui invoqua tous les distributeurs de la renommée, dans l'espoir d'arriver sur son aîle à la célébrité, quoique souvent averti que la tombe dévoreroit son nom et ses opuscules, qui, sous les dehors étudiés de la tolérance, persécuta avec un sourd acharnement quiconque n'encensoit pas ses douteux et inutiles talens; qui, sous l'extérieur de la décence, orna des boudoirs pour la volupté, et en donna le culte à des prêtres étrangers, qui, n'ayant pas la force d'outrager en face, répétoit avec une cruelle et basse malignité des sarcasmes dans un dépit concentré, et jouissoit tout à la fois des plaisirs de la vengeance et des honneurs de la modération; qui n'a pas fait un heureux, et verra peut-être, dans sa triste et ridicule vieillesse, la renommée, honteuse d'avoir été surprise, reprendre un suffrage qui lui fut derobé dans un moment où les dignités, la fortune et le bel esprit étoient tout.

Saint-Jean-Bouche-dor.

GARBÉS

GARBÈS.

Garbès fait un singulier assemblage de philosophie & de pusillanimité, d'éloquence & de bavardage, d'honnêteté et de flexibilité, de principes de popularité et d'orgueil. Il professe hautement l'amour-propre & s'en vante comme un autre de la modestie. L'enthousiasme est son état naturel. Le magnétisme, le cocuage, la patrie, le tiennent au même degré de chaleur. Sa manie est d'être adoré des femmes et de négliger les hommes. Ce n'est pas de faveurs dont il est avide, mais d'encens & de commérage. Il se passionne pour une vieille fémme qui porte au bras sa portraiture, ou qui se pâme à la lecture de ses charmans mémoires, ou s'extasie à l'aspect de son front chauve & vénérable. Sa manie encore est d'être cru riche, afin que l'indépendance des hommes ajoute au respect qu'il en exige. Si l'on suit la marche de ce petit énergumene, on voit qu'il est souvent à côté du vrai. En général, la chaleur nuit presque toujours à la tristesse; mais dans Garbès, le défaut de rectitude est une imperfection naturelle. Elle se voit dans sa maniere de rendre ses méditations, et dans le choix de ses objets de travail. Un bon esprit n'ira pas se faire une occupation

sérieuse du magnétisme, il ne mêlera pas des questions d'état à l'examen d'une querelle de ménage : il ne viendra pas faire un sermon sur l'adultere à propos de la foiblesse d'une bourgeoise imprudente et sensible. Le manque de justesse fait qu'un homme d'esprit n'est rien. Garbès plaide & n'est point avocat ; il écrit sur l'administration, sans être ni employé, ni empressé de l'être. Il pérore, amplifie, et ne discute pas avec cette raison lumineuse qui réfléchit ses rayons sur-tout ce qui l'entoure. C'est un grand talent, disent quelques enthousiastes. Qu'est-ce qu'un grand talent qui ne produit jamais rien? Qu'est-ce qu'une éloquence vertueuse qui vaut des louanges passageres à son auteur, & jamais de secours à ceux en faveur de qui elle s'exerce? Les réputations usurpées n'ont qu'un moment.

Son dévouement pour un *ami* ne le recommande-t-il pas? D'accord. Mais l'amitié n'est une grande vertu que lorsqu'elle se fixe sur un objet qui justifie ses nobles & généreux efforts. Il y a tel choix qui en détruit le charme. Un bonhomme, foible, borné, indécis, sans talent, ne peut pas devenir l'ami d'un homme qui éléve des prétentions. Il faut servir tout le monde, et n'aimer que le mérite & la vertu éclairée. Ceux qui ont dit que Garbès avoit saisi l'occasion de se faire connoître, l'ont lavé d'un choix

mal assorti, et dit un peu de mal de sa modestie pour l'absoudre d'avoir égaré ses affections.

Le besoin de faire parler de soi est presque toujours un signe caractéristique de médiócrité. On sent donc intérieurement une raison qui persuade qu'on pourroit facilement demeurer inconnu et rester oublié. On n'a donc pas la conscience de son talent et d'une certaine supériorité qui subjugue les suffrages et commande à la renommée de répandre un nom fait pour être illustré. On a donc besoin du murmure des louanges & d'être excité pour faire le bien. Il est possible que je saisisse mal cette soif de briller, qu'en mots plus sonores on appelle l'amour de la gloire, mais je l'associe difficilement avec un talent décidé.

Depuis que Garbés est dans la salle des Etats-Généraux, il s'est enveloppé dans un modeste silence. Faut-il l'attribuer à la perte d'une victoire, ou à cette sagesse qui prescrit de laisser prendre un certain cours aux événemens avant de s'y mêler ? C'est ce que j'ignore. Mais comme la sagesse n'est pas la vertu favorite des grands esprits, on seroit excusable de soupçonner dans Garbès l'intention de punir sa patrie d'avoir pour ainsi dire applaudi à un jugement qui, selon Garbès, *blesse le ciel et déshonore la terre*; et qui, selon la raison, étoit tracé dans l'historique des faits que Garbès a tracé lui-même.

N O T E.

M. B....., tourmenté du double befoin de fervir et de paroître, joignant à la confiance de fes forces cette brûlante activité qui dévore les difficultés, jufqu'à cette époque connu feulement par un excès de confiance dans une fcience nouvelle, fe crut appellé au fuperbe rôle qu'avoient joué avec tant d'éclat les Elie de Beaumont, les Loyfeau, les......La caufe de fon client, peu intéreffante en elle-même, lui parut fufceptible de le devenir par les acteurs qui y paroîtroient. Il l'entreprit avec plus de zele que de réflexion, et l'entama fans fe foumettre aux formes, dont nous ne nous éloignons prefque jamais impunément. Son intention pure et noble le raffura contre le danger; et fa chaleur ne lui permit pas de remarquer que lui-même divulguoit fon fecret dans fes deux premiers mémoires, en introduifant deux fragmens, l'un fur l'adultere, l'autre fur les affaires politiques, qui déceloient le défir de fixer fur l'orateur les regards du public. Son but fut rempli. Le fuccès lui fit perdre de vue les vrais moyens de défense. Il donna tout à l'éloquence, et rien à la difcuffion; les épisodes se succéderent; on oublia l'objet principal pour la liaifon avec mademoiselle de Beaumarchais, et la manœuvre de Me. Fournel. L'habile Beaumarchais hafardoit bien quelques mauvaises plaisanteries, mais il n'abandonnoit pas les lettres, pieces fondamentales du procès; et comme les juges devoient prononcer fur des faits, et non sur des phrafes, l'orateur a dû succomber. Quand la logique et l'éloquence marchent de compagnie, leur effet est sûr: mais si elles se séparent, l'une parle fans intéresser, et l'autre intéresse sans convaincre. M. Bergasse est doué de talens; mais il ne doit s'appliquer ni aux affaires du barreau, ni aux affaires politiques. Il dit parfaitement ce qu'il dit, mais il ne dit pas ce qu'il doit dire. Il est pour les choses, ce que

sont certains écrivains, qui ont le malheur de ne jamais trouver le mot propre. Du temps de la littérature, M. B........ eût été un homme célebre. Il est venu vingt-cinq ans trop tard. (*Lettre à Mad. de.... sur l'Arrêt du 2 Avril dans l'affaire de M. de Kornman.*)

IRAMBA.

Iramba eût été un homme des plus utiles si ses passions fougueuses n'avoient pas toujours été en guerre avec ses talens. Il tire parti de tout ce qui l'environne et s'enrichit sans dépouiller personne. Il est comme ces fleuves qui se grossissent des eaux qu'ils reçoivent dans leur cours, confondant dans leur lit les dons divers des montagnes voisines, et arrivant aux mers dans un état de splendeur qui surprend à leur embouchure. Une dispute anime Iramba, donne du ressort à sa pensée. Cette pensée devient un aiguillon pressant, et va réveiller l'ame paresseuse de son adversaire. Cet homme mis pour un moment hors de lui, concentre ses forces dans une défense nécessaire & se surpasse pour un moment. Iramba l'a écouté, saisi, dévoré; & s'emparant de ses idées, il le combat avec avantage, ou réserve pour une autre occasion l'usage de sa conquête.

Une discussion le presse. Elle a lieu entre des hommes plus fideles à la logique que dociles aux conseils de l'ima-

gination. Comme s'ils se défioient de leur capacité, ils tâchent de la fortifier de l'opinion d'autrui ou de l'autorité de l'histoire. Iramba assiste à la discussion, laisse à côté la marche froide de la méthode; mais se souvient des faits, en vole l'application, & s'approprie dans un seul entretien ce qui lui eût coûté un jour de lecture.

Il est des hommes qui ont long-tems calculé et toujours négligé l'art de s'expliquer. Il en est d'autres à qui la nature a donné le coup-d'œil prompt, sûr, et non le secret d'éclairer les autres. Il en est aussi qui préferent la clarté, l'élégance, aux éclairs, à la force. Iramba les évalue, les écoute & les reproduit sous ses formes brillantes. Chacun se retrouve; mais comme on se retrouve embelli, personne n'ose se plaindre.

La même variété que nous trouvons dans les physionomies se trouve dans les esprits. L'un n'a qu'une idée neuve, féconde; mais il la modifie de cent façons, il l'applique à tout, il en fait le fondement d'un systême qui a plusieurs branches. L'autre a une dialectique serrée, l'art de rapprocher les principes, de les lier avec les conséquences, & de donner toujours ce cortege imposant à la vérité qu'il veut faire saisir. Un troisieme a une affluence de conceptions heureuses qu'il dirige toutes vers le bien général, & allumant sans cesse une espece

de génie au flambeau du patriotisme, il fortifie tour-à-tour son talent par un zele respectable et son zéle par une éloquence assez puissante. Le dernier a étudié les hommes dans le monde, dans les livres et dans les événemens; l'habitude de la méditation lui a montré les caracteres sous toutes les faces, et assez heureux dans sa maniere de peindre, ses portraits ont une expression fidelle et piquante. Iramba s'est identifié avec ces quatre hommes; et s'appropriant leurs facultés qu'il a renforcées de la sienne, il a paru un colosse. Il avoit plusieurs hommes en lui, mais il n'a montré que lui; et véritablement celui qui possede le talent de disposer ainsi de l'esprit humain mérite la premiere place: aussi ses rivaux la lui cédent en demeurant satisfaits de la leur.

Le vulgaire des écrivains, écho de la multitude irréfléchie, lui dispute une partie de ses ouvrages. Erreur, si jamais il en fut. Il les a tous conçus, il les a tous faits. L'architecte n'a pas sculpté les colonnes, ou peint les plafonds, ou exécuté les ornemens; mais il a dessiné le plan, distribué les appartemens, choisi le genre de décorations; et c'est lui qui a fait le palais qui reçoit les éloges ou subit les critiques. On dit que toute comparaison a son côté foible, j'oserois soutenir celle-ci dans ses détails (1).

(1) Il ne faut pas appliquer cette réflexion à certains

Iramba ne vend ni sa plume ni son opinion. Mais il a précisément la maxime contraire, il l'outre, et c'est de là que dérive le plus grand reproche dont est peut-être susceptible son caractere moral. Ce développement curieux demande un peu d'attention. Selon lui, le secret d'en imposer aux hommes et de conquérir leurs suffrages, est d'avoir toujours raison; et pour avoir toujours raison, il faut, quoiqu'il en coûte, dire la vérité. On suit d'autant plus volontiers cette marche, que rien n'est plus piquant et plus neuf que de dire la vérité. Cet axiôme lumineux est terrible dans ses conséquences. Non-seulement il assemble les ennemis sur vos pas, mais il outrage à chaque instant la reconnoissance, et mene à l'ingratitude. Celui qui fait profession de ne rien taire de ce qui peut être utile à la multitude, doit nécessairement révéler les manœuvres de ceux qui ne sont riches que parce que le grand nombre est ignorant. Prenons pour exemple le livre *sur l'agiotage* : le projet de dire la vérité entraînoit celui d'écraser deux cents personnes. Dans ce nombre de victimes, il en est de crédules, de forcées d'obéir aux cir-

---

opuscules qui ne sont que des traductions élégantes, ou des imitations libres. On voit qu'il étoit utile de faire passer dans notre pays des vérités déjà vieilles dans des climats plus heureux, parce qu'ils étoient plus libres.

constances,

constances, de liées aux amis du sacrificateur : dans son ministere cruel, il afflige donc l'amitié, manque aux égards de convention, et immole ses propres sentimens de gratitude à cette austere vérité, qui ne compose jamais et dédaigne d'entrer dans les petites affections humaines. Pour mieux faire entendre ma pensée, je suppose qu'*Iramba* fût l'auteur d'un ouvrage tel que la *Correspondance de Berlin*; il n'auroit eu qu'un but, celui d'instruire fidelement ses commettans, imaginant que les petits intérêts des amours-propres humiliés ne doivent pas entrer en balance avec la nécessité de dire le vrai ; de pareilles considérations ne l'eussent pas arrêté dans sa marche. Il ne vouloit aucun mal aux individus et ne voyoit en eux que des instruments d'accréditer la vérité. On voit par ces conséquences, où peut mener le principe de la faire connoître dans tout son éclat.

Il est si vrai qu'*Iramba* est agité, tourmenté de ce besoin, qu'il sert très-mal sa vengeance personnelle. Que deviendroit cet amas de pigmées s'il levoit sa massue ? Retrouveroit-on même les traces de ses adversaires dans le champ du combat, s'il y descendoit avec son armure ?

Dans cet amas de passions fougueuses qui s'emparerent de sa jeunesse, après une éducation négligée par un pere trop occupé de sa gloire pour préparer celle de ses enfants, par une mere livrée aux

horreurs des discussions domestiques, commencerent ces fréquentes imprudences qui mirent souvent en ſcene un jeune homme, que l'ardeur de ses passions et le germe des plus grands talens rendoient une espece de prodige. Pressé par les sévérités d'un pere, occupé à réparer ses écarts, embarrassé des moyens de soutenir sa naissance, hasard que l'on compte pour beaucoup dans le jeune âge, il est aisé de se tromper sur la route qui mene au bonheur. Les ennemis d'*Iramba* trouverent dans cette époque orageuse, une longue suite de torts. Le philosophe profitera de cette époque pour observer comment le même homme que la passion égare, trouve en lui-même les moyens de sortir du labyrinthe dans lequel l'amour des jouissances l'a jetté; combien les fautes du cœur fournissent de prétextes à la malignité, et de pâture à la calomnie; à quel point les circonstances changent les actions. Il y a une chaîne qui conduit de l'imprudence à l'erreur, de l'erreur aux torts, des torts aux fautes, des fautes aux manques de procédés, des manques de procédés aux vices, du vice au crime de leze-morale, de l'immoralité à toutes sortes d'excès. On cherche à plaire, on se trouve aimer, on essaye de séduire, on consume la séduction, on ravit sa conquête à la vengeance de la jalousie armée du pouvoir. Aux yeux de la loi c'est un enlevement, un crime; aux yeux de

la morale, c'est une injustice ; aux yeux de la philosophie, c'est un délire qu'excusent la fievre de l'amour et l'ardeur de la jeunesse inflammable.

Qui voudra juger *Iramba*, oubliera cet amas de faux calculs, de démarches inconsidérées dont il a été acteur et victime, pensera que nul homme n'a été aussi sévérement puni, et traité avec une espece de dureté sans exemple ; conviendra que peu d'hommes sont nés avec cette disposition ardente à tout saisir, comme à abuser de tout ; et confessera que de ce volcan, il est sorti un être capable de servir utilement un pays. Le malheur, ou plutôt l'occassion de combattre, lui ont donné le courage de l'ame ; l'occasion et le besoin de se défendre lui ont appris à parler en public et en ont fait un orateur ; la retraite forcée et la nécessité d'en charmer les ennuis ont converti en habitude l'application et l'emploi de ces moyens.

Ses principes sont sains et modérés, et leur ensemble irrésistible. Je dis *modérés*, pour bien des gens qui confondent la chaleur de l'expression et la chose. Il est même susceptible d'un calme inattendu dans les crises populaires. Difficilement croira-t-on que c'est un des hommes sur lequel le véritable esprit, le talent prouvé ayent le plus d'empire. Il apprécie un littérateur, un académicien, un faiseur de parades ; mais il prend tout de suite

une considération involontaire ; pour celui qui a des ressources personnelles, et qui a paré un bon esprit d'un certain genre de connoissances.

Une preuve incontestable d'un excellent esprit, c'est de ne s'occuper que d'un objet, et de renoncer à toute autre gloire. Ce n'est pas un des moindres sacrifices qu'ayent à exiger d'eux mêmes les gens doués de grands moyens, à une époque surtout, où pour occuper la renommée, il faut lui présenter des titres bien incontestables. *Iramba* lui-même verra dans la séance actuelle des Etats-Généraux, que s'il fut le premier à saisir la palme de l'éloquence, il y a des concurrens qui aspirent à la partager.

Il associe à ses travaux des plumes trop foibles. Philoctete étoit le compagnon d'Hercule, parce que par-tout où ce dernier n'étoit pas, Philoctete étoit un héros. Diomede étoit digne de combattre sous Achile. Mais des S..., des N..., des N... ne sont pas faits pour être seulement à la suite d'*Iramba*. L'espece d'enthousiasme qui le saisit pour quelqu'un, l'aveugle sur des qualités que son officieuse imagination prête à des hommes qui, pour un instant, ont fait sa conquête.

Iramba n'a pas toujours été jugé avec cette impartialité. Mais ne parlons pas de libelles; qui voudroit remuer ces cloaques infects et s'exposer à leurs exhalaisons? (A) Il a paru cependant une brochure,

dans laquelle un peintre célebre a peint à grands traits cet homme qui force ses ennemis à l'écouter, s'il ne les force pas à se taire.

N O T E.

(A) *Il a paru cependant une brochure*, page 44.

L'un de ces hommes extraordinaires, dont tout le monde parle, que peu de gens connoiſſent, et que moins de perſonnes encore ſont en état de juger avec impartialité. On s'imagine un écrivain avide de gloire, riſquant des opinions extraordinaires pour éveiller la curioſité publique, qui ne s'éveille plus gueres en effet qu'à la voix des paradoxes ou des aſſertions hardies. On ſe repréſente un économiſte outré, voyant par-tout des abus, et cherchant à y ſubſtitner une perſection imaginaire, dont les écrivains s'applaudiſſent dans leur cabinet, mais dont l'humaine foibleſſe est éloignée. On ſe figure un eſprit courageux, juſqu'à la témérité, tourmenté du deſir de la liberté, de la tolérance, de la félicité publique : mais voulant aſſervir les circonſtances, abréger les lenteurs néceſſaires au tems, qui ne peut concilier les volontés qu'à force d'égards et de patience. Peut-être ai-je adopté moi-même une partie de ces idées. Certaines réflexions cependant les ont combattues. Peu d'écrivains, me diſois-je à moi-même, ont été auſſi bien inſtruits des matieres qu'ils traitoient : beaucoup de gens le blâment, mais perſonne ne le réſute, à moins qu'on n'appelle réfutation, des paſquinades ou des injures.

Cette obſervation m'a conduit à un examen réfléchi de cet homme, et voici mes conjectures : je le ſoupçonne de méditer une révolution en politique, comme Voltaire en a fait une dans les opinions, et Rouſſeau dans la vie ſociale. Convaincu que preſque tout est à refaire dans les gouvernemens, il ſe ſent

le talent le courage de découvrir les abus, de les divulguer, et des ressources pour y remédier. Ne voulant d'autre considération que celle qui naît de la capacité reconnue, d'autre fortune que celle que ses peres ont été forcés de lui conserver, d'autre faveur que la liberté de penser et d'examiner; il se constitue l'organe de la vérité, s'engage de suppléer à ce que doit faire le ministre, qui même pour le bonheur des peuples est obligé de se plier à de grands ménagemens; le courtisan, dont le métier est de plaire, dont le devoir est la reconnoissance, et qui donne son opinion par-dessus ses services; le philosophe qui compose avec la censure et acquiert le droit de publier des idées utiles en sacrifiant des vérités transcendantes.

Pour remplir dignement un tel ministere, que faut-il? Une maniere de voir profonde, large, capable de saisir du même coup-d'œil le but caché de celui qui propose, le motif de celui qui ordonne, et l'intérêt qu'a le peuple à l'opération nouvelle; une éloquence mâle qui démasque l'erreur volontaire, qui éclaire, sans l'irriter, le souverain devenu un moment complice de cette erreur, et qui rassure le peuple témoin des efforts qu'on fait pour sa liberté ou pour son bien-être; une plume exercée, qui rapproche avec clarté les bases sur lesquelles doit s'appuyer le législateur, et invariablement ses volontés en le convaincant qu'elles vont devenir le ressort de la félicité générale. Or il feroit difficile de refuser ce triple avantage à l'homme qui nous occupe.

J'avouerai qu'une extrême chaleur l'emporte quelquefois au-delà de notre politesse de convention. Les petits écarts peuvent-ils faire oublier le fond de la question; et de ce qu'il n'est pas parfait, en faut-il inférer qu'il ne soit extrêmement utile, qu'il n'ait les grands germes de l'administration, qu'il ne vienne à bout de familiariser les hommes, et sur-tout les souverains avec le langage qu'il leur parle, qu'il ne rende à la terre un de ces services qu'elle reçoit une fois dans un siecle. Peut-on se dissimuler que son ouvrage sur les lettres de cachet n'ait excité cette

fermentation qui a fini par enlever aux miniſtres deſpotes ce reſſort odieux.... Peut-on ſe diſſimuler que ſes *doutes ſur l'Eſcaut* n'aient ébranlé les volontés despotiques qui vouloient ravir les propriétés dont ce fleuve est conſervateur, et affermi les principes de ceux qui s'oppoſoient à ſes volontés ? Peut-on ſe diſſimuler que ſes efforts contre l'agiotage n'aient retenu des ſommes immenſes prêtes à déſerter le royaume, et arrêté une foule de citoyens crédules qui ſe précipitoient dans l'abyme ? Mais cet amour des paradoxes ! Penſez d'abord que c'est ainſi que nous nommons tout ce qui choque les idées reçues, que ces idées reçues ſont en général de dangereux préjugés, et qu'on ne peut nous armer contre eux qu'en faiſant violence à la routine et à l'habitude.

Rien n'est plus rare qu'un homme d'une conception extraordinaire; rien n'est plus rare que le même homme y joigne l'application; rien n'est plus rare que d'unir à un eſprit vaste & des connoissances profondes un courage inébranlable, le déſintéreſſement aux avantages de ce monde; rien n'est plus rare que de joindre à tous les dons une éloquence brûlante qui commande aux opinions de ſon ſiecle; rien n'est plus rare, enfin, que de poſſéder par-deſſus tout cela l'indépendance des hommes; qui n'exiſte qu'autant que la fortune a pourvu, avant votre naiſſance, à votre existence phyſique. Voilà donc un être qui ſort de la claſſe ordinaire ! Quel usage a-t-il fait jusqu'ici de ſes talens ? Il les a voués aux ſouverains administrateurs, à leurs ministres dans les pays où les rois ſont comme des dieux, toujours obombrés de leur gloire immortelle, à des citoyens laborieux auxquels l'astuce & l'activité étoient ſur le point d'enlever le fruit de leurs veilles.

Que les Gazetiers ſupposent ſa plume le jouet des circonstances, passer tour-à-tour d'un parti dans l'autre, permis à eux si ces contes accréditent leurs feuilles. Mais il est un ordre de gens qui croient aux faits & non aux rapports, qui reglent leur confiance sur l'uſage des talens, qui reglent l'ouvrage,

lisent dans l'ame de celui qui l'a composé, y surprennent ses intentions & s'y assurent de ses principes.

On cite toujours le beau style, les idées heureuses, & presque jamais le courage de l'ame, espece d'héroïsme qui vaut bien celui des Alexandre & des Bayard. Comment peut-on louer un d'Alembert, par exemple, vil flatteur des rois en public, & leur détracteur dans l'intimité de la conversation? Toujours occupé de son repos, de sa gloire, des moyens d'échapper à la critique & jamais des droits de la vérité, des besoins du peuple. Ami timide & honteux de l'infortune, & tendant les bras à quiconque étoit porté par la faveur.

Il faut du courage, & il en faut beaucoup pour être le premier à lancer une vérité dans le monde pensant, & même pour risquer une opinion, de l'examen de laquelle il peut résulter un bien. Tout principe nouveau, à son apparition, est rejetté ou accueilli avec mille plaisanteries. Celui qui le met en avant est sûr des sarcasmes, à moins que sa réputation n'impose, alors ce n'est qu'une erreur échappée à un homme célebre. Mais si un nom fameux n'accrédite pas l'idée qu'on veut introduire dans les esprits, chacun s'éleve avec fureur contre elle; son auteur commence par en être la victime, & ce n'est que long-tems après qu'il est réhabilité.

Rien n'est si facile & si commode, sur-tout, que d'être panégyriste né de toutes les actions des princes, l'indulgent apôtre de nos mœurs, de nos loix, le défenseur éloquent de l'autorité. Tout le monde accorde une commisération passagere aux malheureux injustement condamnés; mais il est rare de trouver un magistrat courageux qui s'efforce de détacher de la roue trois infortunés prêts à mourir sous le fer qui va les assassiner. Les gouverneurs ont une tolérance froide pour ceux qui ne les croient pas infaillibles; mais ils prodiguent les distinctions et les faveurs à l'esclave adroit qui adore leur perfection. On laisse vendre l'écrit dépositaire d'une censure utile, & l'on use du pouvoir contre celui qui

révele

révele de grandes vérités ; mais on prostitue les places & les pensions à l'écrivain mercenaire, qui égorge la liberté fur les marches du trône, ou justifie l'injustice & l'infraction aux traités.

Je répete encore en faveur des antagonistes de M. le comte de Mirabeau, que je ne crois pas fa jeunesse exempte d'imprudence, que je ne doute pas que fon ame encore plus sensible qu'irascible n'ait quelquefois outré le droit légitime de la défense perfonnelle, que la réflexion n'ait fouvent défavoué quelques passages de ses écrits ; mais je pense que son grand talent doit leur donner du prix, qu'il écrit de conviction, qu'il y a de la suite dans ses principes, que fon fystême de tolérance, de liberté se développe par des moyens fimples & d'une pratique aisée. Je pense que nous fommes intéressés à voir prospérer des talens consacrés en quelque forte à l'instruction, & qui peuvent commencer le grand ouvrage de la liberté politique.

TERGAT.

Autrefois c'étoit quelque chose d'être un avocat célebre, soit que l'on conciliât les esprits divisés par le démon de la chicane soit qu'on déployât les brillantes ressources de l'éloquence, soit qu'on fût le modeste interprête des loix. Maintenant cette profession est subalterne ; et celui qui se sent du ressort, ne peut gueres s'empêcher de se faire homme d'état. Tergat parut au barreau, et son orgueil sourit plus d'une fois aux jurisconsultes dociles à sa voix. L'académie fut moins empressée, mais on se passe des lauriers du Pinde quand on a

moissonné les palmes de l'éloquence. Les Clubs compenserent les rigueurs du louvre, et l'infatigable fécondité du périodiste orateur recueillit autant de suffrages qu'il se trouve de Béyeux dans les assemblées seriocomiques, où l'amour de la patrie prête son nom aux intrigues et à l'égoisme. Les élections sembloient laisser sans récompense un mérite aussi éminent, lorsque Tergat réveilla leur indifférence et prévint leur ingratitude, en mettant et faisant mettre son nom sous leurs yeux. Il y passoit sans succès, lorsqu'un Dieu caché dans la machine politique agit sans se montrer, et fit d'un électeur un député. Tergat tient le milieu recommandé par Horace, qui, selon lui, est le dernier degré de la sagesse, et qui, selon les vrais sages, est le comble de la foiblesse. Il propose sans décider, ou décide en se ménageant une retraite. Si la noblesse n'a pas à s'en plaindre, le tiers n'a plus à s'en louer. Il quitte un parti sans abandonner l'autre; son esprit ne lui sert qu'à masquer l'indécision de son caractere. Le surprend-on dans des démarches un peu perfides, tel est, dit-il, la malheureuse condition de ceux qui se vouent au salut de leurs semblables, pour les servir, il faut les tromper. A-t-il eu l'imprudence de laisser échapper un moment de chaleur ? Le temps de composer est passé, s'écrie-t-il; et dans les maux qui menacent la liberté, il faut tout hazarder en sa faveur. Quelques

hommes éclairés devinent-ils cette marche ambiguë, et font-ils comprendre que cette prudence calculée sert mieux la fortune de l'individu que l'intérêt général? Assez de gens, prétend-il, sont prêts à jetter le flambeau des discordes civiles au milieu de nous; faut il du moins que quelques amis de la raison préviennent l'incendie. Ainsi donc si la mer est agitée, ou si les flots sont calmes, sa barque arrive au port. Il sert le parlement, le ministre, les amis de la liberté, les partisans de l'aristocratie; il a dressé l'arrêté en faveur du journal du comte de Mirabeau, et une motion pour le prétendu plan conciliatoire ministériel; et passant d'une situation à l'autre, il est l'orateur de tous les partis et n'est le soutien d'aucun. Un pareil portrait paroît composé d'antitheses, donc il est ressemblant. Car, comment peindre les contraires, sans avoir l'air de se contredire. Tergat, dira-t-on, n'est cependant pas sans réputation. Il l'a acquise dans un moment où le vulgaire donne de l'esprit, et l'habitude de parler la donnoient. Mais Tergat est parvenu à l'époque fatale où les réputations se décomposent, et où l'opinion publique reprend des louanges précipitées. On veut des principes positifs, une éloquence ennemie de la tergiversation, plus de loyauté que d'esprit, une sage aberration des anciens préjugés, et non un enthousiasme aveugle pour tout ce qui vient des bords de la Tamise; faites l'application; les amis

de Tergat la lui épargnent ; les indifférens prétendent qu'il ne la soutient pas.

Nous croyons Tergat un homme probe. D'ailleurs nous avertissons que dans cette galerie nous ne mettons jamais la probité au rang des sujets de louange, parce que nous la supposons chez tous les hommes, et que ce mot ne nous offre pas une idée nette dans un siecle où la probité s'allie avec l'absence totale des mœurs ; avec l'égoïsme le plus effronté, avec le septicisme pire peut-être que l'irréligion ; [car l'un peut dégénérer en systême, et l'autre ne sera qu'un travers de l'esprit,) avec l'intérêt le plus avide, secondé par l'intrigue et servi par toute espece de moyens.

Nous croyons Tergat un homme d'esprit : d'ailleurs nous tenons l'esprit pour un foible avantage, puisqu'il est départi à tant d'hommes, et qu'il empêche si peu de mauvais calculs ; et puisqu'au fait c'est un présent qui ne fait que donner une espece de célébrité aux erreurs, ou maintenir ceux qui se trouvent dans une orgueilleuse opiniâtreté.

Nous tenons Tergat pour un grand avocat, pour un orateur fécond, pour un académicien parfait, mais pour un homme d'état, dangereux ou nul ; dangereux, si l'on s'obstinoit à ne pas voir ses vacillations ; nul, si l'on en est convaincu.

A M È N E.

Améne a ces formes enchanteresses qui embellissent même la vertu. Le premier instrument de ses succès est un excellent esprit ; jugeant les hommes avec indulgence ; les événements avec sang-froid, il a cette modération, le vrai caractere du sage. Il est un certain degré de perfection qui n'existe que dans l'entendement, et une espece de grandeur à vouloir le réaliser ; mais ces brillants efforts donnent un instant de faveur à celui qui l'entreprend, et finissent par n'être d'aucune utilité aux hommes, bientôt détrompés. Le bon esprit dédaigne tout ce qui traîne à sa suite de l'éclat ; et mesurant les bornes de la capacité humaine, il n'a pas le fol espoir de les étendre au-delà de ce que l'expérience a montré possible.

Amene ne songe pas à élever en un jour l'édifice d'une grande réputation. Parvenue à un haut degré, elle va toujours en décroissant, et sa chûte entraîne le bonheur, la paix ; mais il arrivera à tout, parce qu'il saisira les occasions qui s'offrent en foule à celui qui ne violente pas la fortune. Chaque grade sera marqué par le développement d'un talent ; et allant ainsi de succès en succès, il réunira cet ensemble de suffrages qui appellent un homme à toutes les grandes places qui vaquent.

L'envie, qui rarement avoue un mérite complet, a répondu, qu'Amène manquoit de cette force qui brise les difficultés nécessaires pour triompher des obstacles semés sur la route de quiconque agit pour le bien public. Je demanderai d'abord si l'on n'abuse pas de ce mot, *avoir du caractere*, et si cette force qui a je ne sais quoi d'imposant, réalise beaucoup pour le bonheur du monde. Supposant même que dans des moments de crise, elle ait triomphé des résolutions, est-ce toujours un bien? Je m'arrête. Quelques lecteurs croiroient peut-être que je confonds la fermeté, la tenue, la constance avec la chaleur, l'enthousiasme, la fougue : Amène cede aux circonstances, à la raison, et croit pouvoir offrir quelques sacrifices à la paix sans descendre des principes dont il fait la base de sa morale et de sa conduite.

Amene a contre lui la douceur du caractere, l'agrément de la figure, le charme de l'amabilité ; je connois des gens que tant d'avantages choquent ; ils se préviennent contre un homme qui s'avise de les joindre au hasard utile de la naissance, et aux qualités essentielles de l'ame ; ils s'en consolent par la recherche de quelques défauts, ou du moins de bons ridicules qu'on puisse au besoin travestir dans quelque chose de mieux.

Que peut-on attendre d'Amène aux états-généraux? Rien, ou peu de chose s'il obéit à l'esprit de corps ; beaucoup s'il

agit par lui-même, et s'il se pénetre de cette grande vérité, qu'il n'y a que des citoyens dans l'assemblée nationale. Celui qui a rédigé certains cahiers, a le nerf nécessaire pour donner à son opinion un haut degré de prépondérance.

On a voulu trouver un tort à Amène dans sa liaison avec un ministre disgracié; il ne s'est jamais aveuglé sur des défauts qu'il a corrigés plus d'une fois, et a rendu justice à des talents d'autant plus à regretter, qu'il en mesuroit l'étendue. Il arrive tous les jours que l'on connoît les imperfections de ses amis; on les plaint, on les diminue; et lorsque les événements les précipitent du trône de la faveur, on les console, on les défend, et l'on travaille à les mettre dans le cas de rétablir leur réputation un moment altérée.

Amène connoît trop bien les hommes pour être dupe des louanges; et s'il sourit aux illusions de l'amitié, il repousse l'erreur de la flatterie. Ce n'est pas le seul prestige qui puisse nous en imposer : si par hasard Amène s'en étoit apperçu un peu tard, à dater de ce moment il ne l'oubliera plus.

FULBER.

C'EST un grand malheur d'avoir des succès dus à de petits moyens, et une réputation dont on ne sait que faire, parce qu'on n'a pas de quoi la soutenir. Fulber eût été le plus heureux des hommes s'il avoit pu demeurer toujours à vingt-cinq ans. Ecrits voluptueux, couplets amusans, vers agréables, cette foule de riens qui sont les hochets d'une jeunesse partagée entre l'amour et les talens, donnent une espece de célébrité; mais lorsque la saison des folies aimables est passée, lorsque la raison vient revendiquer ses droits, elle rejette, ou du moins rougit des succès dûs à de si petites causes. Fulber en est à ces tristes expériences : il a voulu faire succéder la vérité aux contes, la pensée au coloris, la méditation à la poésie. Quel a été son étonnement, lorsque l'habitude des choses frivoles a rendu pénible l'usage de l'esprit appliqué à des vues plus utiles ! Sa patrie ne lui a ouvert aucune carriere. Il a fallu chercher au-delà des mers une apparence de travail, et faire plutôt oublier une jeunesse inutile, qu'employer ses loisirs pour le bien de l'état. On ne se déguise pas à soi-même ce qu'on parvient quelquefois à déguiser aux autres. Depuis cette époque, Fulber est devenu morose; il a

cessé

cessé d'être ce qu'il étoit, sans devenir ce qu'il auroit dû être. Regrettant le rôle qu'il auroit pu jouer, l'avancement de ses rivaux lui a toujours rappellé des souvenirs amers; de-là le dégoût philosophique pour un séjour qui devoit être le sien. Il s'est rangé du côté des aristocrates; les nobles lui ont paru les colonnes de l'état, il falloit n'avoir pas une idée saine, pour consentir à ce que le tiers-état pût avoir une influence directe. De-là les conciliabules tenus chez Mitis, les conférences hebdomadaires chez un Grand, les écrits clandestins pour ramener certains esprits enclins à croire que la multitude ne devoit pas être éternellement sacrifiée au petit nombre. Mais tous ces défenseurs d'une mauvaise cause la perdent avec leur réputation au tribunal infaillible de l'opinion publique.

Fulber abonde dans ce qu'on appelle esprit, et il parle comme quelqu'un qui a besoin de ne rien perdre. Né sérieux, il veut être gai; frivole, il veut être grave; bon, il veut être caustique; paresseux, il veut jouer le travailleur. Il court après les petits succès et paroît les dédaigner. A peine fut-il parvenu au fauteuil, qu'il plaisanta sur les honneurs académiques. Après avoir élaboré pendant trois semaines un assez triste discours, il l'abandonne à la critique, qui de son côté le laisse à l'oubli.

Qu'espérer d'une pareille trempe d'esprit? des chansons? on n'en fait plus. Des vues? elles sont obscurcies par le préjugé

de la noblesse. Des recherches? les beaux esprits ne s'occupent que de ce qui peut étendre le cercle de leurs admirateurs, et malheureusement les travaux utiles ne se retrouvent qu'à la longue.

Fulber est né quatre-vingt ans trop tard: du tems des Fontenelle, des Lamotte, des Gresset, il eût brillé sur le parnasse françois. Mais il y a une distance presque incommensurable du siecle de l'esprit à l'époque où nous nous trouvons. Supposons que Mitis fut premier ministre, Fulber au département de la guerre, Pameza aux affaires étrangeres, Succulet à la marine. Quel est le citoyen qui reposeroit en paix? Ces messieurs, qui dans cette supposition présentent un ensemble si ridicule, jouissent cependant de quelque renommée, et méritent les éloges dus à l'esprit; mais qu'est-ce que l'esprit tout seul, ou de l'esprit poétique, ou de l'esprit d'académie, ou de l'esprit de boudoir, ou de l'esprit des soupers? Nous évitons à un certain âge le ridicule des couleurs tendres, de la danse, et autres amusemens.

Qui n'a pas le goût de son âge,
De son âge a tout le malheur.

et nous prolongeons l'époque de la frivolité bien au-delà des bornes que tolere l'indulgente nature, et même la bonne société.

Ou seroit-il vrai que l'habitude de ne

jamais méditer feroit de nous de vieux enfans ou des hommes nuls, et nous rapprocheroit pour le moral de ces êtres imparfaits dont se glorifie l'Italie, et qui consacrent leur existence déshonorée à rendre des sons agréables, mais stériles ?

Malheur à l'homme dont on ne cite que les bons mots. Qu'est-ce que nos gens d'esprit à côté de Voltaire ? Que seroit Voltaire lui-même, s'il n'avoit donné à son siecle cette impulsion philosophique, cause premiere de l'amour de la liberté qui agite aujourd'hui le peuple françois, et de cette courageuse hardiesse de la pensée, qui dans quelques années a porté la nation entiere au delà de ses espérances.

Si cependant on veut tenir encore à ce qu'on appelle esprit, il faut avouer que peu de personnes y ont plus de droit que Fulber. Il est aisé d'être meilleur, plus aimable, plus amusant, plus fait pour intéresser, etc. mais il est rare de dire dans un jour plus de choses dignes d'être remarquées. Les graces qui les accompagnent ne font pas illusion ; c'est de l'esprit tout pur, bien sec, bien tourné, mais souvent neuf et toujours piquant.

PHILARETE.

PHILARETE ayant expérimenté qu'on étoit un héros à bon marché, a imaginé qu'il n'étoit pas plus difficile de passer pour un homme d'état; en attendant la guerre, il s'est fait politique. La nature ne l'avoit pas mieux organisé pour être un orateur, qu'elle ne l'avoit façonné pour l'école de Mars; mais en dépit de la nature, il a péroré comme il avoit vaincu.

Le malheur de Philarete est d'avoir de grandes prétentions et des conceptions ordinaires; il prend en main la cause de la liberté, non qu'il en rafolle, non qu'il croie venir à son secours; mais en se mettant du parti le moins nombreux, il espere être apperçu; et s'il est condamné à se taire à Paris, il fait sensation dans la province où il déclame comme un Energumene.

Philarete est parvenu à se croire l'auteur de la révolution d'amérique, et il s'arrange pour être un des premiers acteurs de la révolution de France. Il prend le bruit pour la gloire, un événement pour un succès, une épée pour un monument, un compliment pour des titres à l'immortalité, des graces pour des récompenses, et la valeur pour l'héroïsme.

Il n'aime pas la cour, parce qu'il y est

emprunté ; le monde, parce qu'on y est confondu ; les femmes, parce qu'elles alterent la réputation lorsqu'elles ne menent pas à la fortune ; mais il aime les clubs, parce qu'il y recueille les idées des autres dont il se fait honneur dans l'occasion ; les étrangers, parce qu'ils n'y regardent pas de si près ; les sots, parce qu'ils écoutent et même admirent.

Philarete n'écrit point, il faut de la logique, des connoissances, du style ; on est jugé avec sévérité : une platitude vaut un ridicule, une bévue un persifflage ; mais une conversation demande plus de feu que de justesse, plus d'agrément que de profondeur ; on déclare pédant celui qui chicane sur les idées, et il est reçu qu'on peut déraisonner en causant.

Philarete sera fidele au parti qu'il a pris, sans pouvoir se rendre un compte bien exact des raisons qui l'y retient. Il ne sait pas au juste ce que c'est qu'une constitution et le degré de force qu'il importe à une nation de conserver à l'autorité ; mais le mot de liberté réveille chez lui l'ambition, quitte à savoir ce qu'il en fera lorsqu'il la croira acquise.

Il attaqua autrefois un ministre disgracié avec aussi peu de malice. On crut d'abord que cette insurrection prenoit sa source dans un grand projet, et conduiroit à des développemens inconnus. Non ; il n'étoit pas plus vindicatif qu'instruit. Le desir et l'espoir d'occuper un moment les ora-

teurs des cafés, mirent en avant cette accusation ; et la réflexion vint trop tard lui rappeller qu'un infortuné est sous la sauvegarde de l'homme délicat.

Que peut faire dans une assemblée nationale un homme tel que Philarete ? Ni bien, ni mal. Sa voix sera celle du plus grand nombre de son parti. Il est des gens auxquels il est impossible de penser par eux-mêmes ; d'ailleurs, ils n'ont que le degré de force nécessaire pour défendre la meilleure opinion de leurs chefs ; et se rendent assez de justice intérieurement, pour croire qu'ils compromettroient trop souvent leur réputation s'ils demeuroient fidelles à leur douteuse pensée.

Tel est Philarete. Il mérite une espece de renommée, parce qu'il vaut mieux que la plupart de ses rivaux. Peut-être ignore-t-il lui-même la source de l'indulgence qu'il a obtenue. Elle vient de ce qu'il a beaucoup fait avec les moyens médiocres qu'il tenoit de la nature. On lui a su plus de gré de ce qu'il a voulu être, que de ce qu'il étoit D'ailleurs, il a l'extérieur de la modestie, et les connoisseurs seuls savent sur cet article à quoi s'en tenir.

Sa réputation militaire n'est qu'ébauchée, c'est la premiere guerre qui y mettra le sceau. Sa réputation d'homme d'état est faite, il n'ira jamais au-delà de ce que nous le voyons : peu de génie, peu de nerf, peu de poulmons, peu d'art, toujours avide de petits succès. Son cabinet est l'image de son esprit.

LUDVAL.

Ludval est lancé. Il a pris avec le public l'engagement de jouer un rôle extraodinaire. S'il reculoit, ce ne seroit qu'un avorton en intrigue ; s'il continue, il fera assez de bruit pour assembler quelques spectateurs et les rendre témoins de sa chûte. Pourquoi le présager ? Parce qu'il n'y a point de fondemens capables de porter l'édifice que Ludval voudroit élever. Il ne suffit pas de se mettre en avant, d'avoir de l'audace, l'usage plutôt que le talent de la parole, cette chaleur de tête qui ameute les spectateurs ; il faut la capacité de concevoir un systême dans toutes ses parties, des ressources inépuisables pour combattre les difficultés qui naissent du choc des opinions : la connoissance profonde des hommes, des intérêts, des droits de la société, des forces de l'autorité.

Dans l'ordre privilégié qui a, je ne sais pourquoi, admis Ludval, on disoit dernierement, » Ludval ne nous est pas inu-
» tile, nous lui faisons dire bien des choses
» qui passent au besoin pour une extrava-
» gance, ou qui sont avouées, si elles pren-
» nent. Il faut de ces hommes qui aient
» accoutumé le public à des inconsé-
» quences ».

On assure que Ludval a juré non-seule-

ment de servir son corps, mais les douze autres corps qui font corps avec le sien ; il a juré de servir son ordre ; et comment se tirera-t-il de tous ces sermens ? De quelque maniere que les choses tournent, il est bien difficile que les corps de magistrature se mêlent dorénavant des affaires d'état. Il n'y aura plus que la nation et le roi, le roi et la nation.

Ludval se donne pour avoir tout appris, tout deviné, tout su ; pour trouver remede à tout, pour réfuter tout, pour élever des difficultés contre tout. Je ne sais s'il faut avoir tous ces talens, en les admettant même dans toute leur perfection. J'ai peine à croire que l'avocat général Talon, que le président Molé, que le chancelier d'Aguesseau se piquasent de cette espece de mérite.

Il étoit réservé à ce siecle d'avoir de ces hommes prétendus universels, qui s'affichent bonnement pour gouverner leurs Corps, pour commander aux opinions, pour entraîner leur siecle. Sur quoi se fondent nos hommes du jour, lorsqu'ils prétendent jouer un rôle dans un moment aussi imposant ? Quelles preuves ont-ils fourni de leur capacité ? Ont-ils donné à la nation des gages de leurs talens ? Quel titre, par exemple, produiroit Ludval ? Sont-ce des plaidoyers véhémens, où une imagination hors de mesure a succombé ? Sont-ce les farces pieuses données dans la rue Plâtriere, où, prêtre

prêtre d'une nouvelle religion, la raison et la vérité étoient les victimes qu'il immoloit à son nouveau Dieu? Sont-ce des déclamations incendiaires contre le ministere, à une époque où tout le monde étoit armé contre le despotisme, et où les magistrats seuls, peut-être, devenoient inexcusables, lorsqu'ils paroissoient en public partager le juste mécontentement de la nation, puisque la loi doit toujours être prête à réprimer l'excès du zele? Sont-ce par des scenes scandaleuses données devant les chambres assemblées, ou par une fuite d'écolier, ou par cette rébellion qui met la puissance exécutive dans la nécessité d'avilir l'autorité, ou de la montrer avec un éclat toujours dangereux? Sont-ce par des intrigues qui ont précédé & accompagné les élections, & dans la création momentanée d'un club qui ressembloit plutôt à une troupe de conjurés qu'à des patriotes, cherchant les moyens permis d'assurer leur liberté?

Voilà cependant ce qui reste de certains personnages lorsqu'on les analyse, et qu'on veut se rendre compte des raisons pour lesquelles on donne ou on refuse son estime. Quelle diférence entre surprendre ou conquérir les suffrages, entre méditer ou déclamer, entre la chaleur de tête et la force de l'ame, entre l'amour de la célébrité et celui de la patrie! Ce sont ces objets à chaque ins-

sant confondus qui occasionnent nos erreurs, & nous font hasarder notre jugement comme notre confiance.

Je ne parle point de cette insupportable vanité qui feroit détester dans Ludval les talens qu'il n'a pas, & fait rire des faux germes qu'il étale : je ne parle point des ridicules qui l'ont accompagné du fond de la Provence à Lyon, & de Lyon à Paris; je ne parle point de cette instabilité de principes qui le donneroit à la cour, si la cour vouloit récompenser ses moyens sur le pied qu'il les estime. Tout cela est connu, répété, et accompagné d'étranges vraisemblances.

Sous aucun jour Ludval ne peut être utile dans une assemblée nationale, et sous plusieurs il peut être dangereux. En lui disputant la méditation & la logique, nous ne lui refusons pas le prestige de la parole, ni cette chaleur qui agit avec succès sur les esprits. Mais ces deux ressorts sont presque toujours nuisibles, parce que l'imagination dédaigne de sages mesures, & que l'amour-propre s'enyvre des premiers succès.

ANTENOR.

Antenor est né courtisan & croit être républicain. Lui-même n'est pas encore bien sûr de ce qu'il pense. Le systême de la liberté ouvre un vaste champ à une imagination ardente qui ne cherche que les explosions. Défendre cette antique noblesse qui s'est montrée sous un jour si imposant dans cent époques de notre histoire, lui semble un superbe rôle. Servir un roi que les circonstances embarrasse peut-être, mais que sa probité et son amour de ses peuples rendent si intéressant, est un devoir sacré à ses yeux; venir au secours d'un peuple, qui n'a quitté l'ancien esclavage que pour une condition plus dure, peut-être, quoique moins flétrissante, enflamme son zele. Antenor voudroit être à ces quatre postes, & tout-à-la-fois l'homme du peuple & l'homme du roi, noble et citoyen, républicain & aristocrate.

> Tous les goûts à la fois sont entrés dans son ame,
> Tout prince a son hommage, et tout parti l'enflamme.

Antenor épouse avec ardeur les intérêts de ceux qui jouent un certain rôle; mais si par maladresse ou par imprudence ils mettent contre eux la voix publique, alors il

les abandonne, donnant pour raison, qu'il ne doit pas soutenir des gens qui ne savent pas eux-mêmes se maintenir au degré où ils étoient montés. Il a tendrement aimé un ministre séduisant, un citoyen courageux, une duchesse pleine de raison et de caractere, un magistrat qui s'est montré sous un beau jour; quand il a vu l'un disgracié, l'autre attaqué sans ménagement, la duchesse négligée et le magistrat oublié, il s'est débarrassé du soin de les justifier.

Il suit les mêmes principes en politique. Deux mémoires plus chaleureux que bien raisonnés, plus forts de recherches que de principes, ont appris au public, l'hyver dernier, que la liberté et le peuple avoient trouvé un zélé défenseur; mais Antenor ayant vu dans l'ordre privilégié des dispositions contraires, a cru devoir abjurer l'erreur d'un moment et rendre son abjuration publique. A la vérité, c'étoit dans un moment où la fermeté de la chambre des nobles sembloit lui préparer des victoires. Maintenant que les communes semblent la disputer, il est plus que vraisemblable qu'Antenor leur rappellera ses mémoires, comme les vrais dépositaires de ses principes, et donnera pour raison que les députés nobles n'ont pas su conserver leur supériorité.

Quels sont les moyens d'Antenor? Rien de bien saillant, mais plusieurs choses au-dessus du médiocre; de l'esprit à dose or-

dinaire, une éloquence verbeuse, mais cependant au-dessus de son style. Il y a pour les observateurs une nuance très-sensible entre une imagination montée et le courage de l'ame, entre les vœux soutenus de l'ambition et le nerf du caractere, entre la franchise et le besoin de s'épancher, entre les déclamations contre la cour et l'éloignement senti de ce genre de vie. Eh bien! toutes ces différences sont au désávantage d'Antenor.

Pour être juste envers lui, on doit étrangement peser ses paroles. Il est très-capable de servir un parti, mais vous ne serez jamais sûr qu'il le servira le lendemain. Le courage qu'il montre, le zele qu'il déploye, le projet qu'il développe, sont très-sinceres dans le moment, mais il sera un jour tout aussi sincere en les détruisant. Ce n'est pas foiblesse décidée, ce n'est pas inconséquence. Qu'est-ce donc? Le voici. N'ayant pas une maniere de voir prodigieusement étendue, il se livre de bonne foi à ce que l'objet lui présente, il s'enflamme, il s'agite; l'instant où il est plus éclairé arrive, on lui montre un autre ordre de choses, la discussion étend ses idées, aggrandit sa maniere de voir: alors son imagination s'échauffe plus encore, elle agit avec de nouvelles forces, détruit ses premieres opérations, et l'entraîne dans un parti tout opposé; et comme la manie de briller est sa passion dominante, il oublie que les contradictions perdent un homme

dans l'opinion publique, qu'elles tueroient le talent le plus décidé, à plus forte raison......

Mais dans le parti qu'Antenor suivra, c'est-à-dire, pour le moment qu'il y sera attaché, il parlera avec chaleur, rendra hommage à la vérité, imprimera aux opérations une marche active, et tiendra toute une assemblée dans le besoin de travailler, de délibérer, de décider. Je sais combien il seroit aisé de faire de ce talent un ridicule; mais je sais aussi que dans toutes les assemblées, il faut de ces hommes qui poussent, qui pressent, qui impriment le mouvement au plus grand nombre, tendant toujours à l'inaction.

Antenor est capable des plus grands sacrifices, s'il a sur-tout le mérite de les avoir indiqués, ou si le parti qui s'y soumettra n'est pas le plus nombreux.

Il a un grand courage pour les choses ordinaires; mais la cour dérange ses idées, et il ne résiste pas au spectacle désolant de tant d'imbéciles titrés, comblés des dons de la fortune et de la faveur; tandis que lui, patriote, éloquent, écrivain, homme supérieur, n'a pour théatre que sa province, et y joue rarement encore le premier rôle.

Antenor comptoit s'appuyer sur une des colonnes de l'état; mais comme la colonne même chancelle, il a saisi la gloire d'une maniere plus sûre; d'ailleurs, il n'est pas difficile de prévoir la chûte du pouvoir

ministériel ; dès-lors il entre dans ses principes de se retirer à tems.

SCYROS.

Un homme, qui non-seulement n'a pas usé son esprit, mais qui pendant trente années l'a enrichi de lectures utiles, et de conversations raisonnées, saisit fortement un sujet, le médite, l'approfondit, le voit sous tous les côtés, et le reproduit dans toute sa force ; il n'est pas surprenant qu'un tel homme attire la foule sur ses pas. La nouveauté invite, et l'explosion d'un talent qui s'est caché long-tems pour se montrer dans tout son éclat, fait une sensation qui fixe les suffrages.

Scyros a tout ce qui plaît au vulgaire des lecteurs. Un style nerveux, un ton tranchant, des assertions hardies, des pensées neuves, des opinions accommodées au goût dominant éveillent la curiosité et domptent la plupart des lecteurs. Dans l'enthousiasme, on se reprocheroit de revenir sur la seconde impression, et d'examiner si le style *nerveux* est également clair, si le *ton* est monté au degré de la raison; si les *assertions* émanent d'une imagination exaltée, ou ne sont que les conséquences d'un systême suivi dans toutes ses parties; si les *pensées* ont autant de solidité que d'éclat, de vérité que

de piquant, de justesse que de force; si les *opinions* sont le résultat de la méditation ou l'impulsion secrete de l'interêt particulier qui dispose de nos sentimens presqu'à notre insçu.

Scyros a eu toute l'ivresse d'un premier succès, et s'est persuadé que lorsqu'on est beaucoup lu, on emporte tous les suffrages. De-là cette estime de soi-même, qui est toujours aux dépens des rivaux; de-là le despotisme sur les sentimens des autres, qui contraste si plaisamment avec la cause que l'on défend; de-là cet orgueil, qui s'associe quelquefois aux vrais talens, il est vrai, mais fait repentir les autres des éloges qu'ils ont prodigués au mérite que cet orgueil accompagne.

Scyros a l'austérité des mœurs que prescrit l'âge mûr dans un état qui n'excuse pas même les erreurs de la jeunesse; la dureté du caractere que laisse une éducation négligée, et la fierté que donne la jouissance d'une réputation nouvellement acquise. La nature qui partage ses dons, a refusé celui de la parole à Scyros, l'organe est foible, le geste nul, l'expression tardive, la conception difficile, l'exposé confus; les grands mouvemens ne sont pas à son usage, et il préfere la méthode à la chaleur.

D'assez bons juges ont prétendu que le principal mérite de Scyros avoit été de publier des vérités crues, qui, à l'époque du mois de janvier passé, étoient le dernier

nier terme du courage; Scyros prétend que toutes les brochures qui ont suivi ne sont que ses pensées délayées et conséquemment affoiblies.

Non nostrûm inter vos tantas componere lites.

Mais j'ai un penchant à croire, ou du moins à soupçonner que Scyros est un homme que le public a fait; c'est-à-dire, que d'après la lecture de ses diatribes, l'un lui a prêté du génie, l'autre du talent, celui-ci de l'éloquence, celui-là le courage de l'ame. Chacun a raisonné sur cet être, moitié réel, moitié fantastique. Et comme dans toutes les révolutions il faut des points où l'on s'accroche; la multitude à laquelle quelques hommes commandent a été portée vers Scyros. Alors, pour justifier des louanges exagérées, on a redoublé d'hommages.

Scyros a donné son nom à la fameuse motion d'après laquelle l'assemblée nationale s'est constituée telle. Mais dans la réalité que reste-t-il de cette motion revue, corrigée, renouvellée, dénaturée, mitigée et refondue? Il est bon d'avoir de ces chefs d'émeute auxquels le grand nombre se rallie sans même bien comprendre ce qu'ils ont voulu faire penser et faire passer.

Je ne sais si c'est parce que les hommes sont un composé bisarre de contradictions, ou si nous regardons à travers un prisme trop transparent; mais ces grands hommes

de six moix sont bien au-dessous de ces réputations précipiteés. Serions-nous assez injustes pour refuser à Scyros beaucoup d'esprit, une portion raisonnable de talens, et sur-tout des intentions bien prononcées? Non, sans doute; mais pour ne pas tromper la postérité, il faut ajouter que ces qualités brillantes ne sont pas accompagnées de cette mesure qu'il est essentiel de porter dans les affaires politiques. Sans cela on joue le royaume à pair ou non, on détruit sans savoir comment on réédifira, et l'on oublie que pour changer les destinées de vingt-quatre millions d'hommes, il faut les avoir pesées longtemps.

Ce qui a toujours allarmé les bons esprits, c'est la maniere leste dont on a parlé de se donner une constitution, et d'imprimer à la machine un mouvement tout nouveau, comme s'il étoit aisé de réunir les volontés de douze cents individus, comme si l'on pouvoit répondre que les provinces consentiroient des arrangemens dont un grand nombre contrarieroit les instructions et les pouvoirs.

Scyros ne semble pas connoître son siecle et sa nation. Rien n'est plus aisé que de montrer les abus, que de déclamer contre l'usurpation des aristocrates. Rien n'est plus difficile que de les corriger, et de partager les branches de l'autorité, de maniere que les pouvoirs se balancent. Le peuple a un intérêt pressant de se soustraire

au despotisme, mais il en a un plus grand encore à prévenir l'anarchie; et comment se dissimuler que les principes des démocrates outrés n'y conduisent; lisez attentivement les brochures de Scyros, et vous conviendrez que son zele tient de l'enthousiasme, qu'il est plus hardi qu'éloquent, et plus propre aux révolutions qu'aux constitutions.

GUELBOSIN.

Les formes les plus douces et les plus aimables distinguent Guelbosin. Il redoute les orages des révolutions, il porte tous ses vœux à la paix; la France est pour lui dans le meilleur état possible. Comment peut-on se plaindre d'un pays qui donne, avec de la gloire et des honneurs, trois cents mille livres de rentes? Que peut-on mettre à la place qui puisse équivaloir à un si bel ordre de choses? On vit à Paris au sein du luxe et de l'amitié; on le quitte un instant pour aller recevoir les vœux et les hommages d'une province, on y revient avec des affaires qui mettent dans la douce nécessité de jouer un rôle à la cour, et l'on exposeroit une si douce existence aux troubles des guerres civiles! Non. A quoi ſerviroit-il d'avoir plus d'esprit que les autres, si ce n'est pour poser sa félicité ſur des bases

plus durables, et pour l'étendre aussi loin que possible ?

Guelbosin a une ambition modeste, mais non moins active. Il fixe un but et veut y parvenir. Un autre franchiroit dans un jour l'intervalle qui l'en sépare ; lui, fait tous les jours un pas ; cette marche adroite et sûre n'inſpire point à la jalousie des rivaux cette activité qui les rend quelquefois incommodes. On dira peut-être, l'ambition ne se repose-t-elle pas quand on est parvenu au but qu'elle même a marqué ? Non. On s'accoutume aiſément à la place qu'on occupe, on jette les yeux sur ſon mérite, on rassemble dans son imagination tous les services qu'on a rendus, et ceux ſur-tout que l'on rendroit ; on se répete que la réputation est comme la flamme qui s'éteint si on ne l'alimente pas. Cédant à l'empire de ces idées différentes, on tâche d'embellir sa carriere, et l'on ne s'arrête qu'au plus haut degré d'élévation.

Guelbosin est un des principaux membres de ce corps qui fait une nation dans la nation, qui doit séparer ses intérêts de l'intérêt général ou cesser d'exister. Quoique né avec beaucoup d'esprit, l'habitude d'une erreur s'est changée en certitude, et il croit sincérement que la formation actuelle du clergé est sage, politique, essentielle au soutien de la monarchie. Un esprit aimable, modéré, perspicace, défend cette opinion avec plus de succès que ne feroit l'emportement de l'enthousiasme ou l'orgueil de l'opiniâtreté.

On n'explique pas comment Guelbosin a pu se déclarer pour un homme qu'il ne peut estimer, mais pour lequel il n'est plus en son pouvoir de conserver de la considération. Tout changement est l'aveu d'une erreur, et cet aveu semble à ceux qui jouent un rôle, des gage donnés à leur adversaire. Sans cette considération puissante, Guelbosin abjureroit une liaison qui ternira la gloire de quiconque y demeurera fidelle, depuis que le masque a été arraché au visage hypocrite qui en a si long-tems imposé.

Guelbosin sera plutôt utile qu'indifférent dans l'assemblée nationale; il inspirera des idées heureuses, mais il ne les défendra pas avec courage; il éclairera ce qui est douteux dans des comités particuliers, mais il n'ouvrira pas une marche nouvelle. Il ne se vendra jamais à la cour; mais il s'efforcera de concilier ses intérêts avec ceux des peuples, et s'aveuglera au point de croire cela possible; il proposera des sacrifices pécuniaires momentanés, mais il ne renoncera pas à des priviléges usurpés et destructeurs de l'ordre social; il déplorera les vertus d'un homme probe, mais non les qualités d'un citoyen martyr de la patrie.

La province qu'il administre rend hommage à la générosité de ses procédés et à la pureté de ses vues. Il l'a préférée à une autre, et vraisemblablement ne la quittera que pour le ministere; si le ministere est à

l'avenir ce que nous l'avons vu, c'est-à-dire, un fort démembrement de la souveraineté. Sans se jetter dans le champ des folles conjectures, on peut prédire que cette responsabilité refroidira les ambitieux, et que cette surveillance de douze cents députés inquiettera les agens de la chose publique.

D'ailleurs, les esprits doux et pacifiques invoquent le repos plutôt que ces hommes de feu qui s'agitent jusques sur le bord de la tombe.

E U X I N.

Des vues patriotiques, des connoissances réelles, un cœur droit, l'habitude de penser, un désintéressement à l'épreuve, et avec tout cela une réputation incomplette ! Est-ce esprit de systême? Est-ce défaut de connoissance des hommes? Est-ce le malheur des circonstances? Je l'ignore. Mais si je ne me défiois pas toujours de l'opinion de la multitude, je pencherois pour l'esprit de systême.

Cet esprit que bien des gens croient ne pouvoir s'allier avec la raison sévere, est cependant le produit du génie, ou du moins de cette imagination active qui cherche avec succès le remede aux abus. Dût-on acheter l'avantage qu'on en retire par quelques écarts, les hommes ont-ils un

bien pur, complet? existe-t-il des talens parfaits?

Euxin est vraiment estimable, parce qu'il est laborieux, fécond en ressources, pourvu de ces connoissances de détail qui sont les instrumens de l'homme d'état, et qui, sans constituer le grand homme, prennent cependant la moitié de la vie.

Un autre talent dont on ne parle pas, c'est l'habitude de l'expédition. Dans un gouvernement étendu, tout est soumis à des formes; celui qui les fait imparfaitement, jette par-tout la confusion, de tous les maux, le plus cruel sans doute, puisque si l'on pouvoit en être réduit à une si cruelle extrémité et à un choix, il vaudroit mieux préférer la déprédation avec l'ordre, à la probité avec la confusion.

On ne peut, sous peine d'injustice, refuser des qualités à Euxin; mais il y a loin de ce mérite à celui qui décide un homme, homme d'état. Cette expression présente à l'esprit l'idée d'un génie vaste, exercé, capable d'embrasser la totalité des intérêts de la société, et ce qu'elle exige pour maintenir l'harmonie parmi les individus qui la composent. A ce génie, don si rare, il faut joindre un amas de connoissances qui doivent guider dans les travaux que l'on se distribue sans les épouser partiellement, de maniere que, comme Colbert, on ne soit pas exclusivement voué aux manufactures; et comme les économistes, entiérement à l'agriculture.

A ces connoissances, fruit d'un travail si pénible, on doit unir le talent de les employer : la clarté, la méthode, la fidélité aux mêmes principes, l'indulgence pour ceux qui exécutent nos idées, l'art d'évaluer le mérite des instrumens qu'on met en usage, les qualités qui font pardonner à celui qui commande, un empire que ceux qui obéissent ne donnent jamais qu'à regret.

A ces qualités morales, ensemble précieux aussi rare que le génie, heureux qui peut ajouter le courage propre à résister aux hommes conjurés contre leur propre bonheur? Les difficultés s'hérissent de toutes parts contre celui qui veut servir ses semblables. Il faut enlever une partie de son ame aux méditations, pour la livrer à la défense des principes les plus purs.

J'en demande pardon à Euxin. Il y a un peu de malice à rapprocher de son nom le portrait que je viens de tracer, ce n'est pourtant qu'ainsi qu'on parvient à se faire des idées justes et à exciter l'émulation. Si nous persévérions à croire que nous sommes de grands hommes, le mal seroit sans remede ; ce n'est qu'en connoissant bien ce que nous sommes, que nous deviendrons ce que nous devons être.

LABUIS.

LABUIS.

Un de ces hommes de sens qui ayant toujours exercé leur esprit sur des choses solides, s'identifient pour ainsi dire avec la raison, et marchent à sa lumiere dans une carriere inconnue assez lentement pour éviter les chûtes.

De-là cette modération qui n'est pas le résultat d'un plan bien assis et de la certitude d'en réaliser l'exécution; mais elle est l'effet de cette crainte de se compromettre, naturelle à qui va parler un langage étranger.

De-là cette timidité bien excusable chez celui qui se trouve placé entre le roi et la nation; la crainte de déplaire et le vœu de servir, l'amour du bien et l'inexpérience, la droiture personnelle et les intrigues des cours.

Pour présider avec succès une assemblée nationale, il faudroit être dans le secret du vœu général, tenir le gouvernail, et diriger sur la mer mobile des opinions le vaisseau au milieu des écueils de l'intérêt personnel.

C'est alors que la connoissance des hommes est un don précieux. Heureux celui qui pourroit distinguer le courtisan du citoyen, l'ambitieux du patriote, l'homme habile de l'homme faux!

On peut être érudit, bon dialecticien; accoutumé à la discussion de société; avoir plusieurs genres de mérite et manquer de quelques-unes des qualités essentielles à un président. Cela s'est vu, et cela se verra encore.

La sécheresse n'est pas la fermeté, de même que l'aménité n'est pas toujours foiblesse. Trop de retenue inspire la défiance, et trop de facilité mene à l'insubordination. C'est une plaisante chose que ce que l'homme appelle les vertus. Elles sont presque toujours à côté d'un défaut et séparées par une ligne métaphysique.

Est-ce Labuis qui occasionne toutes ces réflexions? Oui; non qu'elles soient parfaitement justes, mais elles s'offrent à l'esprit de celui qui l'observe. Il y a donc un fond de vrai; car en peignant, je ne puis avoir d'idées que celles que mon modele m'inspire.

Quand Labuis n'étoit rien, on a cru qu'il seroit quelque chose au poste qu'on lui confioit; quand il a été quelque chose on a vu que Labuis n'étoit rien. C'est l'histoire de beaucoup de françois. Le bien-dire éblouit; ceux qui ont avancé que la nation n'étoit pas mûre pour des Etats-Généraux, avoient-ils grand tort? Peut-on se dissimuler que le peuple, dans l'yvresse d'une prétendue indépendance, se portera à plus d'un excès; que le Clergé, menacé d'une diminution de crédit, ne redoublera d'adresse à repren-

dre son ancienne marche ; que la Noblesse, se voyant réduite à sa juste valeur, combattra pour ses antiques chimeres ; & que dans cet ensemble il n'y ait pas les forces suffisantes pour jetter les fondemens inébranlables d'une constitution. Il est très-possible que la députation soit ce qu'il y a de mieux, mais non prouvé que ce qu'il y a de mieux suffise à nos besoins. Nous expions cent ans d'amabïlité, de gaieté, d'esprit. Quand nous renoncerons à la charmante frivolité, nous saurons nous gouverner. Nous avons dû à Louis XIV et à Philippe, Régent, le petit avantage d'être la nation la plus civilisée de l'Europe. Nous devrons peut-être à Louis XVI l'aurore d'une régénération dont jouiront nos neveux. C'est pour eux que nous semons, car nous ne recueillerons pas le fruit de nos travaux actuels.

U M A.

DANS un ſiecle aussi vicieux on est cependant équitable assez pour ne pas faire grace à l'homme immoral en faveur du talent. Personne ne conteste l'éloquence à Uma, personne aussi n'y applaudit. Confondu dans la foule obscure des esclaves, il végete sans gloire, & n'a plus même d'ennemis. Orateur connu des douceurs de l'esclavage, la patrie, les lettres, la philosophie le désavouent également, et ce n'est qu'aux pieds du despotisme qu'il peut trouver un asyle.

Lorsque M. Linguet a pris hautement en main la cause de ce despotisme, on a vu un bel esprit qui trouvoit son compte à défendre un paradoxe, & de la gloire à lutter contre des principes reçus. On pardonne ce délire littéraire, et l'on ne voit plus qu'un lévite ambitieux, s'efforçant d'échaffauder sa réputation. Mais prêter sa plume en secret aux machinations contre la liberté de tout un peuple, appuyer des projets chancelans ou les revêtir d'une sorte de justice, c'est prostituer le don sacré du talent.

Voilà ce que produit cette soif démesurée de louanges. Ne diroit-on pas que la réputation est un bien dont on jouit sans mélange? Tout homme qui veut

être cité, a dix détracteurs pour un panégiriste ; & le frondeur le moins estimable cause à son amour-propre plus de tourmens, que le louangeur le plus décidé ne lui procure de jouissance.

Il y a dans la société un état monstrueux : c'est celui d'un citoyen inutile à sa patrie, d'un prêtre qui ne dessert pas les autels, d'un membre étranger à son corps, d'un homme qui détourne les vues de la nature, d'un laboureur qui ne cultive pas, d'un propriétaire qui n'a point acquis. Tel est un abbé commendataire. C'est bien pis quand, à cet état d'usurpateur fainéant, on joint l'activité de l'intrigue, & qu'on promene de bureaux en bureaux une plume intéressée; je ne donne pas cela pour démontré, je dis seulement que certains noms réveillent certaines idées.

Uma n'a point encore paru dans les discussions survenues aux Etats-Généraux. Il travaille en secret, & quoiqu'orateur né, il est beaucoup plus propre aux menées, et préfere le labyrinthe des cabinets au grand jour des assemblées tumultueuses.

Dans le tems qu'on parloit des académies, on ne parloit guerre d'Uma. Il aime peu ces discours qui ne frappent que l'air ; il aspire à une gloire plus solide : il réalise son tems et ses périodes, & ne confie pas imprudemment à la renommée ses œuvres & son talent. Il

a peu semé, mais il a infiniment moissonné. C'est un secret inconnu aux économistes des campagnes dont les beaux esprits calculateurs de la capitale se sont réservé l'emploi.

Uma est fort content de lui, de la cour, du gouvernement, des ministres, de l'église, de l'académie; il n'y a que la voix publique dont il est moins satisfait.

Aristocrate déterminé, il s'est glissé dans le parti de Violens et mis à la suite de Ludval, Ludval, si célebre par sa bouillante éloquence, et qui fait tout-à-la-fois les plaisirs de la cour, l'espérance de son corps, le soutien de son ordre.

Uma, moins ambitieux, se contenteroit du tiers de cette gloire, c'est-à-dire, du premier rôle.

Cette assemblée nationale développera les vues & les vertus, les défauts et les qualités de nos gens à réputation. Mettre à même la puissance exécutive de bien choisir ses coopérateurs, ne sera pas un de ses moindres avantages.

MORINVAL.

IL y a des Albinos en administration comme dans l'histoire naturelle. Ce ne sont pas des hommes dégénérés comme le prétend M. de Paw, mais c'est une petite espece, sans nerf, sans force, sans vues. Tel est Morinval : poli, gai, attentif, adroit, officieux, mais aussi incapable de porter le fardeau de l'Europe, que d'entrer dans le plan de la régénération intérieure. S'il étoit possible de l'opérer à un souper ou dans un petit conseil ; si l'on pouvoit calmer le peuple avec de beaux préambules ou des déclarations pleines d'une astutieuse éloquence ; à la faveur d'une loterie, d'un emprunt, d'un revirement, d'une vente d'offices, on pouvoit se promettre de garnir le trésor royal, Morinval feroit sa partie comme un autre, et marcheroit par un sentier étroit au temple de la gloire. Mais parvenu à une époque où la nation s'émancipe, & veut bien confier son autorité, où elle substitue à des marches ténébreuses une gestion publique ; où chaque citoyen est invité à vérifier par lui-même l'emploi des deniers auxquels il a contribué ; Morinval, épouvanté recule, et n'ose même pas être l'instrument sécondaire de cette puissance colossale qu'il contemple avec effroi.

Il est des places pour lesquelles on ne devroit pas pouvoir trouver des hommes. La mort ou la disgrace les fait-elle vaquer ? la médiocrité présomptueuse les sollicite avec une hardiesse qui trouve sa peine dans un prochain exil ; mais dans le court intervalle qui le sépare de l'installation, on a égaré la volonté des rois et obscurci la splendeur de sa nation.

Le vulgaire croit que, pour remplir certains postes, il suffit de donner des audiences, d'avoir des subalternes intelligens, de siéger dans le conseil des rois. Il est vrai que si l'empereur n'avoit pas un *Kaunitz*, la Prusse un *Hertzberg*, Naples un *Acton*, l'Angleterre un *Pitt*, les choses pourroient aller, mais opposer à de tels hommes un petit françois bien superficiel, bien confiant, bien ignorant ; un courtisan flexible, toujours prêt à nouer ou à dénouer une intrigue, passant d'un avis à un autre, parce qu'il ne leur donne jamais de base ; c'est une plaisanterie politique, dont on seroit souvent victime, si la providence ne réparoit encore plus de sottises que les hommes n'en font.

Aucune époque, aucun succès, aucune opération n'ont encore marqué l'administration de Morinval ; vraisemblablement il ne voudra pas faire une trop grande lacune dans l'histoire ; il seroit plus sage encore s'il en faisoit une dans le ministere, & si, nouveau *Curtius*, il se pré-

cipitoit

cipitoît pour sauver la patrie, dans l'abîme d'une profonde retraite. Il y a au moins une douzaine d'ex-ministres qui l'ont adoptée. Ils s'en trouvent parfaitement bien, & la patrie encore mieux. Un si bel exemple devroit être imité. L'opinion générale, distributrice des seules louanges à désirer, ne le laisseroit pas sans récompense. On auroit tous les honneurs d'un sacrifice qu'on peut éloigner à force d'intrigue, mais qu'on évite rarement.

Il y auroit de l'injustice à reprocher à un homme la médiocrité de ses moyens. La nature les distribue à son gré, et surtout nous ne sommes pas les maîtres de notre éducation. Mais ce qui rend inexcusable, c'est de se charger de fardeaux si disproportionnés à ses forces, c'est de sacrifier l'état à sa vanité; quand un emploi demande évidemment un amas de connoissances qu'on n'a pas pu se procurer, peut-on se permettre de l'accepter? Doit-on se taire quand il s'agit de compromettre les avantages de la paix, ou l'honneur d'une nation? J'applaudirai tant qu'on voudra au zele de Morinval, j'invoquerai pour lui la fortune, mes vœux le porteront au comble de la faveur, mais je le conjurerai de descendre d'un poste trop éminent.

Il est un genre de mérite auquel la cour offre un asyle assuré. Tout le monde remplit également bien les places d'hon-

neur; et si par hasard on les remplissoit mal, tout iroit également bien. La cour vous réclame, Morinval; la nature vous y a destiné; et votre maniere de parler, d'exister, de plaire, de servir, la seconde merveilleusement bien.

JUNIUS.

EH! quoi, Mathan, d'un prêtre est-ce là le langage?

Il est des hommes qui ne sortent jamais impunément de leur médiocrité. Quand le ciel nous refuse certains talens, il nous commande un rigoureux silence. Junius s'étoit si mal trouvé de l'avoir rompu pendant les élections! Quel ange de ténebres lui a conseillé d'allumer les flambeaux de la discorde?

Junius est un de ces braves gentilshommes qui font de très-médiocres archevêques, & de ces passables archevêques qui font de très-mauvais hommes d'état. On dessert cruellement certains personnages quand on leur donne de grandes places, ou quand on les tire de ces places pour mettre en évidence des talens qu'ils n'ont pas.

Christophe de Beaumont, vertueux et entêté, généreux et intolérant, peu instruit, mais ayant un certain tact dans le choix de ses coopérateurs, mérita l'amour

du peuples. Quoique fidelle à ses principes, il fut constamment outré dans son zele, mais il renferma ce zele dans les affaires de son ministere.

Junius, qui n'a ni occupé la renommée, ni excité l'envie, ni armé les langues calomnieuses, se voit tout-à-coup en butte à la fureur du peuple. Pourquoi? C'est que, comme prélat, on le tient pour nul et on lui pardonne de l'être; mais on ne veut pas qu'il ne quitte sa nullité que pour passer dans le fanatisme féodal.

Ces prudentes combinaisons l'ont jetté dans l'assemblée nationale. C'étoit, sans doute, la meilleure façon de réparer ses premieres démarches & de faire oublier sur-tout cette fatale élection où tant de pouvoirs remis à la même volonté faisoient une espece de dérision, d'un choix auguste qui devoit reposer sur la plus grande liberté.

Quant à l'imprudente démarche faite auprès du Roi, le motif l'excuse. L'objet, les circonstances la rendoient hors de propos, & le peuple pensa le punir avec trop de sévérité; la conversion subite qui l'a suivie la montre sous un jour plus défavorable encore. Dans cette suite de contradictions, ne voyons que la triste nécessité de s'abandonner à des impulsions étrangeres, quand on ne peut pas soi-même imprimer à sa marche un mouvement réglé.

LINACOURT.

Un homme simple et bon, mais qui a cette justesse d'esprit que nous appellons bon sens, se fait pardonner le défaut de perspicacité, comme celui de rendre mal sa pensée. Un homme médiocre et prétentieux, à qui cette présomption, fille naturelle de la bêtise que nous nommons fatuité, se fait siffler par quiconque prend la peine d'observer l'incohérence de ses démarches. C'est à propos de Linacourt que je faisois ces réflexions.

La figure, la naissance, la fortune conserveront-elles à jamais un si grand empire sur nos opinions? Si elles abandonnoient Linacourt, que deviendroit-il? L'un l'a rendu tyran de la beauté, l'autre ivre d'orgueil, le dernier insolent; insolent est le mot.

Il a trouvé le moyen de se glisser aux Etats-Généraux : le titre de duc en impose aux provinciaux électeurs. Ces gens de cour jouent pour quelques instans la bonhommie; et le tiers-état qui ne sait pas encore ce qu'il est, ne s'affranchit que peu-à-peu de l'empire du préjugé. Cet empire est plus fort encore, lorsque la renommée exagératrice a répandu qu'un homme est dans la faveur et vanté les ressources de son crédit.

Il seroit inutile de chercher une morale sévère chez un homme de la cour ; mais entre la sévérité des mœurs et l'immoralité profonde, la distance est immense. Jamais l'ordre privilégié n'éleva de si orgueilleuses prétentions, et jamais ses mœurs ne le ravalerent autant.

Si nous vivions à cette brillante époque où la parole dispensoit des contrats, où l'honneur délicat présidoit à tous les arrangemens de la vie, où la délicatesse épuroit les sentimens, où l'humanité généreuse descendoit aux besoins du peuple, où la loyauté caractérisoit un gentilhomme, on rendroit hommage aux vertus comme au rang ; mais à une époque où la noblesse avide dévore les graces pécuniaires, où elle èndure l'insulte la plus atroce, ou croit l'effacer avec quelques gouttes de sang versé ; où le commerce avec les femmes est un tissu honteux de scélératesses et de fourberie, où l'homme en place, inflexible, n'accorde que par ostentation des secours long-tems mendiés, où le mensonge est une gentillesse, le jeu une spéculation, l'art de causer les jeux de la calomnie, l'ambition un métier ; la noblesse, dis-je, espere-t-elle toujours en imposer, et croit-on qu'au siecle des lumieres, on veuille encore tenir compte aux hommes des vertus de leurs ayeux, ou de l'antiquité des parchemins ? Le monde, en vieillissant, ne se corrige pas, mais il change de travers, ou du moins

il substitue à ceux qui sont fondés sur l'ignorance et le préjugé, des idées qui s'accordent davantage avec les lumieres.

Un seul homme, sans doute, ne mérite point cette masse de reproches, mais respirant le même air, membre du même corps, on participe à ce relâchement de principes, et l'on est le jouet de ces répréhensibles erreurs.

Linacourt a peu de ces traits caractéristiques qui peignent un homme. Il a revêtu ses formes extérieures de dignité, de politesse, de bienfaisance, au besoin du patriotisme, de popularité, de zele militaire; il est également prêt à être ambassadeur, ministre, colonel et également propre à ces différens postes. Cette disposition constante à tout solliciter, tout accepter, à tout garder, sans consulter ni ses goûts, ni ses moyens, ni les intérêts d'autrui, prend sa source dans une façon de voir bien coupable, et présente d'étranges conséquences si on veut les prévoir. Mais aujourd'hui mériter n'est rien, obtenir est tout.

BALBUS.

Tout le feu et toute la présomption du talent. Un premier succès enyvre. On croit que les louanges partent d'un cœur attendri ou d'un bel esprit subjugué. Ce n'est qu'après des expériences répétées, qu'on évalue le bruit passager des applaudissemens.

Balbus, enflammé de l'amour de la patrie, croyant que tout ce qui est possible est faisable, qu'il suffit de vouloir le bien pour l'opérer, Balbus, dis-je, se livre aux plus douces illusions, et berce son esprit d'une régénération nouvelle; il s'exprime avec chaleur, parce qu'il est pénétré; il a l'éloquence de l'âge, que l'inexpérience fortifie encore. Celui qui ne prévoit pas les difficultés, qui ne suppose aucun obstacle, est bien plus véhément que l'homme accoutumé à trouver des écueils, et qui sait que les hommes s'opposent à leur propre félicité.

Il est un âge où l'on se persuade aisément que l'esprit a un empire invincible sur les humains, et que le zele coalitioné avec le talent ne doit pas rencontrer de résistance. De-là les projets de braver les préjugés, de porter la vérité aux pieds du trône, d'arracher le peuple à la servitude, d'épurer la route par où passent les

impôts. Les brillantes idées fermentent dans une tête chaleureuse, qui se refroidit insensiblement à l'aspect des ombrages de tout genre que suscitent les passions humaines.

Cette premiere tenue d'états-généraux servira surtout à faire connoître les hommes que la nation emploiera un jour. On voit que tel député est fini, que tel autre n'est pas mûr, que celui-ci est plus avide de louanges que de sciences réelles, qu'un autre met à profit les circonstances ; et sans tromper aucuns des partis, cherche à leur persuader qu'il peut les servir tous.

Balbus ne s'est pas jetté dans tous les calculs encore : la soif de paroître est la passion qui l'agite ; il emploie à écrire le temps où il n'est pas possible de pérorer, et il saisit les occasions de parler avec cette ambitieuse imprudence, qui ne permet pas de réfléchir sur les avantages de le faire desirer. Cette éloquence, prodigue de mots, de sentimens exagérés, de vœux enthousiastes est celle du premier âge ; mais elle ne laisse pas les impressions profondes qui assujettissent les esprits à un parti, et érigent en loix et en principes les opinions.

Balbus promet de grands talens, mais le moment actuel n'est point appellé à en moissonner les fruits ; à moins que, devançans son âge, il voulût tomber aux pieds de l'expérience, se dépouiller d'un certain respect pour les talens oratoires,

et se vouer à cette raison dont la lueur douce et permanente conduit sûrement à la vérité. C'est ainsi qu'a pensé le Marcellus de l'Angleterre et qui s'est rendu si utile à sa patrie. C'est le comble de l'habileté que de joindre à la vivacité, qui est l'apanage du jeune âge, le sang-froid qui est le partage d'une autre époque.

Il me semble qu'il n'est pas si difficile d'être modeste. Si l'on considere combien de gens nous surpassent, combien plus encore nous égalent, et combien sur-tout il s'en prépare qui vaudront mieux que nous : ils trouveront la carriere battue, et nous sommes obligés de la débarrasser. Quiconque n'est pas modeste, ne se fait valoir que parce qu'il craint de n'être pas mis à sa juste valeur. Il oublie que les hommes rébelles aux louanges qu'on sollicite, prodiguent celles qu'on a l'air de vouloir éviter.

Balbus a la conscience de son talent, et toute modestie lui semble une dérogeance. Il n'y a que les sots, dit-on, qui ne sachent pas ce qu'ils valent. Permis de le savoir, mais non de le montrer, et sur-tout de l'exagérer. Balbus, au reste, n'a que le défaut de son siecle. La mode est de tout confondre ; l'opiniâtreté est avoir du caractere ; être méchant, c'est avoir du trait ; l'amour de la paix est défaut d'énergie ; écouter l'ambition, c'est voir en grand ; et ce qui caractérise un esprit *à lui*, c'est de trancher, de résou-

dre les difficultés qu'on n'entend pas, c'est adopter des ouvrages pour siens qu'on n'a pas même lus, c'est paroître ce qu'on n'est pas; différence sensible avec la fin du siecle de Louis XIV, où l'on n'étoit rien de ce qu'on paroissoit.

STEPHANO.

Stephano écrit avec intérêt, parle avec facilité, mais n'est pas un penseur; moins encore un homme d'état et nullement un philosophe. Il ne médite rien de grave, mais il profite des circonstances. Il n'a pas écrit pour la patrie, il a seulement fait un livre. Il mene de front le bien public et ses vues personnelles, et du moins espere la révolution dans ses affaires, si non prochainement celle de l'état. Parle-t-on de Stephano, on est tenté d'admirer. Parle-t-on à Stephano, on se reproche une ridicule facilité.

Tout prêtre veut être curé, tout abbé veut être prélat, tout prélat veut être cardinal, tout cardinal veut être pape. Qui ne peut parvenir à la thiare vise au patriarchat. Pour qui créeroit-on cette place, si ce n'est pour un citoyen zélé qui prêche contre la féodalité, comme il a prêché contre Rome.

Stephano se distingue des gens de son métier en ce qu'il est aussi tolérant que

d'autres sont entiers. Soit qu'une des deux religions compose moins que l'autre, soit que celle-ci long-temps humiliée n'aspire qu'à sortir de l'abaissement dans lequel on l'a tenue. Stephano, son principal appui, n'a pas, comme ses superbes rivaux, les pieds dans l'or et la tête dans les cieux.

Dans presque tous les corps la médiocrité officieuse remporte plus de victoires que le talent décidé. Le talent, si fier de ses avantages, parle en despote et abuse de ses droits ; la médiocrité ne dissimule pas son insuffisance, propose avec l'expression du doute modeste, et cherche à mériter plutôt qu'à conquérir les suffrages. C'est en carressant la vanité des grands hommes qu'on les subjugue ; comme c'est en prêtant de l'esprit aux sots qu'on dispose de leurs opinions.

Stephano se fait précéder d'un livre qu'on a lu ; ce livre n'a rien appris, mais il a rassemblé sous un même point de vue ce qui s'étoit dit dans des écrits où l'on discute ; l'esprit de l'homme, enclin à la paresse, sait gré à quiconque lui épargne des recherches et lui fournit une suite de raisonnemens dont il va se faire honneur dans une classe d'auditeurs moins éclairée.

Stephano a une portion de ce talent qui ne s'éleve pas jusqu'aux circonstances actuelles. Mais la facilité à commenter des choses communes, use les moyens, consomme le tems, et affoiblit les ressorts

de la pensée. Pourquoi se déguiser que l'assemblée nationale a trop pesé sur de minutieux détails, et que la manie de montrer de l'éloquence, a allongé l'examen des questions ? Stephano se disculperoit moins qu'un autre de ce reproche mérité.

Il a besoin d'exister dans l'opinion des hommes ; d'abord missionnaire, puis apôtre, ensuite pontife, il aspire à une autre sorte de gloire. Sans pouvoir marquer jusqu'où il étendra ses succès, du moins a-t-il sorti son nom de la foule, et s'est-il placé parmi les coopérateurs avoués de la révolution, dont personne ne peut fixer l'époque, mais dont chacun ne peut garantir l'existence.

Si nous n'avions pas dit que nous ne parlions jamais de probité, parce que nous la supposons dans tous les représentans, ce seroit dans ce moment le cas de rendre hommage à Stephano.

GOSLER.

JEUNE encore, brûlant du desir de se faire un nom, Gosler s'est lancé dans la carriere. Ses titres sont un grand nom, le don rare de la parole, et une extrême clarté dans les développemens. Il n'a pas prodigieusement étudié, mais il a beaucoup écouté, ce qui revient à-peu-près au même.

Gosler s'est montré avec succès dans les élections de Paris; zélé, actif, beau discoureur, esprit conciliateur, on l'a vu sous des rapports intéressans. Il est moins en évidence dans l'assemblée des nobles. Ce qui feroit soupçonner que c'est sagesse, c'est qu'il a peu de rivaux.

Un point allarme pour lui. Quelle part a-t-il eu à ce cahier de Paris, le plus mal conçu de tous ceux qui ont paru, le plus repréhensible en principes, le plus stérile en conseils, le plus avare des vues régénératrices. S'il l'avoit rédigé, il faudroit étrangement baisser d'estime, et reprendre une partie de nos louanges; mais n'ayant que des raisons éloignées de l'en croire coupable, nous sommes peut-être injustes.

Gosler défend son ordre avec plus de chaleur que de vraie connoissance de ce que l'on en exige. On veut anéantir les

priviléges, dit-on, dépouiller la noblesse; bientôt la démocratie donneroit des loix. Plus on examine ces objections, et moins elles sont fondées; aucun pouvoir ne peut faire que ce qui est ne soit pas. Et si les démocrates avoient conçu le projet d'une égalité chimérique, ils feroient moins d'efforts pour être admis dans des corps distingués par l'opinion. Mais entre conspirer hautement contre la noblesse, et lui disputer la totalité des graces, il y a un intervalle immense, et c'est sur quoi Gosler n'a point assez médité. Les représentans du peuple consentent à ratifier tous les droits honorifiques, mais non à fournir les sommes immenses qui relevent l'éclat de ces races illustres, bientôt confondues dans la foule, si des graces pécunaires ne les soutenoient.

Gosler a plus d'une fois dissimulé avec adresse cette distinction si essentielle. L'empire que donne les richesses est le plus fort de tous : c'est celui qui fait les tyrans. Quand on dispose de l'or, on dispose des graces : et qui dispose des graces, dispose des volontés humaines, toujours forcées en derniere analyse de se plier aux besoins. Or, est-il naturel que le peuple fournisse le métal avec lequel on doit forger ses chaînes, & qu'il mette à même les Grands de contrebalancer sa force, qui n'est que dans le nombre. La nation veut donc soutenir

l'honneur du trône, préparer la défense contre ses ennemis, fournir tout ce qu'exige une sage administration; mais non enrichir annuellement une foule de familles oiseuses, qui cherchent dans l'intrigue des moyens de fortune.

Gosler, ouvrez les yeux, et vous verrez autour de vous deux familles seules qui coûtent à l'état trente millions pour avoir fait une besogne qu'un commis de dix mille francs auroit beaucoup mieux faite.

Vous répondrez, peut-être, que la moitié de ces graces, tant enviées, sont données à ceux qui viennent de quitter l'ordre plaignant, et qu'avec un peu de patience, ceux qui le composent passeront dans l'ordre privilégié & seront admis au partage des faveurs. C'est sans doute la meilleure des objections à faire, mais le plus grand des malheurs à prévoir, et le plus grand des maux à éterniser.

Gosler est digne de se mettre au-dessus de l'opinion générale & de se placer parmi ceux qui ont la noble fierté d'exister par eux-mêmes. Il a l'esprit qui subjugue, l'ambition qui fait passer par dessus les obstacles, le talent qui justifie les essais audacieux, la considération qui en impose aux envieux, l'adresse qui fléchit les honnêtes gens entêtés, cet ensemble de qualités qui donne le succès.

LAXEM.

PERSONNE n'est plus étonné de jouer une espece de rôle que Laxem lui-même. L'administration n'est pas dans sa tête, la patrie n'est pas dans son cœur, et l'éloquente vérité n'est pas dans sa bouche, la force n'est pas dans son caractere, l'ambition n'est pas un de ses besoins. Une jeunesse livrée aux femmes, une âge mur ressemblant à la décadence, un éloignement naturel pour la cour, ne présageoient pas une espece d'homme d'état.

Laxem est né avec de l'esprit, de la grace, de l'amabilité, un penchant marqué pour la paresse, pour les choses extraordinaires qui ne gênent pas, avec une hauteur difficile à allier avec la connoissance des choses et des hommes.

Son nom lui en impose à lui-même, et il croiroit affliger ses ayeux dans leur tombe s'il admettoit des principes qui, sans rabaisser les grands, élévent des êtres qui ne sont pas faits pour ramper, et que nos préjugés ont tenu long-tems dans l'abjection. Il ne considere ni l'équité naturelle, ni la nécessité de céder à l'opinion, ni l'avantage général. Il ne rêve que connétable, et croiroit manquer à la postérité s'il lui laissoit l'exemple du patriotisme populaire.

Laxem est comme les beaux esprits qui parent leur style des fleurs de rhétorique, ou comme les Virtuoses qui ne chantent jamais la note, ou comme les peintres qui négligent le dessein en faveur du coloris. La vérité toute nue a quelque chose de froid à ses yeux, et il prête volontiers des ornemens à cette fille du ciel, qui se fait gloire de se montrer telle qu'elle est. S'il raconte, il brode; s'il veut étonner, il exagere; si le fond est stérile, il ajoute; s'il manque d'intérêt, il suppose; s'il tourne court, il supplée, et imite les poëtes qui se sauvent par les épisodes, de la stérilité, ou qui s'égarent dans des fictions agréables. Il étoit possible d'exprimer en moins de mots ce que je voulois dire; mais il y a des momens où il ne faut pas être si concis.

Si Laxem étoit un peu plus conséquent dans sa façon de raisonner, un peu plus versé dans l'histoire de son pays, un peu mieux au fait des droits du peuple et de ceux du roi, un peu moins docile à la voix impérieuse des préjugés, il auroit conquis beaucoup de suffrages. Mais si l'on raisonne d'après les autres, si l'on veut accommoder les affaires à ses penchans, si un esprit naturellement peu juste n'est pas dirigé par les opinions des maîtres de l'art, non-seulement on ne persuade pas, mais il est bien à craindre que l'on ne donne beau jeu aux plaisans

capables de rire aux dépens d'un duc et pair comme d'un bourgeois.

Deux mille députés comme Laxem ne feroient pas une constitution. Beaucoup de phrases, de sarcasmes, du trait quelquefois; mais dresser un plan, faire un systême, régler une marche, élever un édifice, tout cela est au-dessus d'un courtisan adroit, d'un françois aimable; nous sommes faits pour les soupers, pour les spectacles, pour les parties de plaisir, mais non pour discuter long-tems le même objet, et errer dans le labyrinthe d'une nouvelle législation. Si tel est le caractere général des françois, ce n'est pas Laxem qui fera exception : gai, caustique, causeur facile, il n'est ni méditabond, ni calculateur, ni philosophe, ni économiste.

TOMAN.

Qu'un homme, habitant les pays de l'intrigue, se montre tantôt sous une face, tantôt sous une autre, qu'il cherche à séduire le parti auquel il paroît se livrer, sans se rendre odieux à celui qu'il dessert, c'est une vieille marche qui n'étonne plus, et qui réussit encore quelquefois; mais qu'au moment présent, lorsque cent mille personnes ont les yeux ouverts sur ce qui se passe à Versailles, un homme d'un esprit ordinaire, imagine jouer un jeu qui ne sera connue de personne, c'est le comble de la mal-adresse ou de l'orgueil.

Toman a voulu faire plusieurs personnages, et paroître tour-à-tour bon citoyen et esprit conciliateur, l'oracle de son ordre et l'organe du ministre, etc. Ce rôle, fort au-dessus de ses forces, a bientôt été connu, et Toman a trouvé l'assemblée nationale sans estime, et le ministere sans confiance. La premiere l'a soupçonné vendu, et l'autre, n'être pas bon a acheter. Jugé tout-à-la-fois infidele et incapable, le courage qui sert de prestige au talent, a manqué, et Toman commence à justifier le sort qui l'avoit fait pour les places très-sulbalternes.

Pour servir un parti quelconque dans

les grands troubles, au moins faut-il, au défaut du génie, avoir les grands moyens d'exécution, présens de la nature avare. Mais l'usage vulgaire de la parole, ce qu'on nomme la routine des affaires, un peu plus de hardiesse que le commun des mortels; sont les resources de la médiocrité officieuse, et non les resorts d'une ame enflammée de l'amour du bien. Toman n'a pas compté sur ses talens pour servir les Etats-Généraux, mais il a compté sur les Etats généraux pour faire briller quelques lueurs de talens.

Il est des hommes qui paroissent agités et conservent le plus beau sang-froid : qui parlent en belles phrases des calamités de l'état, abondent en descriptions et sont stériles en remedes; tel est Toman, fort affairé, mais peu occupé. Pensant peu à ce que deviendra la patrie, beaucoup à ce que fera l'assemblée, n'ayant qu'une idée imparfaite de la révolution, et aussi incapable d'en prévoir les suites, que d'en prévenir les malheurs, ou d'en accélérer l'époque, si elle est en faveur de la classe du peuple.

Toman n'étoit rien il y a un an. Car, qu'est-ce qu'un commis dans une masse de vingt-quatre millions de sujets? Tout-à-coup son ambition naît des circonstances; et comme si l'ambition émanoit du talent, ou le donnoit, il s'est présenté dans l'arêne. D'abord on l'a vu cacher son indécision, ou plutôt l'opinion qu'il

vouloit faire passer dans des discours entortillés. Pressé d'être clair, il a feint du courage ; trop vaniteux pour se perdre dans la foule, trop foible pour se faire un parti, il a vacillé sans cesse ; et du moment que ces vacillations ont été connues, ses discours comme ses principes, sont devenus indifférens à la multitude ; il a été rangé dans la classe de ceux qu'on écoute sans les entendre, ou qu'on entend sans les réfuter. Toman ignoreroit-il que, dans toutes les circonstances quelconques, il faut prendre un parti...... La manie de les concilier tous prépare la chûte de son protecteur. Il vaut mieux être conjuré comme Catilina, rebelle comme Pugatschew, oppresseurs comme Cromwel, ou despote comme Meaupeou, que l'organe timide d'un ministre astucieux qui veut calmer le peuple et non le soulager. Jamais il n'y aura de paix solide entre celui qui dévore et celui qui fournit, entre celui qui périt et celui qui souffre. Toute la nation n'a pas trop de sa force pour résister à une autorité de douze cens ans, souvent convertie en despotisme écrasant, et toujours mere d'une foule d'abus. Or, devenir le champion de cette autorité usurpatrice, c'est tromper le vœu du peuple et trahir le ministere passager qu'il a confié. Toman ressemble à la plupart des hommes qui se familliarisent avec les principes, parce qu'ils ne pesent jamais les conséquences;

pressés d'obtenir un emploi qu'ils sont incapables de remplir, oubliant toujours que le mal n'est pas de vivre ignoré, mais de se montrer sous un jour défavorable.

LANOSE.

LANOSE montre une fermeté de caractere qui n'est point à l'usage de sa maison. Fidelle à la cour, fidelle à l'église, fidelle à ses principes, il aime encore mieux les rois peres de la noblesse, que peres du peuple. Transfuge de cette famille, docile aux circonstances, Lanose a embrassé avec courage les intérêts de la multitude opprimée; et professé une doctrine tout-à-fait étrangere aux siens.

Lanose a la chaleur de l'ame, qu'il faut bien distinguer de la chaleur de tête : la premiere produit de grandes actions, l'autre n'occasionne que des disputes; aussi Lanose est-il éloquent sans penser à l'être, et ses idées s'échappent-elles d'une ame de feu, agitée tout-à-la-fois par la crainte et l'espoir, le desir du bien et la vue du mal, le chagrin de voir les questions mal saisies, et les moyens d'éclaircir l'erreur.

Les hommes vifs, pleins de leur sujet, exagerent volontiers et vont ordinairement au-delà du vrai : c'est un défaut, sans doute, mais ce n'est qu'à ce prix qu'on achete les

grandes qualités de l'homme propre aux révolutions ; on passe le but, on revient sur ses pas et on le touche. L'expérience arrive lentement, elle seule instruit ; l'esprit entreprend, l'ame triomphe des difficultés, l'amour de la gloire soutient dans la carriere, mais l'expérience seule assure la marche et tranquillise sur toutes les opérations.

Dans les troubles qui font tant de malheureux et tant de coupables, celui qui, tel que Lanose, passe de la poussiere des camps dans les tribunes, ne peut pas être deux hommes différens : l'un, plein d'ardeur, dépositaire et soutien des droits de l'autorité, toujours prêt à frapper ; l'autre, plein de sagesse, craignant de coopérer à l'abus de la puissance, et toujours ennemi des ordres qui versent le sang. Il ne faut donc pas s'étonner si, dans la discussion, on lui trouve le ton tranchant, hardi, et toujours quelque chose de militaire, si je puis hasarder cette expression.

Lanose l'avoit entiérement déposé le jour des élections. Se trouvant par sa place président de l'assemblée, il sentit que la volonté générale devoit seule le nommer, et se dépouilla d'un droit fondé sur la coutume, bien plus que sur la raison, et abjura sa présidence. Je ne veux pas donner à cette action noble et simple plus de valeur qu'elle n'en comporte, mais faire observer que tout parle en faveur de celui qui saisit les plus petites occasions d'exécuter ce qu'il

propose, et de convertir la théorie, toujours facile, en pratique, qui coûte quelquefois des sacrifices.

Il ne tiendroit qu'à nous d'étendre davantage les louanges dues, peut-être, à Lanose, mais on est dispensé de louer ceux qui ont déja prévenu les hommages qu'on leur destine, et dont l'amour-propre va toujours au-delà de ce que les autres pensent. La modestie est un être de raison, et une espece de crime aujourd'hui parmi les jeunes gens d'un certain vol, mais il faut avouer que Lanose passe les bornes. On n'est pas de cette présomption. Comme elle s'abaisseroit, si l'on jettoit les yeux sur ce qui manque, et qu'on voulût convenir avec soi-même, que le défaut de connoissances profondes seul, peut et doit dissiper les fumées d'orgueil dont on s'enivre à plaisir.

Il est difficile d'être modeste quand on est médiocre ; mais que cela est aisé quand on est placé hors de la ligne commune ! & que cela est adroit, si l'on est à portée de devenir un homme supérieur.

TIGELLIN.

Tigellin ne songe ni à conquérir des suffrages, ni à jetter les fondemens d'une réputation; convaincu que la pétulance, l'ostentation, le desir de briller, caractérisent certaines nations, il conserve un sang-froid inaccessible aux excès contemporains; et sans jamais se départir de ses principes, il marche au but.

Il compte pour peu de chose le fracas de l'éloquence, l'honneur de rédiger des motions, et sur-tout tient au-dessous de lui de voler celles des autres; mais quand il a muri long-tems une idée, il la propose, l'explique, en démontre l'utilité; et peu lui importe que ses rivaux la revêtent de leur coloris, et la donnent pour le fruit de leurs méditations politiques.

Les talens sont divers : l'un convainc, subjugue, et fait de son opinion une loi souveraine. L'autre insinue, persuade et fait de son avis un guide prudent, sur la foi duquel on entreprend des routes périlleuses. Celui-ci éblouit, et mêle l'onction du patriotisme à la justesse du raisonnement, et emporte les suffrages. Celui-là décide et fixe les idées chancelantes par la confiance qu'inspire la droiture de son ame et la bonté de son esprit. Tel est Tigellin.

Il sait que le vulgaire prend de la timidité pour de l'impuissance, la modération pour la médiocrité, la sagesse pour de l'inexpérience ; mais comme il aspire à être un citoyen utile et non un homme d'état, à servir son pays, et non à se faire une réputation, il abandonne le public à ses jugemens erronnés ; et sans les mépriser il s'en passe.

Il n'est pas toujours nécessaire de donner un grand ouvrage pour se faire une réputation. La confiance cede à la raison éclairée, comme aux mouvemens de l'éloquence. Qu'ils sont rares, qu'ils sont utiles les esprits lucides et profonds, dont la méthode est sûre, sans être froide, et la marche sage, sans être lente. Je ne sais s'il ne faudroit point bannir des matieres économiques, les ressources decevantes de l'art oratoire, et adopter un langage proportionné au sujet ; de manierre qu'on ne s'occupât que du fond, et non de la forme de l'objet, ni de l'auteur.

Si la justesse d'esprit est toujours un don précieux, combien cette rare qualité gagne-t elle de prix dans une circonstance où tout est exagéré, et où tous les partis abondent chacun dans leurs sens ; à une époque où l'on n'est point encore assez instruit pour se renfermer dans les vrais principes, et où chacun regarde l'autorité comme un ressort qu'on peut plus ou moins serrer, il faut l'avouer

avec douleur, une grande moitié des membres de cette auguste assemblée, donne trop ou trop peu d'étendue au pouvoir exécutif. Ils croient que c'est avoir remporté une victoire que de le restreindre, sans s'appercevoir que le pas qu'ils font pour s'éloigner du despotisme, les jette dans l'anarchie ; mal plus réel plus insupportable que la sévérité outrée d'un seul.

Tigellin ne pense pas que la régénération d'un peuple soit l'ouvrage de quelques séances, qu'il faille saisir les circonstances où les têtes soient échauffées, qu'il faille faire une espece de surprise à la nation ; et il croit que plus la réflexion aura mûri les projets et les réglemens, plus les réglemens acquerront de confiance et de respect. Il s'appuie de l'exemple de la convocation des états-généraux, faite avec précipitation, et sujette à mille inconvéniens auxquels on s'efforce de remédier depuis le 6 Mai.

RABIN.

Rabin avoit un pere borné, diſtrait, complimenteur, bon-humain; il eût fait jetter par les fenêtres l'aſtrologue qui auroit prédit que ſon fils ſeroit placé au premier poſte de la magiſtrature. Miſérable ambition, à quel point tu nous aveugle! Le mal n'eſt pas d'être médiocre, mais d'accepter une place qui ne permet pas de l'être.

Rabin veut être magiſtrat, & n'en a point le nerf; il veut être courtiſan, & n'en a pas la ſoupleſſe : il veut être & devroit en effet être orateur, & n'a point d'éloquence ; malheureux combat entre ſa place & ſes moyens, dans lequel Rabin a toujours le deſſous!

Je ne ſais par quelle fatalité, une médiocrité avérée, une eſpece de nullité même, eſt devenue le trait caractériſtique du moment. Tout ce qui eſt en place, cherche dans une adroite temporiſation le moyen de voiler l'incapacité. Les hommes d'aujourd'hui ne ſont pas faits pour les circonſtances.

Tout homme qui veut être utile, doit commencer par déplaire aux individus qui ne ſont heureux que dans le déſordre de la choſe publique. Tout homme qui veut concourir à un changement néceſſaire, fait la ſatyre du temps paſſé ; s'il veut ſe concerter avec les circonſtances, les abus l'entraînent, & les courtiſans qui le devinent, le culbutent avant qu'il ait réaliſé ſes plans. Tantôt c'eſt en louant ſes talens, qu'on calomnie ſes intentions, tantôt c'eſt en exaltant ſes intentions, qu'on dégrade ſes talens. A-t-il des foibleſſes? on les métamorphoſe en défauts eſſentiels, ſes défauts en vices, ſes vices en crimes; s'il eſt ſans tache, on l'attaque par le ridicule.

Tout homme qui n'a pas une naiſſance diſtinguée, & qui ne poſſede que des talents ordinaires, ſoutenus par une faveur peu éprouvée, ne peut oc-

cuper certains poftes. Ses amis fe laffent, fes créatures fe foulagent du poids de la reconnoiffance, fes ennemis préparent fa vengeance, les grands l'humilient, les méchants l'écrafent, les fots viennent donner le coup de l'âne, la populace s'anime, l'homme défole fe trouve feul, épuifé des efforts qu'il a faits avant de tomber, & réfifte avec peine à l'injuftice qui veut lui enlever jufqu'au bien qu'il a fait.

Pourquoi toutes ces réflexions? Qu'ont-elles de commun avec Rabin! Je répondrai par une anecdote : il y a en Angleterre un monfieur Stevens, homme de beaucoup d'efprit; on lui donne des phyfionomies foit en cire, foit même en têtes à perruques. Ces phyfionomies lui infpirent des idées, il leur donne un caractere, ou devine celui des perfonnes à qui elles reffemblent. Voilà la fource de mes réflexions. Elles ne s'éloignent pas de mon fujet.

Rabin occupe la place d'un homme qui « parvint, a-t-on dit, de foupleffe en foupleffe à la premiere dignité, qui ne fut ni l'homme du roi, ni l'homme du peuple, mais qui fut l'homme des circonftances. » Il eft poffible que cet exilé remis en exercice, eût changé de principes. Alors il pouvoit être utile, car ce n'eft ni le courage, ni le talent qui lui manquoient. Difons même, à propos de cet homme, qu'il n'eft pas fondé à fe plaindre de ce qu'on a dit du mal de de lui, mais de ce qu'on a tû le bien qui pouvoit entrer en compenfation. Il étoit plus empreffé de faire du bruit que d'acquérir de la gloire; plus propre à entreprendre qu'à combiner, plus confiant dans fon étoile que dans fes moyens propres; fes défauts lui font communs auec la plupart des autres miniftres.... Mais revenez donc à Rabin. J'en ai plus dit que jamais la poftérité n'en dira; & en difant un mot du Ch. M..., j'ai mieux peint Rabin qu'en douze pages.

Intelligenti pauca.

ZOHOR.

Zohor plus ſolide que brillant, il aime avec paſſion les amis du bien public, les amis de la liberté, les amis de la raiſon, les amis de l'ordre. Plus eſtimé que prôné, il ne s'eſt pas attaché à ſéduire les femmes qui ſe coalitionnent pour l'homme qu'elles veulent tirer de la claſſe ordinaire; à conquérir les ſuffrages d'éclat qui en impoſent à la multitude; à ſe faire citer dans les cercles bruyans où les paſſions s'agitent; il a vécu pour lui, pour ſes amis, & un peu pour la gloire.

Zohor, accoutumé à ces méditations profondes qui, à l'aide du calcul, changent les idées en démonſtrations, n'eſt vraiſemblablement pas propre à ces diſcuſſions orageuſes, inſéparables des nombreuſes aſſemblées miſes en fermentation par la chaleur & la variété des intérêts qui les occupent, & par les criſes qui en proviennent. Peu habitué à parler en public, il n'a point à ſon uſage les reſſources des Démoſthênes, & ne ſait pas commander aux eſprits par l'empire de ſon éloquente diction.

Mais il remplace ces moyens brillans par une ſuite d'obſervations qui le mettent à même de connoître les beſoins de la patrie, & les remedes à ſes maux.

Zohor eſt peut-être le dernier défenſeur de cette philoſophie née en Angleterre, reçue un moment en France, la cauſe premiere de la révolution à laquelle nous aſſiſtons, de cette philoſophie qui feroit le bonheur du monde, ſi, renfermée dans de juſtes bornes, ſes avantages n'étoient pas exagérées par des apôtres enthouſiaſtes, non proſcrits par des ames timides. Si Zohor n'arbore pas ſes étendarts comme Voltaire, s'il ne la diviniſe pas comme

Diderot, on ne peut ſe méprendre à ſes vrais ſentiments; il faut dire de lui :

Et fugit ad ſalices & ſe cupit antè videri.

Il n'a rien inventé, & cependant eſt infiniment plus qu'un homme ordinaire. Pourquoi? Parce que l'art de penſer lui doit beaucoup; ſi ſon imagination eſt avare ou lente, ſon jugement eſt ſain & lumineux; auſſi ſera-t-il d'une utilité plus réelle qu'une foule d'écrivains qui aſpirent avec quelques droits au génie.

Une dame dont on parloit autrefois l'a vivement attaqué, ſans avoir pu obtenir la moindre réponſe. Cette philoſophique modération eſt beaucoup plus louée qu'imitée.

Zohor jouit d'un nom qu'il a illuſtré par ſes travaux; l'Europe entiere lui rend cette juſtice. Cette célébrité eſt quelque choſe à une époque où l'on ſemble conjuré contre la médiocrité, & repouſſer cette foule ambitieuſe qui aſſiége les parvis du temple de la Renommée.

Un mérite qui appartient à Zohor, « eſt d'avoir porté la géométrie, non-ſeulement dans les choſes phyſiques, mais auſſi dans les choſes morales ſi compliquées, ſi caſuelles, ſi changeantes; cette obſervation feroit peut-être elle ſeule la matiere d'un éloge; mais il ſuffit de laiſſer échapper un rayon, ſans développer des vérités en entier. »

L'homme ſe dégoûte bientôt de ce qu'il poſſede, un ſuffrage preſque univerſel ne ſuffit plut à Zohor : il brûle de s'ouvrir une autre carriere; déjà il regrette tant de nuits paſſées dans les calculs, & il ſe jette dans les affaires d'état, il cherche au ſein des orages, des diſcuſſions, une autre ſource de gloire.

Il ſuit les cercles nombreux où les femmes préſident, où l'on anathématiſe les ouvrages mêmes dont on ne peut ſe diſſimuler le mérite, où l'on encenſe la médiocrité dès qu'elle eſt en état de protéger ou de nuire, où l'on ne ménage des ado-

rateurs ſtupides que pour en faire des échos qui répetent au loin les décrets du tyrannique ſénat.

Zohor eſt de cette académie que Richelieu, un peu pédant & aſſurément mauvais philoſophe, imagina compoſer de grammairiens. Mais Zohor ſait mieux que qui que ce ſoit combien il eſt puérile de s'occuper des mots, dans un ſiecle où la phyſique préſente chaque année un nouveau phénomene, où la nature pourſuivie laiſſe fréquemment échapper quelques-uns de ſes ſecrets, où le commerce eſt devenu une ſcience.

Zohor ſuit à la regle le conſeil de ſon maître & de ſon ami, feu M. d'Alembert, qui diſoit : » Le ſage eſt officieux envers tous les hommes, familier dans la ſociété de quelques-uns, intime avec un ſeul. »

MICUS.

MICUS eſt un de ces hommes qui prennent ce qu'il pourroient ou auroient dû faire pour ce qu'ils ont fait, qui vont racontant leurs rêves au lieu de leurs exploits, & donnent leurs projets pour des opérations conſommées. Il a vu l'Amérique, l'Allemagne, l'Angleterre, la Suede, le Danemarck, la Ruſſie, comme on lit les noms de ces royaumes ſur la carte, ſans obſervations comme ſans plaiſir. Il a ſon ame dans ſa tête, ſa tête toujours exaltée; c'eſt un ſage en ſpéculation, une maniere de philoſophe; mais ſi on l'eſſaye avec la ſageſſe, adieu la philoſophie.

Micus parle beaucoup, ce qui ſuppoſe toujours de l'abondance dans les idées & de la facilité dans l'expreſſion. Il ne médite pas, il cauſe encore moins; mais il a cette hardieſſe qui en impoſe aux ſots, & aux gens d'eſprit même, que le bruit fatigue & qui préferent une approbation complaiſante aux diſcuſſions orageuſes.

Micus voudroit être original; il n'eſt que ſingulier; il voudroit paſſer pour frondeur, il n'eſt qu'inquiet; il conſentiroit à être pris pour ſéditieux, il n'eſt qu'enthouſiaſte; excellent ſoldat, chef médiocre, homme d'eſprit autant que cette qualité peut s'accorder avec de la jactance, d'exceſſives prétentions & l'uſage fréquent des hyperboles.

Peut-on exiger d'un ſoldat les connoiſſances néceſſaires pour jetter les fondements d'une bonne conſtitution? Eſt-ce chez lui qu'il faut chercher les principes de la liberté individuelle? Contribuera-t-il à une ſage légiſlature? Comme preſque tout eſt à refaire, il faudroit que les députés euſſent tous les talents. Une des opérations les plus ſages eſt de préparer maintenant des hommes qui épureront notre premier jet, qui conſolideront l'édifice encore chancelant, & ajouteront ce qui néceſſairement manquera à un grand ouvrage précipité.

Micus a cette activité de corps qui devient une qualité eſſentielle dans une foule d'occaſions; il eſt bien difficile que cette ardeur ne trouve ſa place dans la longue ſuite d'événements qui s'apprêtent; car ce feroit mal voir que d'imaginer que toutes les provinces, aveuglément dociles aux oracles de la députation, recevront en ſilence le nouveau code. Les unes demanderont des modifications, les autres les rejetteront. Mais laiſſons ce dangereux ſecret dans le ſein de l'avenir; le moment qui va les dévoiler à nos yeux n'eſt pas éloigné. Peut-être que l'ange tutelaire de la France veille ſur ſa félicité dans ce moment unique & eſſentiel.

CADMUS.

Cadmus a parcouru plufieurs carrieres & ne s'eft diftingué dans aucune. Dans la politique il a eu des vivacités pardonnables à un militaire, dans le militaire il a eu des moyens aftucieux qu'on tolere chez les négociateurs ; dans les affaires il a porté cette chaleur defpotique dont la plupart des hommes déteftent les effets fans les redouter ; à la cour il affecte la rudeffe & la févérité à laquelle on s'obftine à ne pas croire. En général fes intentions font bonnes, mais les moyens maladroits.

La génération actuelle des nobles eft convaincue que le peuple eft de la boue qu'on foule aux pieds fans inconvénients ; la plupart ne diftinguent pas même la bourgeoifie de la populace ; & s'ils parlent d'un cordonnier, d'un marchand de vin, d'un tailleur, d'un maçon, &c., c'eft toujours avec un certain ton de mépris, comme s'il y avoit de la baffeffe à faire un foulier, à vendre du vin, à couper un habit & à élever un mur. C'eft un *homme de rien*, fon pere étoit procureur ; un gentilhomme de province qui arrivoit à Paris pour faire valoir quelque talent, inconnu, fa famille étoit obfcure, perfonne ne connoiffoit ça, on ne voyoit point ça, &c., &c. Ces funeftes idées avoient fait un fi ridicule progrès, qu'on articuloit effrontément les plus incroyables abfurdités.

Cadmus eut toujours la nobilomanie. Il auroit protégé mais non fervi le peuple. Il n'eft ni fans talens, ni fans qualités ; il lui manque feulement de favoir manier les hommes & l'art de gouverner la multitude. Il eft affez actif pour n'aimer pas à laiffer faire, & point affez habile pour faire le bien.

Une qualité dont il faut lui faire honneur, eft d'aimer à confulter. Dans la premiere affemblée

des notables, un homme de génie, que la mort vient de nous enlever, guidoit Cadmus; aussi cette époque est-elle une des plus brillantes de son histoire, si jamais il peut prétendre à y fournir quelques pages.

Les idées actuelles sont si différentes de celles qui régnoient il y a quarante ans, que ceux qui n'ont pas suivi la marche du siecle doivent à peine comprendre le langage qu'on tient aujourd'hui.

Dire que la puissance législative doit résider dans la nation, qu'un roi n'a pas le droit de mettre des impôts, que la noblesse est un accident, que la liberté est un des droits de l'homme, que la répartition doit être égale, que la responsabilité des ministres est le vœu de la raison & de la loi, que les parlements ne sont & ne doivent être que des tribunaux de justice; c'est se ranger sous la banniere de la constitution; ce sont cependant ces mêmes phrases, ces mêmes vérités qui eussent peuplé feue la Bastille il y a quatre ans; & les plus tolérans eussent dit: « l'administration ne peut faire autrement; quand il y a des fous, des énergumenes, il faut les séquestrer de l'ordre social; & celui qui ne garde aucune mesure, n'a droit à aucune indulgence. » Ce sont les expressions d'un homme en place, à propos de la détention de M. Linguet.

Or, un homme, un noble, un pair, nourri des anciennes idées, & qui est demeuré stationnaire à l'époque où il est entré dans le monde, peut-il ne pas croire que la nation est en délire? Telle est la situation de Cadmus.

Les loix militaires ont été écrites avec du sang. Mais quelque terribles qu'elles soient, elles n'ordonnent pas cependant de tuer son pere, sa femme ses enfants, ses freres & ses sœurs. Or, si les troupes résidantes à Paris eussent tiré sur le peuple, les parricides eussent nécessairement eu lieu. Je sais bien qu'il y avoit de la mal-adresse à laisser sept mille hommes à Capoue; mais cette erreur une fois faite, ne falloit-il pas se gouverner en

conſéquence, & prévoir ſur-tout les maux qu'on vouloit empêcher.

Trop peu d'êtres penſans ſont capables de calculer la force d'un million d'hommes réunis. Paris, Londres & Calcuta demandent des combinaiſons différentes de celles que l'hiſtoire peut nous aider à faire; & les militaires qui prétendent que la tactique ſeule compenſe tous les moyens de la multitude, réſiſtent à de terribles exemples. Ne citons que les turcs pendant la campagne de 1788. Qu'ont fait deux cens cinquante mille impériaux contre cet amas d'hommes indiſciplinés mais braves, & ſur-tout acharnés contre des ennemis qu'ils tenoient pour d'injuſtes aggreſſeurs.

Cadmus, il faut être martyr des bons principes, ou mourir dans de nouvelles idées.

PISANI.

SI Piſani n'appartenoit pas à une famille qui ne permet à aucun de ſes membres une complette inutilité, il eût végété comme tant d'autres, & perſonne n'auroit ſu qu'il avoit paſſé cinquante ou ſoixante années ſur ce globe; mais les Piſani ne permettent à aucun des leurs de n'être rien. En vain la nature les aura faits peu propres aux affaires de ce monde; ils peuvent bien être ſans talens, mais non ſans emploi; ils peuvent demeurer ſans ſuccès, mais non ſans récompenſes; & c'eſt la raiſon pour laquelle Piſani ſe croit obligé de faire des motions, & quelquefois d'interrompre celles des autres.

Il n'y a qu'en France cependant où l'on s'imagine que parce que le haſard vous a fait naître d'un ſang, ſinon illuſtre, du moins paſſablement diſtingué, il faille abſolument s'expoſer au grand jour & aux huées déconcertantes qui pourſuivent la médiocrité lorſqu'elle uſurpe les places du talent & du zele éclairé.

Piſani eſt un bon homme; & ſi vous exceptez cinq défauts, neuf ridicules, quatre manies, onze travers, il y a peu de reproches a lui faire. Otez-le de l'aſſemblée nationale, je me tais; mais appeller Piſani à faire une conſtitution, mettre Piſani ſur le même rang que les Penn, les Francklin, les Frédéric, les Pitt; c'eſt auſſi par trop déplacé. Je ſais que tous les députés ne peuvent pas être des Chapelier, des Sieyes, des Mirabeau; mais je ſais mieux encore que la diſtance doit être moins frappante. Au reſte, dans le moment actuel, il eſt preſqu'égal d'avoir ou de ne pas avoir une grande capacité.

Le temps des projets eſt paſſé. Je ne ſais quelle terreur a frappé les eſprits. Les gens de cour, embarraſſés des viciſſitudes, flotent incertains au milieu des partis qu'eux mêmes ont formés. Comme s'ils ſe repentoient de leur ouvrage, ils ont l'air de penſer à de nouveaux plans. La connoiſſance des malheurs de l'état, des diſſipations qui les ont cauſés, des déſordres qui facilitent les diſſipations, a réveillé le patriotiſme dans des ames juſqu'ici étrangeres aux ſecrets de l'adminiſtration. Les écrivains politiques, regardés comme d'éloquents déclamateurs, commencent à inquietter les eſprits & troublent par leurs prédictions cette ſécurité perfide qui permettoit le ſommeil au ſein des plus preſſans dangers. Les énormes dépenſes, commandées par le faſte ou par le caprice, ont trop allarmé ceux qui doivent y fournir. La difficulté de voir les comptes, dépoſitaires trop fideles des maux où conduiſent les complaiſances miniſtérielles, ont légitimé les craintes; des voies ſecrettes ont procuré les éclairciſſemens refuſés; alors les ſoupçons ſe ſont changés en certitudes. On a excuſé ceux qui n'avoient pas le courage de confeſſer leurs torts & de déſavouer les auteurs de la calamité publique. Ceux à qui l'on ne demandoit que leur avis, ont cru pouvoir y ajouter des conſeils. Aux économies indiquées on a mêlé des plans de réforme. Après en avoir obtenu la promeſſe, on a voulu en voir l'exe-

cution. D'un autre côté, on a souhaité la dispersion des membres que le tableau des abus électrisoit, & qui publioient leur vœu avec d'autant plus de confiance, qu'ils se croyoient nécessaires dans un moment où leur adhésion devoit rappeller le crédit fugitif & ranimer la confiance éteinte à la vue des opinions vacillantes du gouvernement. Cette assemblée, à une époque où les hommes sont aussi éclairés sur la teneur du contrat fait avec les rois, est un grand événement; elle tournera les regards de tout citoyen utile sur les objets mis en délibération. Sans regretter le don de leurs libertés, de leurs personnes, de leurs biens, les sujets se croiront fondés à répéter les équivalens en économie, en sagesse, en vigilance. Les ministres, toujours auteurs des fautes en politique, ne seront plus des demi-dieux dont on recevra les décrets en silence, mais des comptables auxquels la volonté générale demandera hautement le tableau de leur gestion. Les courtisans, sans lire aussi clairement dans l'avenir, voient cependant l'aurore du jour qui éclairera le désordre au milieu duquel s'élevent les fortunes rapides, & anéantira la faveur qui enlevoit ce que le mérite doit recueillir. Voilà d'où naît la tristesse répandue sur tous les visages de Versailles; l'intrigue même a suspendu son activité, & dissimule les forces jusqu'à ce que le temps ou les événemens aient amené un nouvel ordre de choses.

Ce n'est pas des Pisani qu'il faut l'attendre. Heureux s'ils ne suspendent pas l'accomplissement des grands événemens qui se préparent! Les moindres oppositions peuvent apporter des retards à la félicité générale.

FRANCUS.

Ce citoyen eſtimable ſert ſa patrie comme il a ſervi les autels ; il termine ſa longue carriere avec plus de gloire encore qu'il ne l'avoit commencée. Trop de zele reſſemble au fanatiſme. Mais dans cette brillante & orageuſe époque, Francus a montré la modération d'un homme d'état, & la chaleur patriotique d'un citoyen éclairé.

Les connoiſſances ſont un dépôt qu'on trouve au beſoin. Il eſt rare qu'un homme n'ait pas dans le cours de ſa vie l'occaſion d'employer ce fond précieux ſans lequel on eſt rarement un homme hors de ligne. Avec de l'eſprit on éblouit, avec de l'éloquence naturelle on entraîne; mais ce n'eſt qu'avec des vues combinées avec l'expérience du paſſé, qu'on fait une révolution durable dans les opinions.

Ce qui doit groſſir les éloges dus à Francus, c'eſt qu'il a toujours mieux défendu les droits ſacrés de la religion que les prérogatives ambitieuſes de ſon ordre, & a été plus prêtre qu'archevêque.

Des mœurs rigides, un déſintéreſſement éprouvé, une modeſtie ſincere, nul attrait pour les dignités, le partage conſtant de ſes revenus avec les pauvres, ſont de puiſſantes recommandations aux yeux ſéveres de la poſtérité. Francus y a droit depuis quarante ans ; & le ſarcaſme qui l'a pourſuivi longtems, a lui-même reſpecté la morale & la marche réguliere de ce prélat. Ce n'eſt pas ſa préſidence momentanée qui lui vaut nos éloges, mais la conduite ferme & ſage qu'il a tenue en Dauphiné au moment des troubles; moment d'autant plus délicat, que l'on n'étoit nullement familiariſé avec les émeutes auxquelles depuis la Bretagne, la Provence, la Franche-Comté nous ont un peu accoutumés.

Francus a tranſporté ſur ſa patrie le zele qu'il

avoit pour ſon bercail, & s'eſt par là réconcilié avec des hommes qui l'avoient me-jugé Le clergé eſt aujourd'hui forcé d'abdiquer; en vain il eſſaie de diſputer à l'empire de la raiſon des droits ſi long-temps uſurpés; il ſent que le moment de l'ordre eſt arrivé, & qu'il faut paroître ceder à la patrie, tandis que l'on ne cede qu'à la néceſſité.

Nous ne prononcerons point ſur le talent de Francus, quoique d'heureuſes préventions nous portent à l'eſtimer; mais nous appuierons ſans crainte ſur ſa moralité. Ce mérite eſt devenu ſi rare aujourd'hui dans le clergé, que l'on ne peut lui rendre trop d'hommages. Il ſembleroit même que les prélats adminiſtrateurs affectent une indifférence pour les mœurs qui ſuppoſe moins la force de l'eſprit, que la corruption de l'ame.

On eſt inexcuſable quand on ne ſe rend pas aux principes. Ils ſont ſi peu nombreux, ſi ſimples, ſi évidens; ils ont été développés de tant & tant de façons, qu'il ſuffit de ſuivre la banniere d'un certain nombre de bons eſprits, pour être sûr de ne pas s'égarer. C'eſt le parti adopté par Francus; le ſuccès l'en récompenſera, ſi le ſuffrage des humains eſt un des beſoins de ſon amour propre.

Mais quel bruit! quelle ſcene déſaſtreuſe! Mon pinceau échappe de mes mains tremblantes, un nouveau ſpectable m'appelle. Ciel! qu'apperçois-je! en croirois-je mes yeux? Un miniſtere diſſous, le maire d'une ville qui pourroit être maire du palais, cent mille bourgeois convertis en ſoldats, un miniſtre exilé par ceux qui ne le méſeſtimoient pas, & rappellé par ceux qui ne l'aiment point, une cour épouvantée, pour qui la tête d'un magiſtrat proſcrit a été la tête de Meduſe; un parlement paralyſé, qui ne ſort de ſa léthargie que pour faire une ſottiſe, dont la plupart de ſes membres ont rougi dans la réflexion; un noble à la tête d'une milice

bourgeoise,

bourgeoise, un académicien chef de la plus vaste municipalité, un roi autour duquel on chante : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?* dans le moment où sa famille démolit les châteaux & fait trophée des canons qu'elle lui a pris comme des vivres qu'elle vient de lui enlever ; le frere d'un roi fugitif, & sa tête mise à prix ; les atteliers déserts, la renommée ne pouvant suffire à raconter les troubles des provinces ; le systême de la police anéanti ; un comédien colonel, un libraire major, un poëte capitaine, des bourgeois timides devenus des citoyens courageux, la populace allant au carnage comme à une fête ; voilà l'ouvrage de six jours, voilà ce que nos yeux ont vu sans le croire, ou ce que nous croyons sans le concevoir.

Cependant lorsque les sens sont devenus plus calmes ; lorsque l'ame a voulu se rendre compte de sa pensée, elle cherche la cause de cette révolution dont les fastes de l'histoire ne fournissent pas un second exemple. Cette cause n'est-elle point que toutes les especes d'abus étoient parvenu à leur comble ; qui les avoit multipliés comme les sables de la mer ? la fréquente mutation des ministres qu'il avoit occasionnée ; le peu de connoissances qu'on avoit de ceux qu'on employoit. On leur croyoit du talent, ils n'avoient que du charlatanisme ; du zele, ce n'étoit que de l'ambition ; des vues, ce n'étoit que des projets hasardés. C'est à cette connoissance des hommes (qui seule feroit un grand roi) qu'il faut travailler ; & c'est ce qui nous a décidé à donner la *galerie des états-généraux*, c'est-à-dire, le portrait d'environ deux cents membres de ceux qui jouent & joueront un rôle.

Il étoit peut-être difficile de faire un plus bel usage de la liberté de la presse. Qu'on en compte les avantages.

La puissance exécutrice a besoin de connoître ceux à qui elle confiera son autorité ; besoin d'autant plus essentiel, que la responsabilité des ministres fera partie de la constitution ; & qu'un choix ha-

ſardé expoſeroit tout-à-la-fois la prudence du commettant & le deſtin des prépoſés.

Les provinces ont beſoin de connoître leurs députés, ceux ſur-tout qui ſont venus dans les bailliages ſolliciter des voix qu'ils ont obtenues en faveur de leurs noms. Soit qu'elles forment elles-mêmes leurs états, ſoit que les états-généraux faſſent entrer dans la conſtitution des réglements qui entraîneront la formation des états-provinciaux; il faut connoître ceux ſur qui doit tomber le choix de la nation.

Une réflexion bien ſimple nous ramenera ceux qui s'éloigneroient de nos idées ſur ce ſujet. Nous reprenons à chaque inſtant notre ſuffrage, nous déſavouons nos louanges, nous condamnons nos ſévérités; d'où cela vient-il? de ce que nous n'avons pu examiner les droits des individus à la confiance générale; de ce qu'entraîné par une foule de préventions, nous y obéiſſons machinalement.

Il n'en ſera pas ainſi dans la ſuite, du moins aurons nous une eſpece de miroir que nous pourrons conſulter; & la glace fût-elle quelquefois un peu infidelle, du moins la reſſemblance approchera-t-elle beaucoup de la vérité. C'eſt au public impartial à juger; lui ſeul donne la palme, lui ſeul fixe la réputation, lui ſeul crée les talents. Auſſi eſt-ce de lui ſeul qu'il faut s'occuper, & c'eſt à lui ſeul qu'il faut plaire, & c'eſt lui ſeul qui diſpenſe la célébrité aux talents, & l'immortalité au génie.

F I N.

Narsès	— M. Necker.
Mitis	— Le duc de Nivernois.
Garbès	— Bergasse.
Iramba	— Le comte de Mirabeau.
Tergat	— Target.
Amène	— L'évêque d'Autun.
Phulbert	— Le chevalier de Boufflers.
Philarette	— Le marquis de la Fayette.
Ludval	— M. d'Eprémesnil.
Antenor	— Le comte d'Antraigues.
Scyros	— L'abbé Sieyes.
Guelbofin	— L'archevêque d'Aix.
Euxin	— M. Dupont.
Labuis	— M. Bailly.
Uma	— L'abbé Maury.
Morinval	— Le comte de Montmorin.
Junius	— L'archevêque de Paris.
Linacourt	— Le duc de Liancourt.
Balbus	— M. Bernard.
Stephano	— Rabaud de Saint-Etienne.
Gosler	— Le marquis de Clermont-Tonnerre
Laxem	— Le duc de Luxembourg.
Toman	— M. Malouet.
Lanose	— Le vicomte de Noailles.
Tigellin	— Guillotin.
Rabin	— M. de Barentin.
Zohor	— Le marquis de Condorcet.
Micus	— Le comte de Custines.
Cadmus	— Le duc du Châtelet.
Pisani	— Le prince de Poix.
Francus	— L'archevêque de Vienne.

LA

GALERIE

DES

ÉTATS-GÉNÉRAUX.

Nullo discrimine habebo
Tros, Rutulusve fuat.
VIRG.

TOME SECOND.

1789.

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

On a distribué, il y a quelques jours, une brochure de 50 pages, intitulée *Supplément à la Galerie de l'Assemblée Nationale*, avec cette épigraphe ingénieuse, *Et pourquoi ne dirions-nous pas la vérité?* Il ne nous appartient pas de juger cette production, mais nous devons prévenir les Lecteurs qui s'en rapporteroient au titre, que les deux Auteurs de la *Galerie* & du *Supplément* n'ont pas les mêmes principes, le même style, la même maniere de voir, le même tact, la même philosophie, le même ton. Peut-être n'est-ce pas un grand talent que celui de

portraire, mais du moins c'eſt un ſecret communiqué à peu de perſonnes, & il nous a ſemblé que l'Auteur du *Supplément* n'y a pas été admis.

On trouvera dans ce volume les portraits de quelques perſonnages qui ne ſont pas députés aux Etats-Généraux, mais ils ſont dans les Municipalités, ou ont une influence conſidérable ſur les opinions, ou ont tant contribué à ce qui ſe paſſe, que l'on n'auroit pas une Galerie complette ſi nous les omettions.

INTRODUCTION.

Le premier volume de cette *Galerie* a fait quelque ſenſation. On l'a trouvé hardi. A ce ſujet, je réfléchiſſois ſur la liberté de la Preſſe. Elle doit ouvrir un champ libre à toutes les idées quelconques. Il faut que l'ariſtocrate prêche le deſpotiſme, que le citoyen vante la liberté, que chacun puiſſe imprimer tout ce qu'il croit utile, ſans jamais craindre ſeulement d'être inquiété & pourſuivi. Sans cela, on ne ſaura pas le vrai ; on n'aura que des plumes hypocrites, & l'Imprimerie ne ſervira qu'à accréditer tour-à tour différens ſyſtêmes.

Il n'y a que le vrai qui frappe;
Tout le reſte amuſe, diſtrait & paſſe.

Qu'eſt-ce qui nous intéreſſe dans ce moment ? d'avoir des loix ſages. Pour les avoir, il faut choiſir des légiſlateurs éclairés ; pour les choiſir, il faut les connoître ; pour les connoître, un homme doit les peindre d'après des études multipliées.

Nous avons, dans ce moment, douze cents dépoſitaires de nos volontés, deſquels cent, tout au plus, ſont cités. De ces cent, il faut retrancher ceux qui n'ont que des poumons, de la chaleur, l'éloquence des mots ; après ce premier triage, ſupprimez encore ceux qui cherchent à ſe faire un nom, à obtenir

une place, à devenir les colonnes d'un des trois partis. Il vous restera un petit nombre de citoyens, parmi lesquels seront des esprits timides, qui, ne pouvant mesurer les suites du courage, aiment mieux attendre du concours des circonstances le bien général; des esprits téméraires qui détruisent dans l'idée que, quoiqu'on supplée, cela sera préférable à ce qui existe; des esprits flottans, qui s'affoiblissent au milieu des difficultés qu'ils élevent; des esprits opiniâtres, qui se réjouissent dans leurs conceptions; des esprits confians, qui pensent qu'on exécute comme on conçoit.

Si toutes ces nuances sont bien marquées, si ces caracteres divers

ſont connus, ſi les talens comme les qualités ſont avoués, la confiance ne ſe donnera plus au haſard.

L'aſſemblée actuelle a fait des prodiges, ſi l'on conſidere que les François n'étoient point exercés à ce genre de travail; que victimes des plans miniſtériels, ils ne ſavoient que prêter ou payer, & chanter: on s'étonne de ce que dans la chaleur des diſcuſſions les ſéances deviennent tumultueuſes; il faut s'étonner bien plus de ce que, vu la vivacité *nationale* & le peu d'inſtruction, il y ait autant d'harmonie.

Les inconvéniens diminueront quand les élections ſe feront avec connoiſſance de cauſe. D'accord pour les principes, dira-t-on,

mais alors il faudroit nous donner des portraits plus ressemblans.

Je répondrai d'abord que la plupart des physionomies sont d'après nature, & que les critiques, sur le défaut de ressemblance, ajoutent ce qui vous manque ; en prouvant que ce qu'on a dit de tel homme est exagéré ou foible, on apprend au public ce qu'il faut retrancher ou ajouter. Ce que l'auteur a dit & ce qu'il donne occasion de dire, complettent l'instruction de celui qui examine le portrait.

Est-il permis d'affoiblir ou d'anéantir ainsi les réputations ? Qu'appellez-vous permis ? cela est ordonné. Comment ! un homme usurpera un nom, à la faveur duquel il

ſurprend mon ſuffrage ; ce ſuffrage lui donne droit de m'aſſujettir à telle ou telle loi, & je ne prendrai pas toutes les précautions quelconques pour connoître celui que je conſtitue mon ſouverain & l'arbitre de mon exiſtence! Mais, continue-t-on, tous ceux qui forment cette aſſemblée ont pour garant de leur intégrité un bailliage entier. Qu'eſt-ce qu'un particulier quelconque auprès d'un bailliage? Je répondrai d'abord qu'il y a tel & tel particulier qui voit beaucoup plus clair que dix bailliages. J'obſerverai enſuite que cette objection n'eſt qu'un ſophiſme. Cent eſprits médiocres n'acquerent pas un degré de force de plus en ſe réuniſſant. Il y a un degré de perſpicacité au-delà duquel ils ne vont pas.

Aussi cent hommes réunis ne sont pas plus forts contre un homme supérieur, que chacun de ces cent hommes ne le seroit individuellement contre lui. Cent opinions médiocres n'equivalent pas à une opinion vigoureuse & éclairée. Je dirai encore que le bailliage-électeur ne connoît le candidat que par l'ostentation, qui prend le masque de la bienfaisance, ou que par l'éloquence, qui prend le langage du patriotisme ; au lieu que le philosophe observateur examine, écoute, recueille, rapproche & connoît au vrai cet homme qui va jouer la popularité ou acheter une élection. J'ai connu un homme qui prit des chevaux de poste, au milieu de la fète d'une Rosière, pour aller enlever la

fille d'un Tabellion, pendant qu'on chantoit dans son château la bienfaisance du Seigneur. Je dirai enfin qu'aujourd'hui ce mot de probité ne signifie plus que le bon sens de ne pas faire de ces sottises d'éclat qui empêchent d'en faire d'utiles.

Quelqu'un, qui est dans mon secret, m'a demandé si les dames n'occuperoient point aussi ma palette. Pour peindre les Graces il faudroit le pinceau de l'*Albane*. Je hasarderois cependant un troisieme Volume, si je ne me défiois d'un secret penchant pour ce sexe impérieux & charmant, plein de défauts, mais sur-tout de qualités, dont on peut médire sans le calomnier; mais qu'il est encore plus aisé de louer sans flatterie.

Les femmes n'aſſiſtent pas aux Etats Généraux, mais elles tiennent le ſceptre de l'opinion. Il eſt peu d'hommes qui ne viennent le ſoir dépoſer leurs doutes dans le ſein de l'amitié, & qui, après avoir écouté le compte qu'une femme leur a rendu de ce qu'elle a recueilli dans la journée, ne raiſonnent avec elle de ſes propres opinions, & ne cherchent dans ſa perſpicacité un conſeil ou un appui.

Quand les femmes ont paſſé la courte époque que leur enlevent l'amour des conquêtes & l'orage des paſſions, elles reviennent ſur elles-mêmes, & le monde qui les a adorées & trompées leur fournit une inépuiſable matiere de réflexions. Elles les conduiſent à la

ſolitude, ou plutôt à une retraite ouverte à un petit nombre choiſi d'êtres aſſortis par leurs goûts. C'eſt alors le vrai moment des conquêtes, des liaiſons durables, des plaiſirs ſans mêlange ; & c'eſt dans cette claſſe que je choiſirai mes modeles, ſi je retrouve encore des couleurs ſur ma palette épuiſée.

Quelques journaux, le *patriote* ſur-tout, dont le rédacteur connoît auſſi bien le caractere des hommes que le mérite des ouvrages, ont pris nos portraits pour une *caricature*. Rien n'eſt ſi aiſé que de dire une injure ou une ſottiſe. Ce *Patriote* impartial, mais qui recueille avec grand ſoin tout ce qui peut flatter ceux qui vont devenir puiſſans ; ce journal impartial, na-

tional, original, trivial ; prétend que le mépris eſt la ſeule arme qu'il faille oppoſer aux ouvrages.

Il en parle fort à ſon aiſe. Le mépris n'eſt pas un ſentiment libre. Je défie de mépriſer un livre modéré, dépoſitaire du vrai, en y découvrant même quelques erreurs. On les indique ſans mépriſer celui qui les a commiſes. Je vais plus loin, on ne mépriſe pas même un fatras de compilations, ſans goût, ſans utilité, ſans ordre ; de prétendus livres économiques, répétitions mal digérées de ce qu'on a entendu dans d'autres pays ; des critiques lâches, injuſtes, mal motivées du moins. Pourquoi ne mépriſe-t-on pas tant d'inſipides volumes ? c'eſt qu'il y a

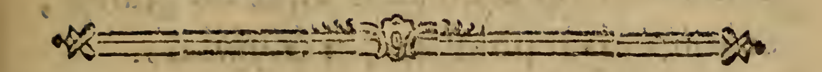
ſouvent une intention de patriotiſme, une eſpece de facilité, fruit de la mémoire & d'une plume routinée. A plus forte raiſon ne mépriſera-t-on pas des ouvrages médités, & dont une nation entiere peut retirer un avantage inappréciable, celui de ſavoir à qui elle confie ſes intérêts.

Combien de gens font conſiſter le courage dans des déclamations vagues en faveur de la liberté ! car c'eſt le ſiecle ou plutôt le moment des déclamateurs. Ces belles proſopopées ſe perdent dans la foule, c'eſt un vain bruit qui a frappé l'air. Il n'en eſt pas ainſi du langage étudié de la raiſon ſévere. Son impreſſion eſt durable.

Jamais les déclamateurs n'ont tant exalté l'égalité, le patriotiſme, & jamais on n'a montré tant d'ariſtocratie dans la penſée, dans l'éloquence.

Les ſalles des diſtricts, qui devoient voir des aſſemblées paiſibles, occupées, ſous l'auſpice du bon ſens, de la recherche des améliorations, ont retenti des inutiles diſcours de nos rhéteurs modernes. Ils ſe ſont emparé de la parole; & de ſages & modeſtes bourgeois, mais étrangers à l'art de ſubjuguer les eſprits, ont dû ſe taire, parce qu'ils n'avoient que le talent néceſſaire pour énoncer avec clarté les réſultats de l'expérience & d'un jugement ſain... Nos journaux, qui

devroient n'être que les hiſtoriens véridiques des événemens qui nous preſſent, ſont les organes de toutes les paſſions excitées par les faux récits. Auſſi tout le monde s'eſt fait Journaliſte, Ecrivain, Diſſertateur, & croit excuſer, par un lieu commun, une entrepriſe au-deſſus de ſes forces; il imprime juſqu'à ſatiété, *lira qui pourra.*



LA GALERIE DES ÉTATS-GÉNÉRAUX.

SOSTHENES.

SOSTHENES est né brave, ambitieux & probe, mais avec des moyens ordinaires. Il en a tiré plus de parti qu'un autre n'eût fait, parce qu'il a eu la sage habileté d'associer ses pensées & ses sentimens avec des personnes qui pouvoient suppléer à ce qui lui manquoit.

Ses défauts lui ont été utiles. Sa hauteur, par exemple, ne lui a pas permis de descendre aux intrigues, qui, dans le succès même, ont quelque chose de bas. Son insouciance pécuniaire l'a éloigné de ces spé-

culations trop ordinaires chez les grands, & toujours repoussées par *Sosthenes*.

Ami fidele, aux dépens même de sa fortune, il a porté ce genre d'héroïsme au plus haut degré. Les objets de son affection ont été bien différens, & cependant son dévouement a été le même, & la probité austere a excité en lui les mêmes sensations que l'amabilité facile.

Sosthenes a toujours tenu aux charmes de l'esprit, soit qu'une société choisie fût un besoin pour la compagne de son existence, soit qu'elle fût l'instrument de sa réputation, soit que ses goûts appelassent autour de lui des hommes qui anticipent sur l'avenir & préjugent les événemens.

Il a été lié au même degré d'intimité avec quatre hommes qui formoient entre eux le plus parfait contraste. L'un, voué à une obscurité profonde, fuyoit la cour, les grands, l'éclat, les plaisirs, & mettoit son bonheur suprême à régner sur un petit nombre d'adorateurs que l'amitié entretenoit autour de lui pour les besoins jour-

naliers de ſon amour-propre. L'autre, le plus aimable des égoïſtes, ou peut-être le ſeul égoïſte aimable qu'il y ait eu, plaçoit le plaiſir avant tout, enſuite les affaires, enſuite la réputation, enfin les devoirs. Le troiſieme avoit le piquant de la légéreté, & les reſſources du génie; en effleurant une affaire, il la marquoit d'un trait ineffaçable. Il s'étoit approprié tous les agrémens du vice & ceux de la vertu, & avoit ſoigneuſement laiſſé ce que l'un a d'odieux & ce que l'autre a de rébutant, ne calculant jamais ce que pouvoient coûter les plaiſirs & les ſuccès. Le dernier poſſédoit la probité, mais accompagnée de toutes ſes épines; l'eſprit ſans graces, ſans aménité; la ſûreté du caractere, ſans indulgence; de la capacité ſans talent; de l'intelligence, ſans vues. Comment la même ame peut-elle s'amalgamer avec des ames ſi différentes? Comment ſe prête-t-on à des goûts ſi oppoſés, défend-on des ſyſtêmes ſi contraires? Sans doute que, dans les différentes époques de notre vie, les circonſtances

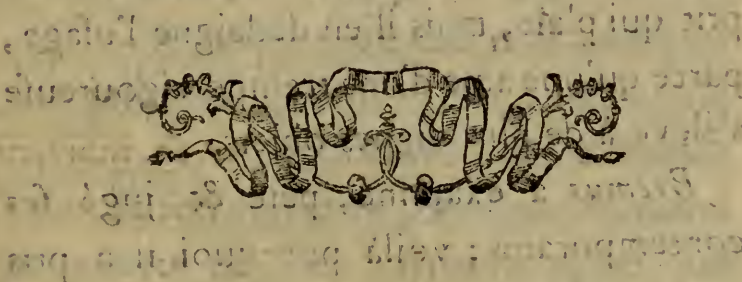
nous font voir les objets sous des jours opposés. Quoi qu'il en soit, celui qui a pour amis les hommes que nous avons esquissés n'est pas dans la tourbe des humains.

Sosthenes est entré dans le ministere. Il y portera l'expérience des événemens, qui n'est pas une chose à dédaigner, un sens droit & une ame ferme. Les rois n'ont pas toujours fait des choix aussi heureux. Ses principes sont bons, puisqu'il redoute également les troubles de l'anarchie & le silence farouche du despotisme. Il a d'ailleurs accoutumé son esprit à certaines méditations philosophiques qui trouvent toujours leur place dans les affaires de la société actuelle.

Ce qui caractérise un homme sage, c'est que son nom ne soit jamais mêlé dans les scenes qu'une cour donne dans l'espace de cinquante années. Le cabinet tyrannique de madame de Pompadour, le boudoir libertin de madame du B....., les conspirations formées contre le vertueux Turgot, les pasquinades, les vaudevilles du jeune

Maurepas, les intrigues d'une famille errante, & les plans combinés en faveur du désordre, auroient tour-à-tour déshonoré bien des noms à Versailles, si dans nôs mœurs le déshonneur étoit inamovible. Celui de *Sosthenes* n'a jamais été souillé dans aucune de ces opérations où le pouvoir donne au crédit la facilité de vendre les honneurs, les emplois & tout ce qui entoure les hommes qui se disent grands.

Sosthenes eut un moment de disgrace. Il la soutint comme s'il l'avoit méritée, ne voulut pas être plaint; il rejetta la voie suppliante de la justification, & se reposa sur le temps, qui apprend aux rois à être justes.



BREMUS.

QUAND le sort nous a fait naître dans un rang distingué, & que l'on se place, par le caractere, au-dessus de la naissance, on est quelque chose. Tel est *Bremus*. Il n'a pas cru que ses aïeux eussent payé sa dette à la patrie; il s'est mis en état de la défendre avec intelligence & de la servir avec succès. Son rôle est rempli. C'est à elles maintenant à mettre en activité les talens qu'il veut lui consacrer.

On n'en fera jamais un homme de cour, mais bien un homme de guerre ou un homme d'état. Ce n'est pas qu'il n'ait l'esprit qui plaît, mais il en dédaigne l'usage, parce qu'une ame d'une trempe vigoureuse s'éleve à de plus dignes objets.

Bremus a examiné, pesé & jugé ses contemporains; voilà pourquoi il a pris une marche un peu singuliere: ce n'est pas celle que par goût il eût choisie, mais

c'eſt celle que l'état des choſes l'a forcé d'adopter.

Les négociations ne ſont plus aujourd'hui un ſecret eſpionnage ; les dépêches ne contiennent plus les ſecrets des boudoirs ou les intrigues des cabinets. Il ne s'agit pas de ſéduire un miniſtre, de corrompre un commis, d'exalter la tête d'une favorite. Il faut s'aſſocier au gouvernement de l'état auprès duquel on eſt placé, le ſuivre dans ſes vues, & les deviner lorſqu'il les enveloppe ; il faut ſe conduire, non d'après ce qu'il dit, mais d'après ce qu'il fait, & dominer par l'opinion le conſeil du ſouverain, quels que ſoient ſes principes politiques. Telles ſont les grandes fonctions dont *Bremus* ſe fût acquitté avec ſuccès.

Ce n'eſt pas que *Bremus* n'ait une certaine inſouciance dans l'eſprit, mais elle provient de la connoiſſance des hommes & non de ſon caractere, & diſparoît quand des reſſorts puiſſans viennent agiter ſon ame. Les gens d'une certaine claſſe vivent de ſi bonne heure, ils uſent ſi rapidement

toute eſpece de jouiſſance, que le monde finit pour eux-mêmes avant leur courte exiſtence.

Bremus s'eſt donné l'éducation des choſes, des hommes, des affaires en voyageant beaucoup. C'eſt en parcourant le globe, tout imparfait qu'il eſt, que l'on épure ſes idées, que l'on acquiert le calme de l'ame & l'uſage complet de ſa raiſon. Il reſte ſurtout une conviction de l'impuiſſance humaine qui rend extrêmement indulgent.

Bremus a conſervé, ou plutôt ſauvé du naufrage des mœurs la loyauté de l'ancienne chevalerie; & quoique ce ſiecle & la cour ne permettent pas de la revoir dans toute ſa pureté, du moins en a-t-il pluſieurs fois montré des traces qui ont donné des jouiſſances & des regrets. Il a l'extérieur de l'indifférence; mais quand on le connoît, on voit que ce n'eſt que la réſerve d'un homme qui ne ſe prodigue pas.

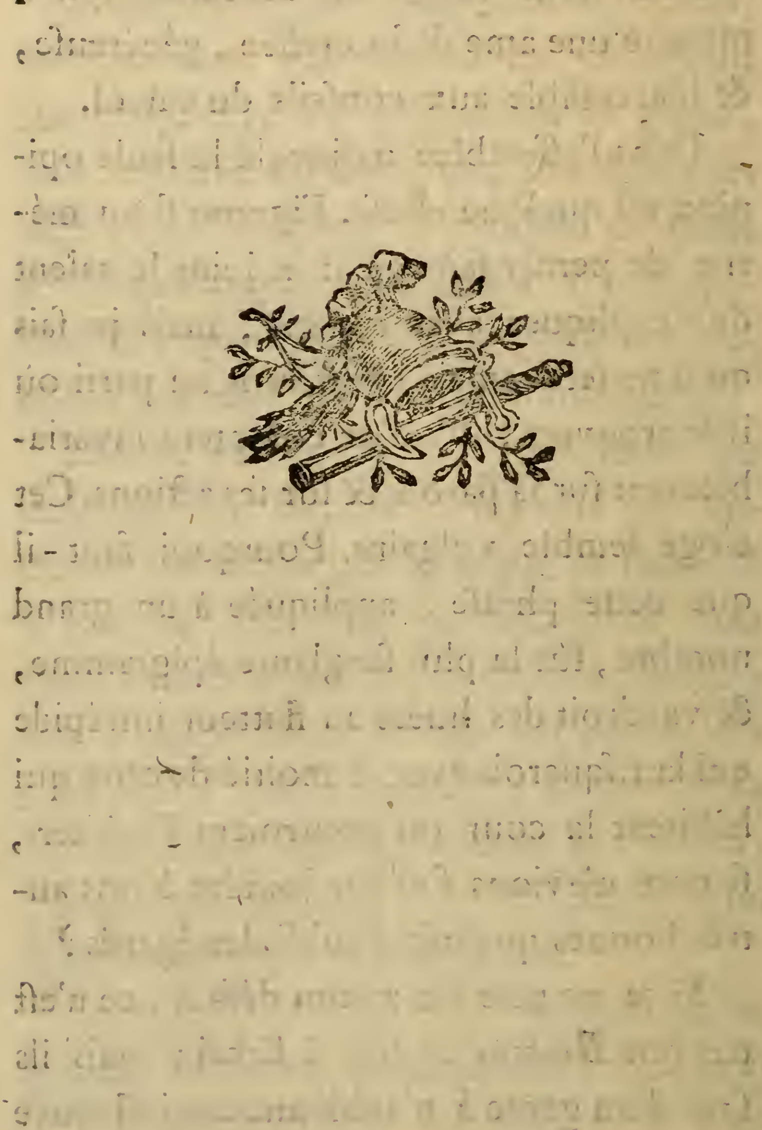
Quoiqu'il ait vécu à une époque où les grands vendoient publiquement un crédit qu'ils n'avoient point, ou cherchoient dans

toute espece de spéculation l'argent qu'ils adorent, mais qui disparoît sous leurs mains fastueuses, ou se permettoient des ressources dont rougit la délicatesse, il a montré une ame désintéressée, généreuse, & inaccessible aux conseils du calcul.

Dans l'assemblée nationale la seule opinion est quelque chose. J'ignore si au mérite de penser sainement il joint le talent de s'expliquer avec énergie, mais je sais qu'il ne sera jamais indifférent au parti où il se trouvera, & qu'on comptera invariablement sur sa parole & sur ses actions. Cet éloge semble vulgaire. Pourquoi faut-il que cette phrase, appliquée à un grand nombre, fût la plus sanglante épigramme, & vaudroit des huées au flatteur intrépide qui la risqueroit avec la moitié de ceux qui habitent la cour ou pourroient l'habiter, si nous n'avions fini par joindre à nos autres bonnes qualités l'oubli des égards ?

Si je ne pese sur aucun défaut, ce n'est pas que *Bremus* en soit à l'abri ; mais ils sont d'un genre à n'avoir aucune influence

maligne : ils nuisent à peu de monde. Quand on possede certaines qualités, elles jettent un éclat qui ne laisse plus appercevoir les petites taches.



CLITIPHON.

Clitiphon s'eſt repoſé de ſa gloire ſur ſon nom, & a voulu arriver à la fortune, par la route des plaiſirs. Il avoit de ce genre d'eſprit qui eſt une grace à vingt-cinq ans & un ridicule à cinquante. Il eſt une époque dans notre vie où l'étourderie tient de la vivacité & de la franchiſe; il en eſt une auſſi où elle n'eſt que le triſte réſultat d'un eſprit avorté.

Rien n'eſt auſſi nuiſible qu'un grand nom ſans de grandes qualités, que des places éminentes ſans moyens pour les remplir, que des dignités ſans la conſidération qui les releve encore.

Non-ſeulement *Clitiphon* n'a pas meublé ſon eſprit, mais il y a laiſſé pénétrer un amas d'idées fauſſes; l'illuſion a pris la place de la vérité; la crédulité a remplacé la foi.

Il étoit à la cour dans un poſte qui au-

roit abſorbé ſon ambition, s'il ne l'eût pas occupé; il a tout ſacrifié pour en obtenir un qu'il eût fallu, pour ſa gloire, abandonner ſi la faveur l'y avoit une fois porté. L'unique reſſource qui reſtoit à *Clitiphon* pour être quelque choſe, étoit de ne rien faire. C'eſt du moment qu'il a fait qu'il a commencé à n'être rien.

L'état que nous avons choiſi ou embraſſé dans le monde fixe le dégré de ſévérité que nous devons mettre dans nos mœurs. Ce qui eſt foible dans les uns eſt indécent dans les autres. La ſociété, d'ailleurs ſi indulgente, défend, ſous peine de mépris, une certaine publicité dans les jouiſſances.

Les malheurs qui naiſſent de l'imprudence excitent notre commiſération; les malheurs qui proviennent de l'intrigue nous trouvent pour un inſtant ſenſibles, mais nous laiſſent bientôt froids & indifférens.

Clitiphon a courru trois carrieres. Dans l'une il n'a montré qu'un eſprit ſuperficiel,

dans l'autre un caractere intriguant, dans la troisieme une ame de glace. Amoureux comme un mousquetaire, fastueux comme un financier, spéculateur comme un homme ruiné, il trouva, dans l'amour, des chagrins & des ridicules; dans ses agens, des flatteurs & des fripons, & dans ses entreprises, des procès & la per.e du crédit.

Un homme sans caractere est celui qui compteroit pour rien les services & les offenses, qui traiteroit également les hommes instruits & les charlatans, qui trouveroit des agrémens dans le vice & des ressources dans la vertu, qui auroit quelques créatures & jamais d'amis, à qui la jouissance de la beauté feroit oublier les langueurs de l'exil, chez qui la douceur seroit pusillanimité, la générosité ostentation, la religion un épouvantail; que les soins maîtriseroient, & qui préféreroit une espece de nullité aux efforts nécessaires pour recouvrer une réputation altérée.

Clitiphon répete sans cesse qu'il est dégoûté des hommes. Ils ont cependant tout

ſait pour lui, qu'a-t-il fait pour eux ? Ils l'ont appelé à cette aſſemblée auguſte, arbitre de nos deſtinées futures. Qu'il y embraſſe les droits du peuple, la cauſe de la liberté ; qu'à force de ſacrifices, d'éloquence, de courage, il impoſe à ſes ennemis un ſilence éternel ſur le paſſé, & donne à ſes partiſans le droit de lui créer une nouvelle réputation.

Qu'il reſtitue à l'état les biens immenſes que les pauvres revendiqueroient, quand même l'état ne travailleroit pas à ce qu'il n'y eût plus de pauvres, & que, vivant dans une honorable ſimplicité, il expie le luxe de trente ans. Qu'il déshérite de vieux flatteurs qui l'entourent, & qui affectent leurs projets du moment & leurs ambitieuſes eſpérances ſur ſon inſatiable vanité & ſon inſouciance pareſſeuſe.

Hélas ! il vient une époque fatale où l'ame eſt ſans reſſorts ! On éprouve une décadence au phyſique comme au moral ; on n'a plus que des reſſouvenirs ou des momens de capacité ; & dans ces inſtans

cruels,

cruels, on ſent tout à-la-fois ce qu'il faudroit faire, & l'impuiſſance de l'exécuter. Parmi les gens de cour, peu d'hommes ſurvivent à leur maturité. Que reſteroit il alors? Une vieilleſſe bienfaiſante. Graces à la nature, il ne faut ni talens, ni efforts, ni application pour faire le bien.

Clitiphon abandonnera à la religion ſes derniers momens. Sa docilité aux choſes ſurnaturelles, l'empire que prennent ſur lui les merveilles, préſagent le ſort qui l'attend. Il lui faudra une bonne piété bien ſuperſtitieuſe; toujours un peu de prodiges, & la promeſſe ordinaire de lire dans cet avenir ténébreux le déſeſpoir des ames foibles, qui voudroient ne rien perdre de ce monde & s'aſſurer les jouiſſances de l'autre.



ZOHAMIR.

POUR attraper la reſſemblance de *Zohamir* il faut ſe ſouſtraire à l'opinion générale, & peindre un homme qui n'a guere eu de modele, & qui n'en ſervira à perſonne. Mélange inoui de preſque tous les contraires, ayant de la vanité comme un homme médiocre, reſté bourgeois en dépit de la ſociété des ducs & des princeſſes, amalgamant les puérilités d'un auteur & les grands mouvemens d'un homme d'état, moins fin que grand calculateur, plus ſage encore qu'habile. Laiſſons les traits généraux pour nous attacher aux nuances.

Zohamir, homme d'eſprit, l'a appliqué à tant de genres que cette expreſſion vague ne dit rien à propos de lui; artiſte, ſpéculateur, courtiſan, homme de lettres, négociateur, avocat, économiſte, il a eu des ſuccès qui l'ont fait tour-à-tour connoître ſous ces différens points de vue. On l'accuſe de s'être enrichi de toutes les

façons, & d'avoir trouvé sa réputation dans le théâtre Espagnol, comme sa fortune en Amérique. Reproche mal-adroit. Eût-il emprunté le fonds, les détails lui resteroient; & certes, ils suffisent pour constater l'homme d'esprit. On lui conteste ses mémoires dans l'affaire de Goesman. Quelle preuve ? Ceux qui les ont suivis étoient moins gais. La gaîté s'évapore à mesure que les années viennent. La nécessité de rentrer souvent en lice fatigue, & les ennemis que depuis *Zohamir* a dû combattre ne prêtoient pas autant qu'une jolie femme ridicule, & un magistrat usurpateur de sa place. *Zohamir* n'est pas un homme de lettres, mais un homme qui donne de jolis ouvrages; ce n'est pas un écrivain, mais un homme d'esprit qui seme des saillies sur les sujets dont il a occasion de parler. Peu instruit, il ne se met point dans le cas de montrer qu'il ignore ce dont il traite. Ses productions plaisent; on pleure à *Eugénie*, ont rit au *Barbier*, on cherche à démêler l'intrigue de *Figaro*,

on estime quatre scenes des *Deux Amis* ; & tout en se moquant un peu de TARARE, on applaudit à l'idée du prologue.

Zohamir, homme d'affaires. C'est ici qu'il a montré la connoissance des choses, de son pays, de ses concitoyens. La nature lui avoit donné ce coup-d'œil juste qui saisit, au premier instant, le côté vicieux, foible ou avantageux d'une proposition. A ce don rare, & créateur des fortunes, il joignit cette activité qui brise les obstacles, & électrise les agens choisis pour exécuter ses volontés. Mais cette activité qui, chez les uns, touche à l'étourderie, & chez les autres a la violence, n'étoit chez lui que le grand art d'employer le tems ; le tems, seule richesse d'une foule d'individus. A ces deux grands agens, dominateurs des circonstances, il associa l'ordre, sans lequel il n'y a point de vrais succès, & l'exactitude scrupuleuse à ses engagemens, qui émane de l'ordre. Une fortune élevée sur ces fondemens le met dans l'heureuse position de spéculer en

grand. Il aima à triompher des esprits rébelles à ses projets, des obstacles qu'élevoient les gouvernemens, & des hommes qui, animés par la jalousie, entravoient sa marche, & lui suscitoient ces nombreuses querelles qu'un autre eût méprisées peut être, mais que lui a vidées. Les deux mondes furent le théâtre de ses conquêtes: cette expression n'est pas impropre; car il est plus difficile à un particulier de s'emparer de vingt millions, qu'à un prince de prendre une province. Deux observations parlent en faveur de son habileté: 1°. le choix de ses associés qui d'abord furent ses maîtres, & de ceux dont dans la suite il le devint; 2°. le genre d'affaires qu'il a embrassées. Elles étoient presque toujours liées aux opérations de l'Etat, de sorte qu'en travaillant à l'édifice de sa fortune, il servoit quelquefois la Patrie, & sortoit ainsi de la classe peu honorée des entrepreneurs, & de ceux que le besoin livre aux spéculations incertaines.

Zohamir, homme à talens, n'en a jamais fait un amuſement ſtérile. Son principe fut toujours la jouiſſance du moment. Tel eſt l'aveuglement de la plupart des hommes. Ils conſacrent trente ans au travail, aux privations qui doublent la peine pour une prétendue félicité dans un avenir qui n'exiſte jamais pour eux. *Zohamir*, loin d'une pareille duperie, fit marcher les plaiſirs à côté des affaires. Il avoit, au défaut d'une belle voix, l'art de chanter, qui la ſupplée. Complaiſant avec les femmes, elles l'occuperent ſans le maîtriſer ; mais, comme à tous les hommes aimables, il lui arriva d'employer plus de tems à les ſervir qu'à les adorer.

Ce trait nous mene au caractere de *Zohamir*, attaqué avec acharnement, & trop noirci pour être connoiſſable. Ses ennemis ont fini par ne plus ſe venger. Quand on dit d'un homme ce qui eſt incroyable, on ne voit plus que la haine aveugle frappant indiſtinctement. Quand on a dit que *Zohamir* étoit confiant juſ-

qu'à la présomption, & présomptueux jusqu'à l'audace; quand on iroit même au-delà de l'audace, on pourroit avoir raison; on pourroit, sans humeur, lui reprocher de s'être jetté dans quelques commissions au-dessous de ses talens & de sa politique; mais en convenant de ses torts apparens, je voudrois qu'on soupçonnât du moins que des raisons inconnues l'engageoient à accepter des négociations où il n'y avoit pas de gloire à moissonner.

Il est méchant, dit-on; un homme gai l'est rarement. Mais qu'est-ce que la méchanceté? La peinture des mœurs des hommes, le rapprochement de leurs ridicules, le tableau de leurs vices; alors les poëtes, les prédicateurs, les philosophes sont les plus méchans des hommes. Il y en a peu qui aient le droit de nuire; nous bavardons, nous ne causons plus, & nous mettons si peu de prix à nos propres jugemens, que le même jour nous voit pleurer sur les victimes que nous avons immolées, guérir les blessures ou par des désaveux,

ou par des réconciliations. Quand un homme eſt par-tout, quand il fait trop valoir ſes ſuccès, la multitude le punit de cette ſupériorité. Nous participons tous plus ou moins à ce relâchement de mœurs, qui a corrompu un vieux peuple de 1200 ans. Or, quand on accumule ſur un ſeul les vices de tous, ce tableau eſt effrayant.

Les événemens nous frappent peu dans le cours journalier de la vie, parce qu'ils viennent de loin en loin : ils nous font une impreſſion terrible dans l'hiſtoire, parce que peu de pages nous préſentent ce qui s'eſt paſſé dans une année. Il en eſt de même de tous nos travers concentrés dans un particulier. Expliquons-nous, ceci n'eſt pas clair. Mille perſonnes ont donné de l'argent à un Suiſſe de porte. On achete la poſſibilité de parler à celui dont on a beſoin, & cela s'appelle adreſſe & ſavoir faire des ſacrifices. Dans un homme que la haine jalouſe pourſuit, cela ſe nomme corruption. Dix mille gens du monde ont prêté

des cabinets officieux à l'amour épié, surveillé, & ont conspiré, en faveur de la beauté, contre les tyranniques précautions d'un mari sévere, & cela s'appelle être serviable. Dans l'homme que les procès investissent, cela s'appelle favoriser l'adultere, & troubler le sein des familles. Ainsi, selon la maniere d'envisager les objets, l'activité est intrigue, l'adresse est fausseté, la complaisance est bassesse, la fermeté est insolence, la bienfaisance est ostentation; & comme il est dans la nature de l'homme d'altérer le bien qu'il fait, & de gâter souvent ses qualités, la malignité saisit avec empressement les occasions passageres qu'on lui fournit, pour les étendre sur le cours de la vie entiere.

Zohamir n'a presque rien des choses auxquelles il prétend. Il a peu de goût; il juge assez mal les arts, la littérature & les hommes. Médiocre en politique, à la discussion il mêle trop souvent les pointes, les jeux de mots, les calembourgs; dans les choses les plus ordinaires il a

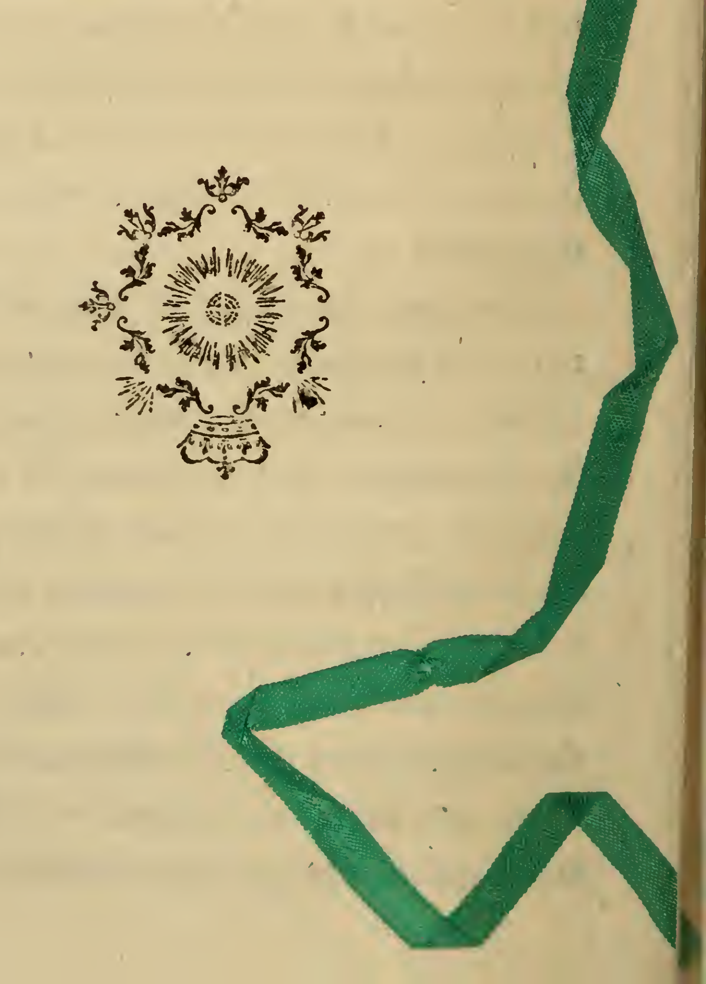
prouvé que jamais il n'eut le ſentiment du vrai beau. Sa maiſon eſt gothique, ridicule; ſon édition de Voltaire mal conçue, mal executée; ſon Figaro tout-à-la fois gai, indecent, groſſier, philoſophe, trivial & plein d'eſprit. *Tarare* eſt un amas triſte de toutes les abſurdités morales & théâtrales. La converſation de *Zohamir* eſt pénible, ſes entours médiocres, ſa maniere d'exiſter mal organiſée. Son immenſe fortune le mettoit à même de donner un ſpectacle encore inconnu. Il pouvoit réunir dans une ſociété unique les reſſources inépuiſables de l'eſprit, le charme des talens, le bonheur de la liberté, & compoſer ainſi ſa félicité de celle de tout ce qui nous entoure, & dût la reconnoiſſance des hommes ne pas payer ſes ſervices, il y a même un certain plaiſir à faire des ingrats.

La brillante chimere de *Zohamir*, c'eſt d'avoir du caractere; il ne parle de lui que pour établir cette grande vérité, & il en parle volontiers. Si la vanité étoit le point

central où toutes ses affections se réunissent, elle lui conseilleroit d'occuper toujours le public. Alors, la tenacité avec laquelle on alimente cet amour-propre insatiable, s'appelle du caractere. Si le desir de posséder étoit le second pivot, sur lequel roulassent toutes nos affections; & que, fideles à tout ce qui peut enchaîner la fortune, nous missions tout en œuvre pour fixer les faveurs de cette femme volage, cette persévérance s'appelleroit du caractere, & ne seroit que le besoin d'accumuler.

Zohamir ne fera pas sans doute partager l'idée qu'il a de lui; mais on feroit injuste, si on ne le plaçoit pas au-dessus de la plupart des hommes de sa sphere pour la partie du talent. Sous plus d'un rapport il sera utile dans une municipalité, & l'on peut devoir beaucoup encore au citoyen auquel on doit déjà la liberté de l'Amérique; car *Zohamir* a bien voulu nous apprendre qu'il avoit été l'heureux artisan de cette grande révolution. Les

Américains , les Anglois , les François n'en avoient encore rien ſu ; cette grande nouvelle a été révélée dans un mémoire publié il y a quelques jours. On prétendoit que *Zohamir* avoit perdu de ſa gaieté. Je défie d'écrire rien d'auſſi gai que les deux pages de cette requête ſur l'Amérique & ſon Libérateur.



RAMBINELLI.

De lui-même il n'eût jamais pensé à faire valoir quelquefois ses opinions, mais il avoit la gloire d'un pere à soutenir & la réputation d'un frere à balancer. Il n'a pas réfléchi que, dans ce moment, la nature avoit agi comme agit la société, qui partage bien différemment les cadets & les aînés.

Rambinelli alloit tranquillement oublier les hommes & attendre les événemens, lorsqu'un bailliage l'arrête sur la route, & lui fait rebrousser chemin pour venir défendre ses intérêts dans l'auguste assemblée dont il est membre. Il profita de cet hommage rendu à son nom.

Il met avant tout ses titres & son épée. Noble il naquit, noble il veut être. Il renoncera à ses pensions, il volera aux combats, mais qu'on ne lui parle jamais d'égalité : si Jramba eût été aristocrate, peut-

être Rambinelli eût été plus traitable ſur l'article de la liberté.

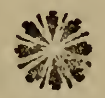
Il eſt né plaiſant, ſans doute ; car, dans les matieres les plus ſérieuſes il jette des éclairs de gaieté : mais comme il choiſit mal le moment & le lieu, à la place d'applaudiſſemens il reçoit des conſeils aigres & même des épigrammes ameres.

M. *Cerutti* écrivoit, il y a plus de 25 ans, à un François ; « à quelques exceptions près, *le badinage* eſt le caractere marqué de votre nation ; vous *badinez* au conſeil, vous *badinez* à la tête d'une armée ; le *badinage* va ſe placer dans toutes vos converſations. J'ai connu des prédicateurs qui trouvoient le moyen de le placer juſques dans leurs ſermons ».

Les tems ſont ſi fort changés que ce qu'il imputoit alors, bien ou mal à-propos, au caractere françois, ne pourroit plus s'appliquer aujourd'hui qu'à un petit nombre d'hommes exceptés de la politicomanie, tels que *Rambinelli*. Peut-être cependant faut-il préférer les *Rambinelli* aux hommes

que peint le même M. Cerutti. « Heureux
» parce qu'ils ſentent, ils ſont toujours mal-
» heureux parce qu'ils imaginent ; jamais
» à leur aiſe en marchant ſur les roſes, ils
» ne reſſentent que les épines. Abattus
» ſous les moindres coups, la moindre
» pierre qui les frappe eſt un rocher qui
» les écraſe ».

Certains caractères portent dans eux une violence qu'on prend pour de la force, & qui tient de bien plus près à la foibleſſe. La force agit, la violence empêche d'agir. L'un eſt le réſultat de tous les moyens combinés, l'autre ne permet pas même l'uſage des moyens naturels. La force frappe juſte, & la violence à tort & à travers. Je ne ſais pourquoi, en faiſant un portrait, il me vient des idées entiérement étrangeres à mon occupation.



TRASEAS.

JE n'ai jamais bien ſú ce que *Traſeas* faiſoit de ſa place, mais je ſais que ſa place en faiſoit un perſonnage. Quand on eſt quelque choſe par ſoi-même, comment n'eſt-on plus rien parce qu'on n'eſt plus dans telle poſition ? une retraite forcée ne laiſſe pas les moyens de multiplier les heureux, mais elle donne le tems de ſpéculer en faveur de la félicité publique.

Traſeas avoit le talent de tirer parti de celui des autres ; il écoutoit avec profit, & répandoit ſur ſon travail une certaine facilité qui adoucit aux grands l'ennui d'entendre les détails. Il n'y a qu'en France où les gens d'affaires mettent un certain art à parler avec grace des matieres les plus ſeches. Il conſiſte à prendre les expreſſions du doute au lieu d'annoncer un parti arrêté, & à mettre un homme puiſſant dans le cas d'avoir un avis, quoiqu'il ſoit dans la néceſſité de ſe plier à celui de ſes agens.

Quelques ſuccès dans une place où il faut plus d'ordre que de génie, légitiment toute eſpece de projets aux yeux de l'ambition. *Traſeas* voulut ſaiſir le timon des finances. Sur quoi ſe fondoit ſon orgueilleux eſpoir ? On l'ignore. Il crut qu'il ſuffiſoit d'arriver, & que l'eſprit, qui ouvre toutes les carrieres, ſuffiſoit encore pour guider l'homme qui s'y jette.

Qu'eſt-ce donc que cet eſprit dont on croit pouvoir faire l'inſtrument de ſa fortune, de ſa gloire, de ſa felicité ? Il conſiſte dans une eſpece de perſpicacité qui ſaiſit promptement les objets à une diſtance éloignée, dans une abondance d'expreſſions qu'on acquiert par l'habitude de traiter ſouvent ces mêmes objets. Que de gens partagent ces foibles avantages ! Ils ne ſuffiſent qu'à l'homme préſomptueux. L'homme vraiment habile les priſe ce qu'ils valent. *Traſeas* crut leur devoir ſon élévation. Ils préparerent ſa chûte. Depuis il a fait des livres qu'on ne lit pas, des projets qu'on rebute, des offres qu'on rejette.

S'il avoit eu l'idée de ce qu'exige de talent une place à l'aſſemblée nationale, il eût mis autant de ſoin à éviter ſa nomination qu'il en a mis à la faire réuſſir. Comment ſe place-t-on en évidence quand on ne peut que perdre à être connu ? On peut ſe paſſer, ſans doute, de ce beau talent de l'éloquence, qui fait plutôt la réputation de celui qui le poſſede que les affaires de ceux qui l'emploient ; mais alors il faut donner en obſervation, en bon ſens, en juſteſſe, ce qui manque en chaleur, en invention, en célérité.

Lorſqu'on a l'exemple d'un ſuccès extraordinaire dans une famille, on ſe croit obligé d'en ſoutenir l'honneur par des eſſais périlleux ; on s'arme d'un courage capable de dévorer toute eſpece de difficultés ; on s'approprie, ſinon le talent, du moins les entrepriſes des autres ; & cette audace, ſoutenue d'un peu d'habileté, ſurprend la bonne volonté, dérobe l'eſtime, & parvient quelquefois juſqu'à la faveur. L'homme ſimple, au contraire, qui perſiſte à croire

que la modeſtie eſt le cachet du mérite, croit tôt ou tard être apprecié, & ſe permet à peine de recevoir les hommages qu'on lui rend.

Il y a une médiocrité aimable, ſéduiſante même. On ne la juge bien que lorſqu'elle eſt miſe en activité. Avant de la voir à la beſogne, on la croit capable. On réſiſte aux conſeils ; l'expérience ſeule détrompe. Que de gens ont cru Duval habile avant ſon aventure ? comme il a avorté depuis ! on a vu un petit intriguant à la place d'un homme d'Etat; & l'immenſe diſproportion de ſon rôle avec ſes moyens l'anéantit tout-à-fait. Bien des gens diſent que Duval eſt le page que l'on corrige, & *Treſeas* le prince qu'on inſtruit.

Peu de mal à dire de *Treſeas*. Ses torts ne ſont pas d'abuſer des faveurs du ſort, mais de vouloir braver ſes arrangemens. Il nous claſſe tous, & nous agiſſons en conſéquence. Lorſque l'ambition nous conſeille, nous voulons outre-paſſer le but qui nous eſt marqué, delà le déſordre général.

HORTENSIUS.

PEUT-ETRE y a-t-il autant de variétés dans les eſprits que dans les phyſionomies. Les uns ont de l'éclat, les autres de la fineſſe. Ceux-ci de la régularité, ceux-là de l'expreſſion. Les premiers ont de la grace, les ſeconds de la force. *Hortenſius* a un mélange de ſageſſe, d'habileté, de ſens, qui ne permet pas de le laiſſer dans la claſſe ordinaire.

Ne cherchez pas en lui les dons impérieux de l'éloquence, ou du moins le charme de bien dire. Mais vous y trouverez la juſteſſe, la clarté, la cohérence, l'harmonie des opinions & des principes. Ses conſeils ne vous entraîneront peut-être pas, mais ils vous tranquilliſeront ſur votre propre façon de penſer, & vous acquerrez de la confiance dans des ſentimens appuyés par lui.

Il n'adopte point ſans examen, moins encore ſans conviction. En vain la nature

lui a donné quelque penchant à l'opiniâtreté, il résiste à ce penchant dès que la vérité se fait entendre. Il ne nous donneroit pas une aussi belle déclaration des droits de l'homme que celle de Scyros ; mais il feroit mieux peut-être, il n'en donneroit pas du tout, bien sûr que ceux qui feront une bonne constitution auront en même-tems constaté le mieux possible les droits de l'homme.

Hortensius est arrivé à Versailles, persuadé que les Grands ne sont placés à leur avantage que dans le lointain ; *Hortensius* partira de Versailles, persuadé que cette place convient à presque tous les hommes. *Hortensius* avoit conçu de grandes idées de certains Avocats célèbres, il a écouté & redressé ses jugemens, & s'est dit à lui-même que l'habitude de parler passe pour un talent aux yeux des hommes que la facilité éblouit.

La simplicité est exilée des tribunes comme des académies. Homere, Démosthenes & Cicéron la préféroient peut-être à toutes

leurs autres reſſources. Il y a aujourd'hui une création d'expreſſions, moitié obſcures, moitié ſingulieres, un contraſte puérile & méchanique des mots, des ornemens étudiés, qui ſurchargent ſans embellir. *Hortenſius* n'a ni prétentions, ni droits à ce mérite d'un genre nouveau, & laiſſe les ſectateurs s'emparer de la renommée & jouir des ſuffrages ſurpris & non obtenus.

Il eſt une claſſe d'hommes qui n'a point un rang aſſez diſtingué dans l'opinion, c'eſt celle des hommes utiles; la patrie trouve en eux un agent; les loix, un défenſeur; les pauvres, un appui; les eſprits faux, un conſeil; l'état, un ſerviteur. Une carriere auſſi remplie n'eſt pas glorieuſe. Les hommes ont juré d'accorder leur eſtime à qui brille.

On pourrait appliquer à *Hortenſius* ces quâtre vers :

Son cœur n'héſite point & vole ſur la bouche,
Chaque réponſe eſt ſimple & nous charme & nous touche;
Son maintien, ſon air ſeul peint l'ingénuité,
Avant qu'il la prononce il dit la vérité.

RESIUS.

RESIUS a toutes les chofes qui menent au fuccès. Je dis les chofes, car ce ne font pas toujours les talens & les qualités qui l'affurent. Les talens excitent l'envie, les qualités répugnent aux moyens ordinaires de parvenir.

Activité d'efprit, courage de l'ame, amabilité de caractère, il réunit tout. Ni comtempteur des préjugés, ni efclave de la vertu, il a prudemment écarté les embarras jettés par l'envie ou le befoin de réuffir fur la route de la fortune.

On appelle les jolies femmes grandes prêtreffes de cette divinité capricieufe. J'ignore ce que *Refius* leur doit, mais il était en fonds pour s'acqutiter; car s'il n'avoit pas les petits riens qui les amufent, il avoit au moins l'inégalité qui les tourmente, défaut fouvent préféré à la monotone complaifance.

On eût été moins furpris de voir *Refius*

au timon des finances que dans un départe-ment moins orageux. Louis XV fut aſſez heureux pour s'en emparer deux fois *Je le garderai tant que je le pourrai*, dit-il, *car il me rapporte beaucoup*. On voit que les rois ne ſont pas toujours martyrs de la gloire.

Reſius dirigea ſes ſavantes recherches contre d'inutiles uſufruitiers d'un bien nouvellement revendiqué par la nation. C'eſt un triple ſervice rendu à l'état qui ſe libere, aux moines qui recouvreront leur liberté, aux pauvres qui rentreront dans leurs poſſeſſions.

Un autre prélat, d'une ambition encore plus nourrie, confie à ſes amis que *Reſius* lui a fait un vol, & que ſon indifférence apparente maſquoit le deſir effréné d'oc-cuper cette premiere magiſtrature ; qu'il avoit, pendant vingt mois, ſpéculé ſur la premiere diſgrace, ſpéculation qu'un *diſcours métaphyſique* a rendu vaine.

HILAS.

Hilas ne ſe doutoit pas d'être éloquent. On lui a fait accroire qu'il étoit homme de génie, homme diſert; d'abord il s'eſt moqué de ceux qui le penſoient; mais voyant qu'on prenoit la choſe au ſérieux, il s'eſt donné pour tel, & à chaque inſtant a demandé la parole. La tête pleine de vers tragiques, il a mis dans ſes diſcours une certaine redondance qu'on a priſe pour de la force; mais bientôt épuiſé, on a vu la différence des efforts de la mémoire aux élans de l'ame, de l'envie de briller au beſoin de convaincre, de la paſſion d'être applaudi à l'eſpoir de ſervir ſa patrie.

Jamais *Hilas* n'a creuſé un ſyſtême, approfondi une queſtion, preſſé un raiſonnement, analyſé les développemens. Sa chaleur eſt dans ſa tête, un événement le monte, les expreſſions affluent, les idées ſe

perdent ; il a paru bien dire, mais il n'a laiſſé aucune trace. On étoit diſpoſé à céder, un motif étranger l'arrache à ſa propre conſcience. Alors, jouet de ſes opinions, il vacille & ne laiſſe qu'un ſentiment de pitié à ceux qui le connoiſſent, & des regrets honteux à ceux qui l'ont trop eſtimé.

Les femmes ont promis une réputation à *Hilas*. Il étoit fort aiſe d'en avoir une, de quelque part qu'elle vînt. Avant de s'être montré, il n'étoit pas ſans renommée. Ceux qui, ſur-tout, n'ont pas entendu ſa tragédie, en avoient une idée favorable.

Mais l'Aſſemblée a tout gâté. Il a été jugé l'écho de ceux qui ne font pas de bruit & le commentateur de quelques hommes pareſſeux ou modeſtes, mais inſenſibles au murmure paſſager des louanges.

Celui qui a dit qu'on étoit ce qu'on ſe faiſoit, a dit une grande vérité. *Hilas* s'eſt imaginé qu'il étoit poëte, & tout de ſuite a dialogué quinze cents vers deſtinés non au théâtre, mais aux cercles.

Il exiſte encore des hommes qui croient

bonnement que, même pour une mauvaiſe Tragédie, il faut avoir beaucoup d'eſprit. Quoi, pour gâter ce que les autres ont dit, ou pour le répéter d'une autre façon, il ſeroit néceſſaire d'avoir du talent ! Autant il ſeroit vrai de dire qu'une bonne tragédie ſeroit le chef d'œuvre de l'eſprit humain, autant une tragédie médiocre eſt une miſérable production. Elle ne mérite ni encouragement, ni indulgence, parce qu'il n'eſt nullement néceſſaire de compoſer ce prétendu chef-d'œuvre.

Hilas m'a ſouvent fait penſer combien Paris eſt prodigue de louanges, avec quelle facilité il prête de grands moyens. Certes, *Hilas* eſt un homme d'eſprit, mais ne diſtinguera-t-on jamais l'eſprit du talent ; n'admettra-t-on jamais des nuances entre l'homme éclairé & l'homme profond, entre l'homme eſtimable & l'homme d'Etat ?

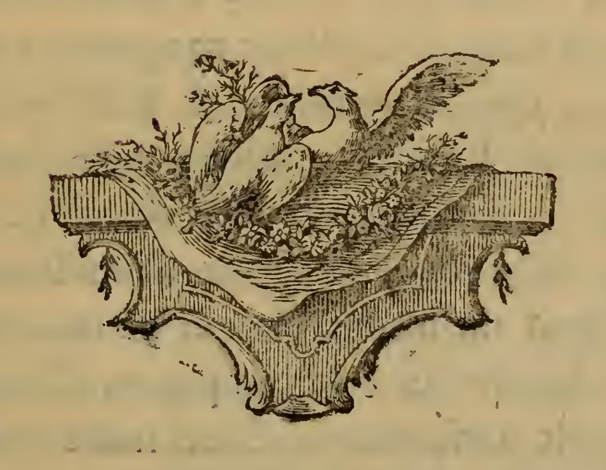
L'homme d'Etat embraſſe les beſoins de la ſociété, ſait de quel degré de bonheur les hommes ſont ſuſceptibles, calcule

les avantages du don illusoire de la liberté, pese les dangers des commotions, étudie l'art de préparer les esprits & même les hommes à la félicité par les routes les plus unies. Il jette au loin ses regards, examine les climats, pese les circonstances, &, se pliant aux événemens, lorsqu'il ne peut plus les diriger, il cede sans se laisser entraîner. Si je rapproche *Hilas* d'une pareille esquisse, toute imparfaite qu'elle est, elle l'écrase, & l'on ne voit plus qu'un discoureur à grandes phrases, & la foible explosion d'un talent avorté. Que conclure de cet apperçu rapide? Rien contre *Hilas*, tout contre ceux qui l'ont choisi. Que l'état l'arme d'un glaive, que Melpomene pare son front d'une feuille de laurier; mais que la Nation remette ses intérêts à l'expérience, que la loi sorte du sein de la méditation, & ne soit pas l'ouvrage de l'effervescence.

Peut-être me trouvera-t-on sévere sur *Hilas*. Ce n'est pas pour en médire, mais pour accréditer mon opinion sur les autres.

Le *doux* mais *foible pavillon* a dit :

Celui qui, ſans diſcernement,
Adreſſe à tous venans les louanges qu'il donne,
Fait grand tort à ſon jugement,
Et ne fait honneur à perſonne.



CLEONDAS.

Cleondas abonde en projets, en ſpéculations, en vues critiques, en plans de réforme. Il ne loue jamais, tolere quelquefois, approuve rarement, modifie toujours, & ſe croit appellé à perfectionner l'eſprit humain. Il n'étoit pas propre à exécuter, mais à remédier, à conſeiller, à ſuppléer. Il a plus médité qu'écrit, & l'on ne pourroit pas dire de lui ce que l'on diſoit de l'Abbé de Saint-Pierre : « C'étoit un machiniſte qui ne ſavoit pas » la théorie des méchaniques ». *Cleondas* connoît parfaitement, ſinon notre conſtitution, du moins le régime qui nous a fait exiſter pendant douze cents ans.

La nature lui a donné un genre d'eſprit original. Né cauſtique, il mêle toujours un peu d'amertume à tout ce qu'il préſente. Il s'aſſocie avec un rédacteur, comme un bailleur de fonds avec un négociant ac-

tif & intelligent. Ses idées ſont bonnes, mais il faut les clarifier. Il y a toujours un peu d'aſtuce dans ſa maniere, & les gens qui traitent avec lui ſont plus occupés à deviner ce qu'il ne leur dit pas qu'à ſaiſir ce qu'il leur confie. Quand on profeſſe hautement l'extrême habileté, la fineſſe, il en coûte toujours quelque choſe à la bonne foi, à la ſincérité. Le point où s'arrête la fineſſe eſt bien voiſin de l'aſtuce, & l'aſtuce n'eſt ſéparée que par une nuance métaphyſique de la fauſſeté.

Son ame eſt naturellement craintive. Il redoute le deſpotiſme des gens en place, les effets de l'opinion, juſqu'aux événemens, qu'il perſonnifie & qu'il imagine s'élever contre lui; delà naît une eſpece d'inquiétude, qui éloigne la confiance & ceux qui préferent la peine même aux ſuccès mêlés d'alarmes. Il eſt riche, ou du moins plus que dans l'aiſance. Malgré lui l'avenir le tourmente au point de gâter tout-à-fait le préſent. Le moment prête; ainſi, pour peu que l'on ait de diſpoſitions,

il eſt facile de ſe rendre auſſi malheureux que ſi l'on étoit en effet victime du ſort.

Cleondas eſt ſans doute martyr de ſa mauvaiſe ſanté ; car il a donné des preuves de courage dans un tems où le deſpotiſme miniſtériel puniſſoit juſqu'à la penſée.

Né dans un pays libre, il profeſſe des principes exagérés aux yeux des gens timides, juſtes ſelon les ames fortes ; ils poſent ſur un riche fonds de connoiſſances économiques. Il n'a ni le charlataniſme de la parole, ni le coloris du ſtyle ; mais il marche sûrement dans une carriere où il s'eſt fait un nom en faiſant plus produire qu'il n'a produit lui même. Le mérite de tel ou tel opuſcule, publié ſous un nom connu, lui appartient. On ſait qu'il a un garçon coloriſte, comme un jouaillier de la place Dauphine des metteurs en œuvre. Ne pourroit-on pas le comparer à Alcibiade, qui fit couper la queue à un très-beau chien, pour que les Athéniens ne s'occupaſſent que de ce ridicule, au lieu de ſes projets ; de même *Cleondas*

livre

livre ſon coloriſte aux ſarcaſmes de la critique, pourvu que l'on lui tienne compte du fonds.

Cleondas eſt un mêlange de gaieté & de mélancolie, d'ambition & d'inſouciance, de calculs & de déſintéreſſement. Quoique né dans un pays où l'on aime à ramaſſer l'argent, comme on aime à reſpirer l'air, il préfere cependant la gloire ou la réputation, aliment d'une ame ardente, & qui ſouvent fut froiſſée par les peines & les chagrins, & ſuſceptible de cette jalouſie dévorante qui compte ſans ceſſe les ſuccès d'autrui, & retombe enſuite ſur elle-même pour accuſer le ſort.

Si *Cléondas* ſe faiſoit graver, il faudroit mettre ces deux vers au bas de ſon portrait :

On tombe, on ſe releve, on terraſſe, on détruit,
On recule, on avance, on s'arrête, on pourſuit.



MONTESE.

Montese ſe promit de parvenir, & il eſt parvenu. Il n'avoit rien de ce qui fait proſpérer, ſi ce n'eſt de l'eſprit; c'eſt avec cet eſprit qu'il s'eſt donné tout ce qui lui manquoit. Il a épuré la ſource peu connue de ſes ayeux, il a conquis une fortune immenſe, qui les relevera un jour infiniment; il s'eſt donné des places importantes, & même a fini par s'aſſeoir ſur un fauteuil, où ne ſe repoſent pas ordinairement ceux qui ſe ſont fatigués ſur la route de l'ambition. Il mit tout en mouvement, les grands qu'il n'eſtimoit gueres, le jeu qu'il n'aimoit pas, les femmes dont il ſe déficit, les affaires qui lui répugnoient; bref, il a fini par violer la fortune.

Monteſe fit plus. Après avoir profité de cet éclair, il mit, au rang de ſes devoirs, l'art de faire oublier une foule de petites

manœuvres, ni tout-à fait condamnables ni tout-à-fait régulieres, mais avec le secours desquelles on réussit. L'exemple n'absout pas, mais il excuse. Dans un moment, pressé par le besoin du succès, on se justifie à ses yeux ce que l'on se promet bien de faire oublier, à l'époque où il est si aisé d'être sévere, délicat, scrupuleux même.

A l'époque où chacun croyoit devoir compte à la patrie de ses sentimens, *Monteze* prend la plume, & dans un petit écrit, fait avec précision, il consigne d'excellens principes & dépose ses titres de citoyen. Pendant l'assemblée nationale, il n'a pas affecté de saisir à chaque instant la tribune, mais il a placé ce qu'il avoit à dire, si à propos, que cinq ou six petits discours lui tiennent lieu, dans l'opinion générale, de ces fréquentes & volumineuses discussions, dont une douzaine des honorables membres ont été prodigues.

Monteze est caustique sans être bon plaisant. Il est un peu comme ces gens qui

détruisent & ne mettent rien à la place. Rien n'est si facile, dit-on, que ce genre d'esprit. Il y a abus de termes dans cette espece de proverbe répété jusqu'à l'ennui. Il est aisé, sans doute, de médire, de calomnier, de donner de fausses interprétations, d'injurier son prochain, mais ce n'est pas ce qui s'appelle plaisanterie.

Ce seroit ici le cas de rappeller ce qu'un magistrat disoit à sa compagnie assemblée : « Loin de nous ces saillies passageres, ces » partis extrêmes, ces erreurs brillantes » d'un esprit ébloui par l'amour-propre ou » par la singularité de ses idées. Prenons » l'expérience pour juge ; elle nous appren- » dra que, dans les matieres importantes » & difficiles, où les ténebres regnent de » toutes parts, l'on ne peut y répandre le » grand jour que lorsque les lumieres sont » rassemblées, non avec cette confusion » qui offusque les yeux, mais avec cette » sage distribution qui les éclaire. Mais » les lumieres de l'esprit ne se rassemblent » ainsi que lorsque les cœurs sont réunis;

» Eſt-il queſtion du bien public & d'y pour-
» voir par un ſage réglement, tous auront-
» ils part à la gloire? oui, ſans doute;
» mais il y faut procéder comme à la conſ-
» truction d'un édifice, & tous doivent
» mettre la main à l'œuvre, ſans s'écarter
» capricieuſement du plan & des moyens
» ſolidement réfléchis ».



BARGÈS.

IL n'étoit pas né ſans talens, mais ſes talens mêmes ſont devenus des vices, parce que l'ame étant corrompue, elle a corrompu les inſtrumens qu'elle employoit. Pour parvenir, il a fallu ſaiſir indiſtinctement tous les moyens; parvenu, il a fallu, à quelque prix que ce ſoit, ſe maintenir; ſtable dans une place orageuſe, il a fallu ſonger à l'avenir & parer aux coups de la fortune, inconſtante juſqu'à la perfidie. Dans cette marche, que de contrariétés! delà, la néceſſité de ſe venger des uns, d'écraſer les autres, d'enfermer ceux-ci, d'éloigner ceux-là, & cet amas infect de crimes miniſtériels & de *roueries*, mot que nous reſſuſcitons à regret, mais que le caractere de *Bargès* réclame, puiſque ce mot ſeul peut mettre d'accord & l'écrivain & les lecteurs.

La vindicte publique a immolé Fleſſelles,

& *Bargès* vit encore ! Ce *Bargès*, qui a peuplé la Bastille & fait du ministere, un tripot; de son cabinet, un b.....; de ses bureaux, l'antre de l'injustice; de la police, les suppôts de ses vengeances; du nom de son Roi, un nom effrayant.

Bargès, ministre au-dehors, sauvoit par le faste, la bassesse de ses intrigues, par d'habiles secrétaires, la médiocrité de son esprit; il achetoit ce qu'il ne pouvoit obtenir, & a fourni, sans désagrémens pour lui, sans risque pour l'Etat, sans gloire pour la Nation, une carriere que tant de gens ont frayée, qu'il faut être tout à-fait sans ressort pour y broncher.

Il a la dose d'esprit pour suppléer en insolence à ce qui lui manque, & cette espece d'effronterie, qui en impose à la multitude, toujours avertie & toujours dupe. Prince aimé de vos concitoyens, écartez de vos conseils un homme que la France n'y verroit qu'avec effroi. La force qu'on lui suppose, les talens qu'on lui accorde, sont à un degré fort insuffisant, mais ils pourroient

être utiles ; d'ailleurs, que ſont les talens ſeuls dans un moment où il s'agit de conquérir la confiance d'un peuple qui croit encore entendre réſonner ſes fers, & qui jette des regards d'indignation ſur les coupables artiſans de ſes malheurs, ſuſpendus peut-être & non encore détruits ?

Pourquoi *Bargès*, en ſouſtrayant ſa perſonne, n'a-t-il rien dit en faveur de ſon innocence ? Eſt-ce dédain de la publique opinion ? Eſt-ce impuiſſance de la changer ? L'un & l'autre dépoſent également contre lui.

C'eſt un de ces courtiſans routinés, qui, ſous prétexte de connoître les hommes, ne s'étonnent de rien, ne s'affligent de rien, ne s'inquiétent de rien, parce qu'ils ne ſentent rien.



HUGO.

Hugo ſait parfaitement réuſſir, parce qu'il a toujours recours aux petits moyens. Les hommes s'y laiſſeront éternellement prendre; jamais on ne ſe déſiera d'un génie minutieux, & on lui laiſſera faire un chemin ſi rapide, que lorſque la jalouſie s'éveille il n'eſt plus temps de l'arrêter. L'homme à grandes vues appelle autour de lui la multitude; ne fît-il rien, on croit toujours qu'il fera beaucoup. L'homme à petits expédiens n'humilie perſonne, & on lui pardonne ſes ſuccès, parce qu'on a le plaiſir d'en avilir un peu la ſource.

Malgré les petiteſſes répétées d'*Hugo*, on ne peut, ſous peine d'être injuſte, lui refuſer de véritables connoiſſances, & l'incroyable talent de tourner à ſon profit les fautes d'autrui, ou de plier à ſes beſoins les volontés de ceux avec leſquels il traite.

On soutiendra que tant d'habileté n'existe qu'aux dépens de la franchise, & l'on se trompera : *Hugo* va sans façon jusqu'à l'importunité ; il persécute, il lasse, il excede, mais il l'emporte : quel autre qu'*Hugo* eût franchi les barrieres élevées contre l'assemblée & les colonies ? Quel autre fût parvenu à introduire les farines américaines dans les Antilles ? Dès que les hommes cedent à l'indiscrette chaleur des sollicitations, pourquoi cette voie sera-t elle défendue ? On essuye quelques rebuffades ; mais ceux-mêmes qui ont vendu leur suffrage ou leur adhésion, finissent par faciliter ou estimer ceux qui les ont ravis.

Dans les pays où rien ne se donne qu'à la faveur, le mérite modeste est rebuté ; la médiocrité officieuse en profite ; le zele, à plus forte raison, tire parti des circonstances.

Hugo est de ces hommes qui ont besoin d'agir. Ils ont une activité de bienfaisance qui jamais ne repose. On leur distribue

quelques petits ridicules tout en recueillant le fruit de leur indiſcrete vivacité ; marche ingrate & ordinaire qui, cependant, ne laſſe pas encore certains caractères officieux. Ils ont juré le bonheur de leurs ſemblables, en dépit des obſtacles qui s'élevent de toutes parts.

Mais pour être juſte, il faut malheureuſement convenir que cette ſorte de talens ne jette pas un grand éclat dans une aſſemblée où ſe traitent les intérêts de vingt-quatre millions d'hommes, & où il s'agit de ſaiſir une efferveſcence, qui peut porter le moment préſent à un ſiecle de diſtance, qui influe ſur l'Europe entiere, incapable d'aſſiſter à une pareille révolution, ſans revenir ſur elle-même & projetter l'époque de la liberté.

Liege, Heſſe-Caſſel n'ont point donné un vain exemple. Il eſt des pays où il faut préparer plus long-temps la régénération ; mais tout en la préparant on l'aſſure, & peut-être ſe met-on à même de la conſommer en moins temps.

Hugo eſt prompt à répandre l'alarme; mais l'aſcendant de l'aſſemblée eſt tel encore, que Paris, tout orageux qu'il eſt, tout voiſin du deſpotiſme qu'il ſe montre, en parlant ſans ceſſe de liberté, ne ſe croit cependanr pas aſſez fort pour appeler des décrets des repréſentans de la nation.

En général, les hommes aiment mieux admirer que lire; mais aujourd'hui ils aiment mieux lire qu'admirer. Chacun porte une diſpoſition plus que ſévere dans l'examen des queſtions, dont il faut faire la baſe de notre future félicité.

Un tel homme qu'*Hugo* ne fera le malheur de perſonne & coopérera au bonheur de pluſieurs. Il faut de ces génies qui embraſſent la cauſe du genre humain: ſans eux l'égoïſme trop paiſible contempleroit la chûte des monarchies, on ſe contenteroit de prédire les malheurs ſans les prévenir: le mouvement eſt à la bienfaiſance ce qu'il eſt à la machine du monde; il eſt l'ame de la ſociété, comme le reſſort univerſel de la grande machine, que nous nommons l'univers.

NAUSICRATES.

D'EXCELLENS principes, l'amour du bien, des talens plus que médiocres, ont donné dans deux mois une assez grande réputation à *Nausicrates.* Il ignoroit avec quelle facilité les hommes reprennent ce qu'ils donnent, & combien ils sont prompts à s'enthousiasmer & sur-tout à briser l'idole à peine sortie de leurs mains. Ils n'ont pas revendiqué les louanges données à l'esprit facile de *Nausicrates* ; mais ils osent se rétracter sur la fermeté qu'ils lui avoient supposée, & vont chercher ailleurs cette résolution inébranlable qui marche devant tout Breton voué à la patrie, & doué des connaissances économiques & politiques.

Mais parce qu'une qualité manque à un homme, faut-il méconnaître les moyens puissans d'éloquence & de zèle : je ne dis pas de pratriotisme, il est douteux qu'il existe, & même qu'il puisse exister ; car

enfin le patriotisme suppose une patrie ; or il n'y a point de patrie. Nul individu n'a intérêt à aimer la France qui, depuis si long-temps, est forcée d'écraser ses habitans sous le faix des impôts ; mais cet écart, si raisonnable aux yeux du philosophe, pourroit-être dangereux à ceux du vulgaire. Revenons à *Nausicrates*, dont le trait caractéristique semble être la modération, vertu méconnue dans les momens d'orage, vertu si bienfaisanre pour les humains.

Il n'y auroit sans elle ni treve, ni négociation, ni harmonie. Elle soumet les hommes aux calculs, & dès-lors triomphe de leurs passions fougueuses ; tout est calcul dans le monde, & si les humains l'adoptent jamais, ils lui devront l'espèce de bonheur, dont peut-être est susceptible la déplorable humanité. *Nausicrates*, étranger aux cours imposantes, aux grands flatteurs adroits ; aux mouvemens d'assemblées tumultueuses, n'a été ébloui, séduit nï intimidé. Cette résistance est la marque

d'un excellent eſprit ; le preſtige eſt ſi puiſſant que peut-être ne faudroit-il que plaindre celui qui s'y laiſſeroit ſurprendre.

Dans les élections, les bailliages chercherent celui que la renommée indiquoit, & c'étoit déjà avoir beaucoup fait que de l'occuper dans un moment où mille perſonne la preſſoient de répéter leur nom à la France.

Nauſicrates ſait par cœur l'*Eſprit des Loix*. En vain ce livre perd dans l'opinion depuis quelques années. On ne lit guere impunément quand la nature nous a douée d'une trempe d'eſprit à examiner ce que les hommes appellent Gouvernement. Il faut devenir un écolier docile ou un économiſte rebelle. Dans le premier cas ; on ſe pénetre de ſon ſujet pour le répandre, dans le ſecond, on s'en pénetre d'avantage encore pour les combattre, & dans tous les cas on s'inſtruit. Heureux celui qui, comme *Nauſicrates*, n'eut jamais de goûts foibles où de demi-volontés ! Aux ux de ceux qui liſent en courant,

c'eſt une eſpece de contradiction, mais le petit nombre ſait qu'il eſt poſſible d'avoir de l'énergie dans l'eſprit ſans le courage de l'ame : on bravera les difficultés, mais non les hommes, & l'opinion, maîtreſſe des ſouverains, eſt une divinité terrible, aux regards de laquelle trop peu d'individus ſavent échapper. Son aſcendant eſt d'autant plus impérieux qu'il y a autant de mal apparent à s'y ſouſtraire que de danger à plier ſous lui.

Nous nous ſommes étendus ſur les bonne qualités de *Nauſicrates*, il eſt ſi doux de louer ! Notre penchant nous ramene ſans ceſſe à trouver tout bien ; & lorſque nous prenons un autre ton, c'eſt pour ne pas mentir à la Nation, ni prolonger ſes erreurs.



MINCIUS

MINCIUS.

QUAND on s'est accoutumé à ne penser que d'après les autres, qu'on a toujours cherché des idées, non dans les combinaisons des faits, mais dans les livres, bientôt on ne suffit plus aux événemens de chaque jour. Au défaut des écrivains qu'on n'a pas le temps de consulter, on prend les idées de ceux qu'on écoute ; & de cet amas de réflexions qui échappent, soit dans la discussion, soit dans les mouvemens oratoires, on forme un tout qui n'a rien de neuf ; le vulgaire prend pour un ouvrage médité une suite de réminiscences lues avec peu d'art.

Telle est l'histoire de *Mincius*, tels sont ses ouvrages, telle est sa constitution.

Quand on n'a point une extrême clarté dans l'esprit, on pose mal ses questions ; on éleve un doute dans le même instant qu'on propose un article. Si le défaut de clarté dans l'exposition est accompagné

d'une eſpece de lenteur dans la maniere de concevoir, de ſorte qu'on héſite avec ſoi-même, & qu'il faille revenir pluſieurs fois ſur ſa penſée, on eſt néceſſairement obſcur & l'on jette la confuſion dans les eſprits. Ils murmurent de ce qu'on les embarraſſe, ils s'impatientent de ce qu'on les expoſe à ſe tromper à leur tour; de-là les ſignes de déſapprobation qui s'élevent dans une nombreuſe aſſemblée.

Telle eſt la préſidence de *Mincius*; telle eſt la ſuite du malheur d'accepter un fardeau au-deſſus de ſes forces.

Quant à l'inconvénient d'un eſprit nébuleux, on peint une figure ſans expreſſion, une voix ſans harmonie, une éloquence aride; on ne contient point les eſprits toujours prêts à s'égarer ou du moins à s'éloigner de la queſtion; on veut mettre de la force, & ce n'eſt que de l'humeur; qui commande ſans être obéi, emporte un ridicule, & la multitude, ſi docile à l'empire du génie ou à l'autorité du talent, ſe révolte contre la médiocrité

& la punit de ce qu'elle ne ſait pas lui en impoſer.

Tel eſt le ſpectacle qu'a donné *Mincius*, en s'aſſeyant dans un fauteuil que cinq ou ſix hommes ont occupé, mais qu'un ſeul a rempli.

Mincius étoit un aigle dans ſa province, & l'auteur ſuppoſé d'une révolution qui n'a pas exiſté. Il en a été de ſon talent comme de cette proportion trop vantée de ſeize contre deux fois huit. Elle parut un chef-d'œuvre il y a un an. On proteſte aujourd'hui contre toute diviſion, tout ordre, toute proportion. Pour démontrer qu'il ne faut pas de diſtinction d'ordres, je ne voudrois que la diſtribution de la ſalle & la façon de prendre les voix *par aſſis & levé*. Il y a une foule de queſtions qui n'intéreſſent pas le clergé; il ne les ſuit point; il ne penſe ſeulement pas à ſe lever, & cependant ſon immobilité le décide. Dira-t-on que tout membre prend un égal intérêt aux affaires publiques? avant de

détruire cette objection, j'attendrai qu'on prouve que cent cinquante curés de campagne ſont des hommes d'état.

Plus d'un lecteur conclura que j'ai voulu claſſer *Mincius* parmi les hommes médiocres. Non; mais il eſt ſage de ſe redire ſans ceſſe que,

Tel brille au ſecond rang, qui s'éclipſe au premier,

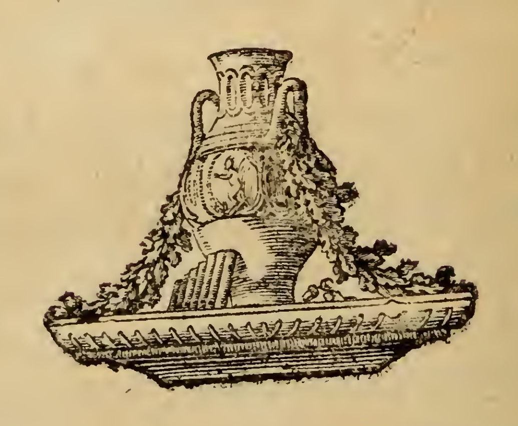
& que notre frénéſie, notre engouement nous empêchent de mettre les hommes à leur place. Choiſiſſons pour exemple ce qui eſt néceſſaire à un préſident, & l'on verra ſi la nature, toujours avare des grandes qualités & des grands talens réunis, aura la complaiſance de former quarante hommes extraordinaires, parce qu'il nous aura plû de faire des diſpoſitions qui ſuppoſent, dans le cours d'une ſeſſion, quarante préſidens.

Cette place éminente demande une connaiſſance parfaite de la marche de l'opinion; l'art de contenir les eſprits ſans ſe choquer ou les gêner; de tirer toute

son autorité de l'ordre & non de sa volonté ; d'énoncer rarement ses suffrages, parce qu'ils ne doivent jamais être donnés en vain. Il faut avoir une réputation de capacité assez bien établie pour que chaque membre s'applaudisse intérieurement & demeure convaincu que sa motion, fût-elle erronée, sera relevée par celui qu'il a créé surveillant de l'opinion générale ; le don de la parole qui éclaircit, dispose, entraîne, redresse, (le seul despotisme enfin qu'il soit permis à l'homme d'exercer ;) le sang-froid inaccessible aux passions humaines, à la flatterie comme à l'épigramme, à l'incapacité comme à l'éclat du talent, qui voit d'un œil égal se former les orages, & compte pour rien ses dangers particuliers dans la crise générale.

Peut-on se flatter de trouver beaucoup de gens dont les traits puissent former ce portrait ; & cependant on recherche, on accepte du moins une pareille place avec une confiance qui n'est presque jamais justifiée.

Après ce que nous venons de dire ; on ſent bien qu'il n'eſt plus poſſible de parler de *Mincius*.



GARINET.

« Le ciel vous fit bon, ſenſible. N'eſt-ce donc rien ? Pourquoi mettez-vous votre félicité à paroître ? Pourquoi brûlez-vous du deſir puéril d'étaler vos opinions ? Ces hommes qui vous flattent, je ne ſais pourquoi, reprendront bientôt leurs éloges prodigués, & vous feront payer leur propre erreur ». Tel eſt le diſcours qu'un homme ſévere & droit forçoit *Garinet* d'entendre.

Un homme, à peu près inconnu, vient à Paris. On le cite. L'idée de percer à travers cette foule immenſe l'effraie d'abord ; mais, s'il y parvient, il s'eſtime en raiſon de la difficulté vaincue. L'idée de membre de la nation ſouveraine éleve ſes prétentions, & par une métamorphoſe incroyable, un paſteur modeſte devient un homme d'état. Un prêtre, transfuge des autels, ſe livre aux calculs de la finance, aux réformes économiques ; & oubliant

la chaire, l'autel & ses ouailles, il est tout entier à des discussions profanes.

Garinet a prêté sa plume aux Juifs, nation moins infortunée qu'on ne le dit, puisqu'elle a trouvé des défenseurs parmi des hommes faits pour diriger l'opinion. Quel peuple cependant ! Cloaque impur de tous les vices, justement rejetté du reste des humains, puisqu'il n'existe qu'en buvant leur sang & en dévorant leur subsistance. Qu'est-ce qu'une société qui vit de vols, d'usures, de rapines, de spoliations ? Eh ! qu'on ne cite pas quelques maisons de Londres, d'Amsterdam, de Bordeaux, de Berlin ; le commerce les a dispensées de la fraude. Mais je dénonce la plupart des Juifs de la Lorraine-Allemande, de l'Allemagne, de la Pologne, dont l'industrie est de tromper. Ils promenent dans les campagnes quelques écus pour avoir le droit de venir enlever les moissons, gages de leurs perfides secours. Qu'est-ce qu'un peuple qui professe hautement la coupable habileté de vendre

cherément des denrées viciées ? Tel eſt cependant celui que, d'après des plumes éloquentes, *Garinet* eſt venu expoſer à la commiſération publique.

Ses motifs ſont louables, ſans doute, il eſt citoyen, il eſt homme, il eſt bienfaiſant; mais le deſir de jouir de ſa réputation lui fait rechercher l'inſtant de paroître, inſtant qu'il faudroit attendre.

S'il n'a pas les agrémens de la ſociété, il en évite auſſi les périls; d'ailleurs les gens vifs, réfléchiſſant après coup, n'y ſont pas mal reçus. On préfere celui qui ne ſe pique pas d'une logique naturelle à celui qui croit que le premier attribut de l'homme eſt de raiſonner.

Garinet a vu la mître ſuſpendue ſur ſa tête; & peut-être eſt-ce un malheur ?



POSIN.

IL y a des défauts qui font plus de tort que des vices. Un homme, par exemple, qui ne sauroit jamais ce qu'il fait, rarement ce qu'il dit, ni bien ce qu'il veut, n'auroit certainement qu'une imperfection ou un ridicule ; & cependant il nuiroit davantage, ou du moins seroit plus inutile à la chose publique que celui dont les principes seroient suspects & le cœur facile à corrompre. Qui connoît *Posin* peut aisément faire l'application de cette doctrine.

Mais par une de ces contradictions dont l'esprit humain fournit tant d'exemples, ce même homme a une facilité d'analyser les discours, de resserrer les motions, d'extraire les articles essentiels, qui suppose une méthode & une clarté rares. Il porte le jour sur des questions obscures, & passe avec une extrême facilité au milieu des détours de la métaphysique.

Il n'eſt pas rare de trouver des eſprits brillans & fertiles, fins & agréables, profonds & laborieux; mais c'eſt un phénomene de rencontrer dans la même perſonne ces qualités avec la juſteſſe & la clarté. Un eſprit clair diſpenſe, pour ainſi dire, de penſer, d'examiner. Il ne nous en coûte que le doux mouvement d'approuver ou l'acte involontaire de rejetter ce qui déplaît. Ces deux opérations ſi ſimples ſe compliquent dès que l'orateur eſt confus; il embarraſſe & gêne l'attention au lieu de l'occuper.

Poſin ne ſavoit comment s'y prendre pour ſortir de la foule. Il s'eſt mis en action, ſans trop prévoir les réſultats; ſûr que les hommes tiennent un certain compte de la bonne volonté officieuſe, lors même qu'elle nuit au lieu de ſervir, & agit au riſque de tout brouiller.

Sans le concours des circonſtances, on n'eût jamais parlé de *Poſin*; même après ce concours, il ne reſte pas grand choſe à en dire.

MENOXE.

L'ABONDANCE n'eſt pas une reſſource à dédaigner, lorſqu'il faut parler en public; mais ſi on la prodigue, on laſſe les auditeurs, on finit par ne plus écouter quiconque abuſe de la permiſſion de parler. C'eſt ce que je me diſois il y a huit jours en écoutant *Menoxe*, dont la voix forte & dure, l'accent déſagréable, & la prononciation épaiſſe, fatiguent déjà ceux qui aſſiſtent à ſes diſcours.

Dans une aſſemblée auſſi nombreuſe, où tant de gens ont droit & beſoin de s'expliquer, chaque membre devroit s'interdire les longues périodes, & les déclamations brillantes : point d'exorde, point de peroraiſon; le fait, l'opinion, la conſéquence. Il n'eſt guere d'obſervation qu'on ne puiſſe renfermer en dix lignes : les précis ont tant d'avantage : ils ſont écoutés, retenus, acceptés. Il faut avoir

bien de l'esprit pour résister à l'occasion de le montrer.

Un long discours donne nécessairement prise à ses décisions : l'envie de briller se jette sur la partie foible. Que sera-ce des prolixes motions de *Menoxe* ? Ne pourroit-il pas supprimer aussi cette confiance présomptueuse, qui tout-à-coup d'un opinant fait un professeur : ne peut-on pas acquérir le goût (1), la vraie preuve du talent ?

Il ne faut pas croire que le zele excuse tout. Je m'explique mal : il excuse toujours l'individu, mais non l'abus. Aussi faut-il s'expliquer amicalement avec *Menoxe*, & lui confier l'opinion des deux mille spectateurs qui l'écoutent. Je l'ai défendu dans ce que j'ai dit jusqu'ici ; & si j'ai adouci mon pinceau, c'est que l'estime pour

(1) « Le goût est une qualité qu'un génie médiocre » regarde comme la sienne, qu'un esprit critique croit » n'être celle de personne, dont tout le monde parle, » que peu d'hommes connoissent, & qui à force d'être » définie est devenue presque indéfinissable ».

les intentions pures, conseille l'indulgence & toujours les égards.

On reproche à *Menoxe*, avec quelques fondemens, de courir sur les propositions qui échappent aux discutans. Il est cependant quelque chose de plus merveilleux que l'art de bien dire ; c'est celui d'apprendre aux hommes à vivre en citoyens paisibles sous l'empire des loix. Cet esprit de chicane, qui détruit l'harmonie, rallentit aussi le cours des affaires. Loin de rivaliser, « montrons-nous plutôt animés du même zele dont étoient animés les anciens romains ; souvenons-nous sans cesse qu'ils rapportoient toutes leurs richesses au commun trésor. C'est sur ce modele que des hommes éclairés devroient déposer sans épargne, sans présomption & sans déguisement, toutes leurs connoissances dans le sein de leur assemblée, où réside le trésor commun. Tels ont été nos prédécesseurs, & tel est encore l'esprit des corps qui ont conservé la noble franchise & la simplicité des mœurs antiques : c'est sur ces maximes

pures & conſtantes qu'eſt établie la ſolide gloire des compagnies. Loin de nous ces ſaillies paſſageres, ces partis extrêmes, ces erreurs brillantes d'un eſprit ébloui par l'amour propre ou par la ſingularité de ſes idées : prenons l'expérience pour juge, elle nous apprendra que dans les matieres importantes & difficiles, où les ténebres regnent de toute part, l'on ne peut y répandre le grand jour que lorſque les lumieres ſont raſſemblées, non avec cette confuſion qui offuſque les yeux ; mais avec cette ſage diſtribution qui les éclaire. Mais les lumieres de l'eſprit ne ſe raſſemblent ainſi que lorſque les cœurs ſont réunis : eſt-il queſtion du bien public & d'y pourvoir par un ſage réglement, tous auront-ils part à la gloire ? Oui, ſans doute ; mais il faut y procéder comme à la conſtruction d'un édifice, où tous doivent mettre la main à l'œuvre, ſans s'écarter capricieuſement du plan & des moyens ſolidement réfléchis ».

ANACHZES.

La rudesse tient de près à la probité. L'homme poli a besoin d'être connu pour être cru sincere. Cette urbanité trop vantée dans nos mœurs ne sert souvent qu'à cacher des vices : *Anachzes* l'a abjurée, & c'est peut-être le plus beau trait de son éloge. Il a les formes brusques, l'ame franche, la physionomie ouverte, le caractere décidé, le cœur sensible. O nature ! pourquoi t'arrêteras-tu en si beau chemin ? Pourquoi ne pas joindre à tant de bienfaits un coup-d'œil plus sûr, un esprit plus juste.

Rien n'est si facile à prendre que les partis extrêmes : il suffit de saisir l'opposé de ce qui a fait le plus de bruit; on étonne, on excite des murmures, on arme la contradiction, on donne lieu aux partis de se former, on éveille la curiosité languissante, on fait révolution dans la pensée : mais

lorsque

lorſque le preſtige a diſparu, les hommes ſe repentent, en ſecret, d'avoir ſuivi les drapeaux de l'enthouſiaſme, & humilient en public ceux qui les avoient arborés.

Anachzes propoſe une diſſolution d'aſſemblée. Que d'inconſéquences dans une pareille idée ! Elle détruiſoit une lueur de confiance, rendoit vains ſix mois de travaux, relevoit l'eſpoir de l'ariſtocratie, déconcertoit les provinces, étonnées de voir briſer leur ouvrage, récréoit nos ennemis, qui eſperent de nos troubles l'affoibliſſement de la plus grande monarchie de l'Europe. Tout homme qui ſans ceſſe obéit au premier moment, ou défera lui-même ſes œuvres précipitées, ou les verra détruire par d'autres.

Le talent d'écrire en impoſe, même à ceux qui l'emploient : ils ſe complaiſent dans leurs tableaux. Ces Narciſſes littéraires ſont des juges dangereux. *Anachzes*, enchanté du ſtyle de ſes conſidérations, n'apperçut que bien tard l'abſurde politique qu'il déploya à l'Europe, en parlant

des Turcs & des Ruſſes. Lorſqu'on préſenta ſes *inconſidérations* à l'académie de Pétersbourg, un homme malin dit qu'il falloit choiſir un pareil négociateur pour la nation rivale, & que s'il avoit le don de parler comme il poſſédoit celui d'écrire, il vaudroit à lui ſeul une armée.

C'eſt un ſpectacle bien plaiſant que toute une nation qui ſe met à gouverner. On en eſt venu à faire crier ſes titres dans les rues ; d'où vient ce ridicule *national* ? de ce qu'aucun journaliſte n'oſe s'armer du fouet de la ſatyre, & ſe charger de faire taire les crieurs publics, qui appellent les paſſans : charlatans d'une nouvelle eſpece, au lieu d'établir leurs trétaux dans un carrefour, il font promener leur orviétan.

Cette épiſode eſt entiérement étrangere à *Anachzes* : ſon ſtyle, ſa façon de penſer le mettent à l'abri de toute malignité, qui le confondroit avec les précepteurs du peuple ; & ſi nous avons peſé ſur les dangers d'une tête impolitique, c'eſt qu'il

eſt des hommes qui ne ſavent jamais réſiſter aux phraſes.

Les vers ſuivans pourroient bien s'appliquer aux *Anachzes* de l'aſſemblée nationale. La ſaiſon des vers eſt paſſée ; mais quand ils renferment des vérités, on peut encore les citer.

Vous faites & la honte & l'honneur des mortels,
Sentiment, qui dans Rome avez eu des autels.
Quel contraſte étonnant ! Amour de la patrie,
Es-tu vertu, foibleſſe, ou n'eſt-ce que manie ?
Pourquoi donc quelquefois offenſes-tu les yeux,
Si le ciel t'envoya pour faire des heureux ?
Guidé par la prudence, armé par la ſageſſe,
Aux ſentiers de l'honneur tu marches ſans foibleſſe.
Le cœur de l'homme encor s'ennoblit par tes traits ;
Ambitieux ou vain, tu produits des forfaits ;
Tantôt feu tempéré qui donne la lumiere ;
Tantôt feu dévorant qui met tout en pouſſiere ;
Source qui fertiliſe, ou torrent qui détruit,
La vertu t'accompagne, ou le crime te ſuit.
Tel tu parus ſouvent, injuſte ou ſanguinaire,
Tant que tu n'as frapé que les yeux du vulgaire.
Ce qui lui paroît crime eſt effort de vertu ;
Il devroit l'adorer, il en eſt abattu.
Quel eſt ce fier romain, dont le cœur inflexible
Oſe à l'humanité paroître inacceſſible ?
C'eſt Brutus. A la mort il condamne ſes fils.
Quel crime ! quelle horreur !... Non ; l'amour du pays

Illuſtre le forfait qu'abhorre la nature;
Il étouffe en ſon cœur juſqu'au moindre murmure;
Il voit frapper le coup ſans détourner les yeux.
Ils ne ſont plus, dit-il, rendons graces aux dieux.

. . . .

. . . .

L'amitié ne craint point de trahir l'amitié ;
Contre un pere infidele un fils eſt ſans pitié ;
Faut-il donc n'aimer rien pour ſervir ſa patrie ?
Si l'on ne trahit tout, ſe croit-elle trahie ?
Sans doute, & rien ne doit balancer dans nos cœurs
L'intérêt du pays. Il doit ſécher nos pleurs :
La voix du ſang alors n'eſt plus qu'une foibleſſe,
L'amour, un attentat, & la pitié, baſſeſſe.



CURASSES.

Curasses porta au dernier degré la double ariſtocratie, celle du clergé & celle de la nobleſſe. Il n'eſt ni aſſez fort pour faire une ſecte, ni aſſez foible pour être dédaigné. C'eſt un de ces hommes qui peuvent nuire & preſque jamais ſervir.

La meilleure preuve que les ariſtocrates ne pouvoient plus gouverner, eſt la maniere dont ils ont défendu leur propre cauſe. Mit-on jamais plus de foibleſſe, plus d'indéciſion ! Ils n'ont ſu être ni dehors ni dedans. Leurs demi-projets ont été connus avant qu'ils fuſſent entiérement arrêtés.

Curaſſes fait un livre médiocre pour dévoiler ſes opinions ; il fournit des armes contre le parti qu'il défend mal ; il intrigue pour occuper une place momentanée, mais où le talent peut paroître avec un grand avantage, il échoue & eſt forcé d'abdiquer la chaire curule.

Je me ſuis ſouvent demandé, qu'eſt-ce qu'un ariſtocrate ? Eſt ce un homme qui deſire qu'il n'y ait qu'un gouvernement, un roi, une loi ? Non. C'eſt celui qui veut immoler la multitude au petit nombre, enchaîner l'opinion, & faire régner un préjugé à la place de la raiſon; c'eſt celui qui fait d'un roi une marotte, du peuple un troupeau, des citoyens autant d'eſclaves, du revenu public ſa propriété, des officiers civils ſes ſerviteurs; c'eſt celui qui anéantit l'ordre, qui maintient le luxe, la corruption des mœurs, la confuſion des principes, la miſere publique, afin que les hommes ne retrouvent plus ce nerf, cette élaſticité qui conduit aux projets vigoureux; c'eſt celui enfin qui cherche, par la crainte ou par les cachots, à paralyſer les plumes, pour qu'elles ne révelent pas les complots contre la nation, & qu'elles laiſſent les conſpirateurs jouir paiſiblement de leurs infernales machinations.

Curaſſes n'eſt pas tout cela. Son ame n'eſt pas d'une trempe à mettre en jeu de

pareils reſſorts ; mais il lui paroît dur de deſcendre, & il lutte contre l'impérieuſe néceſſité qui le lui commande.

Ce qui a tourmenté *Curaſſes*, c'eſt l'union de tous les ordres. Les idées de fraternité, d'égalité, lui paroiſſoient très-ſaines dans les chaires évangéliques, parce que, revenu dans ſon palais, il ſe perſuadoit aiſément qu'il n'étoit pas l'égal du curé qui venoit de débiter ſon prône. Mais dans ce qui concerne l'adminiſtration, il eût fort mal réfuté cet axiome de Machiavel : L'*inimitié des citoyens contribue à l'avantage de la république.*

Curaſſes, il ne m'appartient pas de vous donner des avis, quoïque, de quelque part qu'ils viennent, ils ſont utiles s'ils portent ſur la vérité ; mais veuilliez lire le paſſage ſuivant : il eſt d'un homme de beaucoup d'eſprit, ſur un ſujet toujours important, mais plus encore dans les circonſtances actuelles ; il parloit *ſur l'union.*

Toutes les opinions ſont reſpectables, parce qu'il eſt à préſumer qu'elles tendent

au bien public. Mais ces opinions sont diverses, &, avant de prendre un parti, l'on est obligé de flotter entre la vérité & l'erreur; elles se présentent l'une & l'autre avec les mêmes avantages; quelquefois même la vérité paroît trop simple, tandis que l'erreur, plus parée, se sert de tout l'art qui peut séduire. Quelle est alors notre ressource? L'union! l'union, ce remede souverain contre le poison de l'opiniâtreté! C'est elle qui rétablit la tranquillité dans les esprits & le calme dans les cœurs; elle impose silence aux passions; elle prévient toute antipathie personnelle; elle dessille les yeux fascinés; elle dissipe les nuages qui enveloppent la vérité; elle montre avec éclat le sage qui la découvre; il la présente sans faste, on la reçoit sans envie.



NÉBOSIS.

Nébosis a reçu de la nature un présent dont il tire un grand parti, c'est un organe brillant & sonore, une voix harmonieuse, & ce débit facile qui fait passer jusqu'au cœur ce qu'il énonce. A ce don enchanteur, il joint une extrême clarté d'esprit, qui se marie si bien avec la premiere qualité. Il y a bien un peu de présomption, une teinte d'opiniâtreté, & les petits mouvemens d'un amour-propre prompt à s'irriter; mais les imperfections ne trouveront pas en nous un censeur, nous qui sommes malheureusement accoutumés à peindre des vices, ou du moins des défauts, qui produisent presque les mêmes résultats.

Nébosis ne fournira pas des ressources nouvelles, mais il développera l'utilité de celles qu'on présente; il ne bravera pas l'orage, mais il préviendra les difficultés; il ne lancera pas la foudre contre les abus,

mais il les fera connoître, ſuivis du malheur public ; il n'ira pas à grand frais chercher le remede, mais il emploiera ſa douce éloquence à faire valoir ceux qui l'ont trouvé.

Telle eſt l'utilité des grandes aſſemblées, elles renferment des eſprits de tous les genres, des talens de toutes les eſpeces ; ce qui échappe aux uns eſt recueilli par les autres ; & de toutes ces parties, il réſulte un tout inappréciable. Les paſſions troublent pour quelques inſtans l'harmonie de ces grands corps, mais la raiſon ramene le calme & l'équilibre des opinions.

Il eſt des eſprits nerveux qui tiennent dans leurs mains preſque tous les vœux de la multitude, il eſt des eſprits tenaces qui s'attachent au piedeſtal de la vérité ; il en eſt de violens qui dépaſſent le but, & dont les efforts inutiles les épuiſent ſans qu'ils s'en apperçoivent ; il en eſt de reiches, prompts à ſe révolter contre tout ce qui les choque ; de bizarres, qui n'ar-

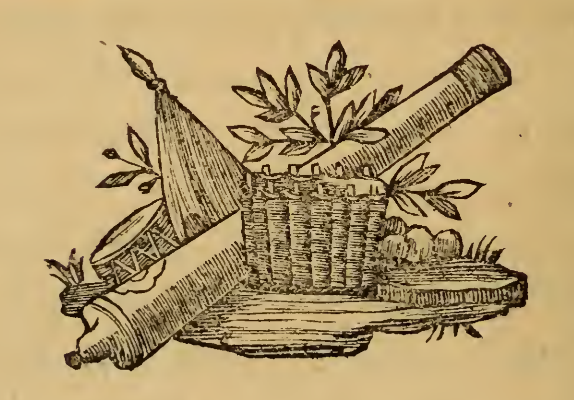
rivent jamais que par des voies détournées ; de prompts qui n'ont que le premier moment ; d'obſcurs, qu'il faut étudier au riſque de ne les jamais comprendre : de deſpotes, qui croiroient s'avilir s'ils s'éclairoient avec les autres : c'eſt de ce mélange, bon & mauvais, que ſort l'utilité générale.

Les talens de *Neboſis* ne pourroient pas ſatisfaire une vaſte ambition, mais bien contenter un amour-propre raiſonnable, s'il en étoit de tels : ce qui fait ſon éloge, c'eſt d'être content de ſon lot ſans ſe l'exagérer.

Un auteur italien a dit que dans un bloc de marbre il y avoit toujours une belle ſtatue, mais que la difficulté étoit de l'en tirer. On pourroit appliquer cette idée à tout homme choiſi par ſes concitoyens pour défendre leurs intérêts. Il y a certainement un nombre de qualités qui ont déterminé leur choix, il s'agit d'en tirer parti.

Je ne fais pas un mérite à un homme

d'avoir une physionomie prévenante ; mais je lui en fais compliment. Elle détermine cette premiere disposition qui rend accessible à tout ce qu'on desire. Une amitié de dix ans peut m'aveugler sur *Nebosis* ; en tous cas, c'est de toutes les illusions la plus pardonnable.



CLEMON.

Une jeunesse voluptueuse ne promettoit pas à la liberté un défenseur aussi zélé & sur-tout un apôtre aussi utile. Il y a des fautes qui sont celles de l'époque où nous nous trouvons. La fin du regne de Louis XV invitoit au plaisir. L'austérité devient étrangere dans la société quand toutes les jouissances s'en sont emparées. *Clemon* se laissa entraîner par les circonstances, obéit à des goûts exigeans, il prouva que c'est presque un malheur d'être aimable dans la brillante époque du jeune âge.

Le desir de comparer deux peuples rivaux emporta souvent *Clemon* sur les bords de la Tamise. Il voulu connoître à fond les deux Nations de l'Europe parvenues à un haut degré de civilisation, pleines de défauts, sans-doute imparfaites dans leur

gouvernement, mais toujours ſupérieures à celles qui les environnent. Il vit que cette émulation nourrit l'induſtrie, & fait qu'elles ſe balancent ſans jamais ſe ſurpaſſer. Il vit que l'état de l'homme n'étoit pas plus à deſirer dans l'un ou l'autre pays, & qu'à la juriſprudence criminelle près, la France avoit peu de choſes à envier à l'Angleterre.

Elle nous a précédé dans l'uſage de la liberté, & c'eſt dans ſon ſein que *Clemon* puiſe ſans doute les principes généreux qui ont électriſé la Nation. Il les profeſſa à une époque où l'on ignoroit encore l'accueil que les François leur deſtinoient, & où il étoit impoſſible de prévoir que, vainqueurs du préjugé, ils iroient du premier ſaut ſe placer à côté des peuples qui ont abdiqué le plus lentement la tyrannie. Qu'on ſe rappelle les documens qu'il ſcella de ſon nom & qui encouragerent les bailliages à calquer leurs inſtructions ſur un ſi beau modele.

Ce n'eſt pas d'avoir conquis l'amour

du peuple qu'il faut louer *Clemon*, mais d'avoir retenu ſon enthouſiaſme; il ſuffiſoit pour le premier d'exciter le penchant des citoyens vers cette branche populaire de la Maiſon de Bourbon; mais pour l'autre il falloit une victoire ſur ſoi-même, & d'une eſpece moins commune. Malgré ſon rang, *Clemon* a des amis, parce qu'il l'eſt lui-même de ceux qu'il admet à ſa familiarité. Ce qui tient à ſa perſonne eſt heureux. Lorſque le ſervice eſt libre; les devoirs ſont des plaiſirs.

Clemon eſt généreux; le peuple en a reçu des ſoulagemens, des ſecours, les gens de lettres des bienfaits; l'animoſité des propriétaires qui perdirent l'agrément d'une promenade a été remplacée par le ſuffrage de l'Europe. Les étrangers de tous les pays conviennent qu'il n'eſt aucun édifice qui préſente cet enſemble de commodités, de richeſſes, de jouiſſances. On y trouve le luxe & la ſimplicité, l'étude & la diſſipation, les promenades & les ſpectacles, la tranquillité des clubs & les

tumultes des cafés. Ces tableaux divers de la vie ſociale ont tous leur agrément, & peut-être leur utilité.

Il eſt d'autant plus agréable de louer *Clemon* ſur un certain ſujet, que ſa patrie ne l'avoit pas flatté; il l'a ſervi comme s'il eût eu une dette à acquitter. Queſt-ce qu'une campagne? queſt-ce qu'une victoire à côté de ce qui peut décider, hâter, conſommer une révolution?

Les guerres dépeuplent les États, les grands exemples peuvent les changer, & le courage de l'ame les porter à un degré de ſplendeur que n'ont jamais donné les plus brillantes conquêtes.

Clemon choiſit une route ſinguliere pour faire arriver ſes enfans au but moral qu'il avoit marqué! Le ſuccès a couronné un eſſai qu'il ne falloit qu'un peu de philoſophie pour tenter. Pourquoi une femme d'eſprit, inſtruite, zélée, ne formeroit-elle pas de jeunes princes à la vertu, & ne développeroit-elle pas les talens dont la nature leur auroit donné le germe.

Il a prévu les ſacrifices auxquels l'aſſujettiroient ſes propres inſtructions, & ſurpaſſé de beaucoup la taxe que lui impoſoient les beſoins de la patrie.

On le croira difficilement, *Clemon* ne réunit pas tous les ſuffrages, même du parti qui ſe fait gloire de ſuivre ſes principes. La cauſe de ſa modération a échappé aux yeux du vulgaire, & l'on n'a pas vu que s'il eût mis plus de chaleur, il eût eu l'air de travailler pour lui & non pour la cauſe publique. Mais ſavez-vous que *Clemon*.... Non, je ne ſais rien, je ne crois rien. Et ſi jamais une lumiere terrible venoit déſiller mes yeux, je maudirois l'inſtant où je traçai ce portrait.



STANISBAY.

STANISBAY offre un grand ſujet de méditation, &, de tous les portraits de cette galerie, c'eſt celui devant lequel il faut s'arrêter le plus long-tems, non que le ſujet ſoit plus intéreſſant, n'on qu'il ſoit mieux peint, non qu'il ſoit plus fidèle, mais parce qu'il offre des contraſtes qui doivent étonner l'eſprit humain & inſtruire ceux qui liſent avec un but.

Stanisbay, ſous les dehors les plus populaires, eſt un ariſtocrate furieux; ſous l'apparence de la franchiſe, c'eſt le courtiſan le plus rafiné. On le croit plein d'intelligence, il n'eſt qu'audacieux; il agit ſans avoir combiné, ou il combine ſans données. De tous les hommes qui ont uſurpé une réputation, il n'en eſt pas qui puiſſe l'appuyer de moins de prétextes.

Jeune encore, il affectoit une indifférence profonde ſur l'avantage de porter

un nom pur & respecté. On le voyoit aux spectacles, sous l'habit le plus modeste, se confondre dans la foule tumultueuse, écouter les propos, vanter l'égalité, s'élever contre le prestige des dignités, attaquer le luxe des grands, & rappeller l'antique simplicité comme le premier des biens.

Lorsqu'il entra dans le corps de la marine, il atteignoit son septieme lustre. Pour n'être pas dispensé des premiers grades, il se met à la tête de cent enfans, gardes de la marine, & fait son entrée dans le port de Brest. Ce charlatanisme lui réussit. On trouve, je ne sais quoi d'héroïque à voir un vieux jeune homme se confondre avec les enfans de la patrie, destinés au service de la marine.

Stanisbay montroit de la souplesse à la cour, & de l'audace aux camps; il caressoit ses supérieurs & demeuroit inflexible pour ceux qui devoient lui obéir. Ces deux qualités le firent choisir pour commander les Antilles. Il y paroît, & déploie les

maximes tyranniques qu'on abjure aujourd'hui, qu'on respectoit alors. Le peuple se soumit, rongeant en secret son frein.

Ses plaintes s'élevent, remplissent les isles, traversent les mers, arrivent à la cour. Les insulaires attachent à sa porte le fatal drapeau, & prononcent ainsi sa proscription. Il la reçoit en silence. Dix-huit mois lui avoient valu l'horreur du peuple & la vengeance de la cour. Il lui restoit dix-huit mois encore avant de venir rendre compte de sa conduite, il les emploie à reconquérir le suffrage de ce même peuple. Sa fierté s'humanise, il reconnoît des loix, il descend aux besoins de la multitude, & cet homme proscrit inspire des regrets, voit la foule repentante suivre ses pas, & pleure sur l'instant où il va repasser les mers.

La fortune l'attendoit à la guerre d'Amérique, c'est-là qu'il mit la témérité à la place de la science, & qu'il voulut forcer l'Europe à lui reconnoître des talens. Sévere jusqu'à l'humanité, brave

jusqu'à la folie, il ose tout & réussit, c'est-à-dire, que le courage de tout entreprendre en imposa à la multitude.

Quelques succès qui n'aboutirent à rien, assez de charlatanisme, un peu de singularité, de la brutalité ; tout le fit passer pour un homme capable. Tantôt on le désigne pour le ministere, tantôt pour le gouvernement des mers, mais il n'arrive jamais. Un ministre clair-voyant qui l'avoit jugé, le tint à une sage distance des affaires. Mais, profitant depuis cinq ans de l'interregne des ministres, il est devenu courtisan, non des rois, mais de tout ce qui les entoure.

Il saisit le commandement d'une troupe nouvellement créée, & trouve, dans une institution plébéienne, une façon de se rendre l'homme du prince. Soyez-le ouvertement, *Stanisbay*, & ne vous rendez pas suspect par foiblesse.

Peu d'esprit n'est pas un grand inconvénient, c'est ce dont on se passe le mieux dans les affaires d'administration. Mais peu

de caractere eſt tôt ou tard l'écueil contre lequel vient ſe briſer la réputation. Otez à *Stanisbay*, comme à ceux de ſa caſte, le préjugé de la naiſſance, l'empire que donnent les richeſſes, l'éclat des dignités qui en impoſent, & vous ne trouvez rien.

Un des grands défauts de *Stanisbay*, c'eſt de ne rien prévoir, il s'aſſervit aux événemens, parce qu'il s'en laiſſe envelopper. A juger de certains hommes par l'acharnement avec lequel ils pourſuivent les places, on jureroit que le patriotiſme les dévore, ou qu'ils ſont tourmentés du noble beſoin de ſervir leurs ſemblables.



PHOEDOR.

Phoedor trouve place dans cette Galerie, parce que ſes ouvrages ne reſſemblent pas à ſa perſonne; c'eſt-à-dire, qu'un petit particulier, ſans miſſion, ne peut guère ſe flatter d'occuper le public.

Phoedor a beaucoup écrit, quelquefois ſur des ſujets intéreſſans, toujours des choſes utiles; & cependant, ſi l'on faiſoit l'extrait de ſes ouvrages, peut-être n'y trouveroit-on pas ſix phraſes neuves. Quant aux penſées, il n'en faut pas parler. Ce ne ſont cependant pas des compilations; mais rien n'eſt mal, rien n'eſt ſaillant. Vous liſez avec plaiſir, & vous ne vous inſtruiſez jamais. Votre tête devient, pour un moment, le tonneau des Danaïdes.

Il a de la hardieſſe, mais il n'en réſulte rien. Vous ſentez le patriote, l'ami de la liberté, mais il ne vous échauffe

pas assez pour décider votre opinion & vous faire courir aux armes. Il présente des *plans* très-bien levés, mais inexécutables. Il a le *faire* de tout le monde, sans réunir les talens de tous. Vous retrouvez les Germains, les Anglois, les Américains, les François dans ses compositions ; chaque imitation est bonne, mais l'ensemble n'est pas fondu.

Il faut tenir compte à *Phoedor* des peines qu'il a prises pour s'instruire. Il a passé les mers, bravé les régions du nord, sacrifié sa liberté, pour acquérir des connoissances utiles à l'homme dans la vie sociale. Il s'est lié avec cette classe d'érudits, dont la fréquentation habituelle épargne bien des lectures, & dont les idées passent sans peine dans des mémoires soigneuses de ne rien perdre. Il semble que *Phoedor* se soit plutôt attaché à reproduire ses amis que ses propres conceptions.

Il avoit aussi des prétentions oratoires. Mais il semble que tous les dons naturels que nous avons reconnus dans Nebosis

aient été accordées aux dépens de *Phoedor.* Alors il faut chercher dans sa plume tout le secret de sa réputation.

Phoedor ne connoît point de mesures. Il loue *à perte de vue*, où il déchire *à belles dents*; toujours de l'enthousiasme ou de l'aigreur; aussi ses jugemens n'affligent personne. Quant à la louange, elle est sûre de plaire, de quelque part qu'elle vienne.

Loin de nous la pensée de blâmer le noble desir d'être quelque chose, à l'instant glorieux où un peuple brise ses chaînes; loin de nous l'égoïsme, l'insouciance, & même jusqu'à un certain point l'esprit de calcul. Mais le zele, le patriotisme consistent-ils donc à gouverner? N'existe-t-il d'autre place que celle de législateur? Que chacun présente ses doutes, offre ses lumieres, hasarde ses conseils; mais avilir les chefs en leur donnant de continuelles leçons, embarrasser les esprits au milieu d'une foule de réglemens contradictoires, c'est servir son amour-propre & non sa patrie.

AMPHIARAUS.

L'AMOUR du plaisir embellit ses premieres années, & triompha même de quelques chagrins domestiques, provenus d'un mariage très avantageux dans les idées reçues, & mal-assorti pour les rapports. D'ailleurs il eut peu de goût pour l'étude en général, & plus que de l'indifférence pour celle des loix.

A peine cependant fut-il membre de ce grand corps, le dépositaire des loix, selon quelques-uns, & jadis leur maître, selon d'autres, qu'il entrevit dans les fréquentes convulsions dont il étoit agité, un moyen utile de sortir de la foule. Il contracta sans peine l'habitude de soumettre aux événemens ses projets à demi-formés, & de plier son caractere aux ministres divers qui se succedent si rapidement en France, ce caractere naturellement docile, & qui devint, par les épreuves, d'une souplesse extraordinaire.

De souplesses en souplesses, il parvint à la dignité de premier président. Il ne fut ni l'homme du roi ni l'homme du parlement, il fut l'homme des circonstances. Alors le duc de Choiseul remplissoit avec éclat les grandes places de l'administration. M. de *Maupeou* fut sa créature, & lui assujettit son département, sa personne, & ce qui tient à la magistrature. Peu après, *Aspasie*, (exemple unique de ce que peut la beauté chez une femme & la foiblesse dans un prince) Aspasie, dis je, s'éleva à la plus haute faveur; *Amphiaraus* se déclara son courtisan, son appui, &, de plus, son cousin. Un satrape luttoit contre un parlement, une province & l'opinion générale. Le roi vouloit sauver son ministre, pardonner & imposer silence. *Amphiaraus* se trouva là tout prêt pour enlever jusqu'à la trace de ces dangereuses accusations & de quelques douteuses répliques.

Bien des gens, cependant, ont soutenu qu'*Aspasie* sollicita cette démarche auprès du roi, à l'insu même du chancelier.

Ces traits ſont connoître un perſonnage; & cent autres, qui les avoient précédés, devoient ouvrir les yeux au duc de Choiſeul. Mais, quel eſt l'homme d'eſprit ſur qui le patelinage n'ait pas quelque empire? Quel eſt le miniſtre en crédit qui ne ſe croye pas toujours à temps de briſer ſon ouvrage? Quel eſt le cœur franc qui ſe doute des reſſources de la perfidie, ou du moins qui connoiſſe toute l'étendue de ſes manœuvres?

Quoi qu'il en ſoit, ce fut M. de *Choiſeul* qui mit *Amphiaraus* à la premiere place, & ce fut *Amphiaraus* qui exila M. de Choiſeul dans ſa terre. Ces détails ſont connus; il eſt plus court de les indiquer à ceux qui les ignoreroient, que de les tranſcrire. Suivons *Amphiaraus* dans ſes opérations; on ne découvre point une marche combinée qui enchaîne les circonſtances, mais un homme qui, s'abandonnant aux ondulations de la cour, travaille à les faire ſervir à ſes vues générales: c'étoit l'ambition, le projet de ſe venger

d'un corps qui l'avoit humilié & avoit voulu le punir ; c'étoit l'envie de se soustraire au pénible sentiment de la reconnoissance, qui tient un homme esclave, sous peine des affronts dont l'opinion générale flétrit encore les ingrats ; c'étoit enfin cette malheureuse activité dans laquelle la vie des cours tient ceux qui y existent.

A quel autre motif attribuer tant de manœuvres insolites dans l'affaire du satrape ? Il pouvoit le servir sans compromettre la dignité de la simarre, & s'exposer aux désagrémens inséparables de l'arrêté du 6 septembre 1770, au sujet de la séance du roi au parlement, pour enlever les minutes du procès intenté au commandant de Bretagne.

C'est cet arrêté, dirigé contre le chancelier, que l'on doit regarder comme la cause de la révolution en France. Le parlement & le chef de la magistrature jurerent, sur l'autel de la vengeance, de s'entre-détruire.

Le premier acte fut l'édit du 27 no-

vembre, qui renverſoit en un moment les loix fondamentales de l'enregiſtrement. L'enregiſtrement eſt un fantôme de réſiſtance que le peuple étoit cenſé pouvoir oppoſer, par les organes parlementaires, aux volontés deſpotiques du ſouverain. Ce fantôme (comme tous les fantômes dont il eſt queſtion dans le monde) n'étoit rien en lui-même, mais il embarraſſoit la marche rapide de la volonté arbitraire; il éloignoit les effets, & il faiſoit briller des lueurs de vérité aux yeux, ſouvent aveuglés, de l'autorité.

Il en eſt vraiſemblablement d'*Amphiaraus* comme de beaucoup d'autres perſonnages qui occupent une place dans l'hiſtoire, ſans qu'elle puiſſe les faire exactement connoître. Ce qu'on découvre, c'eſt que cet homme ambitieux étoit plus empreſſé de faire du bruit que d'acquérir de la gloire; plus propre à entreprendre qu'à combiner; plus confiant dans ſon étoile que dans ſes moyens propres. Que la vengeance ait été ſon premier motif,

cela eſt inconteſtable ; mais que ſon opération ſoit vicieuſe, c'eſt ce qui eſt encore douteux.

Dès qu'il a été dans ſon exil, les faiſeurs de couplets, d'épigrammes, de brochures ſe ſont tus. Cela ne prouveroit il pas que ſa perſonne étoit plus odieuſe que ſes opérations ? Cette conjuration contre ſes réformes ne plaideroit-elle point en leur faveur ? Qui a jamais nié que la juſtice étoit diſpendieuſe ; que les reſſorts des parlemens étoient trop étendus ; que la venalité admettoit dans les corps la jeuneſſe riche & ſans expérience ; la roture corruptible & ſans une certaine délicateſſe ; l'ignorance préſomptueuſe & ordinairement favoriſée ? Une grande partie de ces abus ne réſiſtoit pas aux changemens réaliſés par *Amphiaraus* ; ce que l'aſſemblée nationale a décrété ne le juſtifie-t-il pas ?

Peut-être que la ſociété a plus de reproches à lui faire que l'hiſtoire ; & ſans les néceſſités politiques, ſur leſquelles les

particuliers doivent étendre un voile, on lui rendroit vraiſemblablement une liberté dont il ne feroit uſage ni pour Verſailles ni pour Paris.

Celui qui a beaucoup réfléchi, qui a goûté les douceurs de la campagne, doit peu deſirer le ſéjour bruyant des grandes villes, & ſeroit impardonnable de regretter le ciel orageux des cours.



MONTALB.

MONTALB eſt né pour gouverner l'eſprit de ſes concitoyens, parce qu'il eſt composé de ces reſſorts qui briſent les intérêts particuliers. Il poſſede l'activité née d'une longue méditation & de la certitude de la bonté de ſes opérations. Capable de grandes vues, dominé du deſir de rendre les hommes heureux, il a le rare courage de vaincre les obſtacles qu'eux-mêmes apportent à leur propre félicité, & l'éloquence entraînante, fruit d'une raiſon exercée & d'un cœur brûlant.

La carriere des affaires, ſi brillante quand les circonſtances vous ſecondent, & ſi ingrate quand la fortune n'aide pas un peu le talent, lui offrit une occaſion de le faire connoître. Il la ſaiſit & triompha d'une claſſe vindicative. Dans toutes les

cours, un certain nombre de familles riches & puiſſantes prétendent à une influence qui gêneroit l'adminiſtration ſi elle ne ſavoit pas ſe ſouſtraire à l'importunité de gens qui ſollicitent comme on exige. Trois choſes caractériſent la nobleſſe de cour; fierté, ignorance, fauſſeté. Si on l'humilie, elle ſe révolte; ſi on veut l'employer, elle eſt incapable; ſi on l'eſſaye, elle abuſe. Il ne s'agit pas ici de faire une ſatyre ou un portrait d'imagination, tout eſt dans la plus exacte vérité.

Montalb inſtruiſit auſſi la capitale, qui ne met aucune différence entre l'aiſance & le luxe, entre le repos & la pareſſe, entre l'induſtrie & la rapine. On n'y connoît plus la bonne foi qui pourroit animer un commerce immenſe, & l'on y a ſubſtitué le coupable uſage de tout altérer. *Que feriez-vous*, SIRE, diſoit le régent à *Pierre premier*, ſi vous aviez une ville comme Paris? *Je mettrois le feu aux quatre coins*, *répondit le ſauvage monarque.* Que feroit-il donc aujourd'hui que Paris eſt in-

finiment plus corrompu qu'il ne pouvoit l'être il y a un siecle.

Montalb s'est fait certains principes dont il a juré de ne jamais se départir.

Tout homme qui veut être utile à la société doit commencer par déplaire aux individus, car ceux-ci ne sont heureux que du désordre dans la chose publique. Si tout étoit sagement réparti, s'il y avoit quelqu'ombre de proportion entre les jouissances, un homme n'absorberoit pas à lui seul la portion de mille. Pour rétablir l'équilibre, il faut ôter à l'un pour donner aux autres, & c'est cette opération qui excite les murmures des grands, & livre son auteur aux conspirations de l'avide méchanceté.

Tout homme qui opere un changement nécessaire fait la satyre de l'ancienne administration. S'il se concerte avec le temps, les abus l'emportent, & les courtisans qui le devinent le culbutent avant qui ait réalisé ses plans. Pour réussir, il faut brusquer les volontés, profiter de la chaleur

momentanée des ſouverains & ſe ſacrifier, bien ſûr que les ſervices rendus à la patrie ſeront, dans peu, la cauſe de ſa décadence.

Quelque parfait que puiſſe être un roi, c'eſt un homme. Or, tout homme eſt acceſſible à la flatterie, à l'amitié; la confiance qu'il a dans ſon agent ne peut pas être excluſive; il tient à une épouſe qu'il chérit, ou à une autre maîtreſſe qu'il adore, ou à des ſerviteurs qui ſont devenus ſes amis. Or, ce ſont ceux-là qu'on ſuſcite contre le miniſtre. Tantôt c'eſt en louant ſes talens qu'on calomnie ſes intentions; tantôt c'eſt en exaltant ſes intentions qu'on dégrade ſes talens; s'il a des foibleſſes, on les métamorphoſe en défauts eſſentiels; ſes défauts en vices, ſes vices en crimes. S'il eſt ſans tache, on l'attaque par le ridicule juſqu'à-ce qu'enfin il ſoit forcé de s'occuper d'avantage de ſa conſervation que des affaires de l'état. Alors il ſurvient quelques négligences, on entame le miniſtre, il ſe défend; ſon

maître, étonné qu'il ait besoin de justification, diminue sa confiance, se rend accessible à des conseils étrangers; ce serviteur, assailli, résiste encore, & succombe enfin sous ses propres efforts.

Tout étranger qui n'a pas une naissance distinguée, une fortune considérable, des amis puissans, & qui n'a, au contraire, que des talens & la faveur de son maître, ne peut plus rien faire des premiers dès que l'autre lui est ravie. Ses amis se retirent, & ses créatures se soulagent du poids de la reconnoissance; ses ennemis préparent la vengeance, les grands l'humilient, les méchans l'écrasent, les sots viennent donner leur coup de pied; la populace discourt, & il se trouve seul épuisé des efforts qu'il a faits avant de tomber; & résistant avec peine à l'injustice qui veut lui enlever jusqu'au bien qu'il a fait.

CNEIS.

Il nous a paru plaiſant & utile, peut-être, de mêler à ces portraits celui du peintre de la galerie.

Cneis a pluſieurs qualités apparentes qui ſupportent difficilement un examen approfondi. Doux dans la ſociété, mais d'une douceur qui dérive plutôt de la pareſſe d'eſprit que de la bonté d'ame. Cauſtique dans ſes écrits, mais cette cauſticité naît plutôt du deſir de briller que de l'intention de nuire. Peu ſenſible à la renommée, parce qu'il croit avoir acquis ce que les hommes ne conteſtent pas, & que les hommes s'ennuient de louer le même objet, méritât-il tous les jours de nouvelles louanges.

Il a l'extérieur de la foibleſſe, parce qu'elle rend aimable ; & la vraie fermeté qui conſiſte à ne pas changer d'opinion en changeant de procédés. Voilà d'où vient

qu'il peut bien rendre ſa familiarité, mais jamais ſon cœur ; des ſervices, mais jamais ſon eſtime. Cette marche l'a fait plus d'une fois paſſer pour faux ; & le peu de ſoin qu'il prenoit pour s'en juſtifier prouvoit ſon peu d'eſtime pour ceux qui ne demêloient pas le ſecret de ſon ame.

Quel que ſoit le motif de *Cneis*, ſoit ennui, ſoit vanité, ſoit foibleſſe, il fait toujours le bien. Le motif en pourrait être plue pur, mais l'effet eſt toujours le même.

Son talent conſiſte dans l'abondance des idées, la clarté de l'expreſſion, l'indulgence de ſa morale, la facilité à produire, la grace de l'eſprit, la juſteſſe de ſes portraits, mais ſes ouvrages n'ont jamais ce fini ; on croit qu'il pourroit mieux faire, parce que l'on ne réfléchit pas que les eſprits qui naturellement ont peu de force la perdent encore ſous le travail de la lime.

Il a de l'invention & peu d'imagination de ſtyle. C'eſt l'écrivain du petit nombre

d'hommes cultivés & difficiles, & non de la multitude. Plus ingénieux que ſenſible, l'aménité ſeule l'empêche d'être froid.

La manie de *Cneis* a toujours été d'être aimable. Il a plus de quoi ſéduire que de quoi plaire; mais ſi on l'examine on n'a jamais à ſe plaindre de ſes procédés, ni à ſe louer de ſes ſoins. Le ſeul ſentiment qui l'enchaine eſt l'habitude; il ne contredit point, parce que cela fatigue & que bien des gens prennent cette indifférence pour un ſuffrage.

Cneis aura prodigieuſement écrit & ne laiſſera aucun ouvrage; il aura beaucoup travaillé, & ne laiſſera aucun monument.

Par un contraſte malheureux il ſe croit au deſſus des places ſubalternes & au deſſous des premieres. Cet aſſemblage d'orgueil & de timidité fait qu'il n'aura rien été après avoir cru être beaucoup de choſes. L'expérience lui prouve que dès qu'il eſt connu il eſt recherché, & il a la manie de ne ſe pas faire connoître.

Sa timidité naît de l'intime perſuaſion

de ce qu'il n'eſt pas à ſa place. Tout homme lui paroît ſupérieur, parce qu'il a ſu mieux profiter des circonſtances. Ce ſouvenir mêlera une certaine amertume à ſon exiſtence, une teinte de fiel à ſes écrits, une ſecrette défiance de ſes entrepriſes, un reproche tacite qui ne l'abandonnera qu'à cette époque où l'on diſpute quelques jours paſſables aux maux qui déſolent les reſtes de la vie.

Cneis a un acharnement au travail, une juſteſſe de vue, une fécondité d'expédiens qui l'eût diſtingué parmi les hommes d'état. Il a un extérieur, un ſang-froid, une onction dans la parole, un don d'inſpirer la confiance, qui l'euſſent rendu un négociateur utile & dangereux pour les puiſſances auxquelles on l'auroit adreſſé. Il écrit mieux qu'il ne parle, parce qu'en parlant, il réfléchit plus qu'il ne ſe livre.

Son commerce eſt doux, ſûr, agréable ; ſa gaieté modérée, piquante, & part de l'ame; ſon indulgence réfléchie, intéreſſée, & reſtreinte à certains articles ; ſon hu-

meur ſilentieuſe ou épigrammatique ; il fait peu de frais, il ne cherche pas les ſaillies ; il craint l'abus de l'eſprit, & cependant ſon abſence eſt un vuide dans une ſociété, & ſon aſſiduité eſt comptée pour quelque choſe, même par ceux qui ne l'aiment pas.

Cneis n'eſt point un homme de génie, mais c'eſt plus qu'un homme d'eſprit; ce n'eſt pas un ſavant, mais plus qu'un homme inſtruit, ce n'eſt pas un homme parfait, mais c'eſt un homme eſſentiel.

En général il ne recherche pas les hommes, parce que, pour un cauſeur il y a dix bavrads; pour un eſprit bienfait, dix eſprits de travers ; pour un juge de ſang-froid, dix orateurs paſſionnés ; pour une femme qui raiſonne, dix ames inconſéquentes; pour une femme qui tire ſon bonheur de ſon ame, vingt qui veulent le devoir à leur figure. Son humeur ſe borne à l'inaction, & croit que les hommes ſon ainſi faits, comme l'aloës eſt amer ; le

pavot, ſoporatif; le ſureau, ſudorifique; le nenuphar, un calmant.

Comment, dira-t-on, a-t-on fait le portrait de *Cneis* ſans employer le mot d'égoïſme? parce que ce défaut, étant celui de tout le monde, n'appartient à perſonne en propre. L'homme extrêmement complaiſant ne peut jamais être fort égoïſte. Tout le monde diſpoſe du premier, & l'égoïſte ne cede à perſonne.



MAZEAS.

Duc de Coigny

IL n'est pas impossible d'allier la modération de l'égoïsme & la fureur d'un aristocrate ; de se soumettre sans murmure aux plans économiques, & de nourrir en secret la plus violente haine contre la main qui frappe ce que l'on s'est accoutumé à regarder comme sa propriété. Quelle est la grace qu'on n'ait pas reçue comme une dette qui payoit à peine nos services ?

Mazeas est le chef d'une maison où la faveur a été héréditaire. Il a plus fait pour sa patrie que s'il avoit conquis des provinces ou ramené l'ordre fugitif, & quels que soient les bienfaits des rois, ils ne s'acquitteront point avec *Mazeas*.

Ce n'est point l'esprit qui fait réussir, mais la douceur, l'amitié, les soins modérés : je dis modérés, car les prétentions, ou la présomption du succés, ou la confiance audacieuse, déplaisent même

à la cour, qui cependant en eſt le ſéjour.

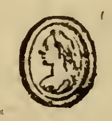
Mazeas n'a point été oublié dans les réformes. Il a eu la noble fierté de les conſeiller ; il a paru marcher gaiement au ſacrifice, & s'il a eu le déſagrément d'être expoſé aux ciſeaux économiques du miniſtre qu'il déteſtoit, il a eu le plaiſir de ſe moquer de la ſtérilité de ſes expédiens.

Il a obſervé un ſilence adroit & modeſte, ces mots ſont ſynonymes pour un homme de cour dans l'aſſemblée nationale. Riſquer une opinion eſt dangereux, parce que à l'inſtant on eſt corrigé ; auſſi *Mazeas* a laiſſé déclarer les droits de l'homme, ébaucher la conſtitution, entreprendre le travail des finances, ſans ſeulement s'en mêler.

Il n'y a qu'en France où un homme s'imagine que l'on eſt toujours propre à la place pour laquelle on eſt choiſi. Il eſt ridicule de ſe laiſſer nommer membre d'une aſſemblée qui ſuppoſe toutes les connoiſſances, quand on n'a que toutes les prétentions.

Mazeas a conſervé ce que l'on a long-temps nommé l'air d'un ſeigneur, d'un homme de cour. Ce luxe extérieur en impoſoit, & la foule, accoutumée au reſpect, n'oſoit pas ſe prêter à certaines idées; à plus forte raiſon ne ſe ſeroit pas portée aux incroyables extrémités qui de nos jours ont renverſé les barrieres de l'ordre ſocial.

Il faudra finir par plaindre ce que nous appellions les grands. Ils ne ſont plus rien dès que nous retirons notre opinion. Ce préjugé ſait les maintenir à une certaine élévation. Seuls, ou ſans ce piedeſtal, on les verra avec leur ignorance, leur nullité, & cette incapacité, dont ils ont eu l'incroyable franchiſe de ſe vanter dans d'autres temps.



PÉRISTHENE.

JAMAIS phyſionomie n'a mieux déconcerté un obſervateur. Soit qu'on le conſidere dans cette place, créée par le deſpotiſme & détruite par l'anarchie, ſoit qu'on le ſuive dans le miniſtere où l'intrigue la mieux conduite le porta, on voit une ame de boue ſous les dehors du déſintéreſſement, & un deſpote employant la popularité.

Périſthene fut chargé de l'odieux emploi d'épier les humains. Qu'étoit-ce qu'un lieutenant de police, l'exécuteur ſecret de toutes les vengeances, le délateur avoué de tous les crimes, le ſuppôt des miniſtres, le complaiſant des rois & des grands, l'inquiſiteur de la penſée, l'ordonnateur des honteux ſacrifices faits à la publique ſûreté, le geolier de toutes les priſons, le protecteur de tous les vices. Son ame eſt un cloaque où alloient s'épancher tous les affreux ſecrets des cœurs corrom-

pus. Il ne pouvoit employer que ces hommes déshonorés qui ont besoin, pour se soustraire à la loi, de lui fournir sans cesse des victimes. Celui qui se permet un métier aussi avilissant a-t-il conservé encore quelque reste de pudeur ?

Aussi, voyez *Péristhene* à la cour, esclave de ce qu'il approche, venir mendier l'honneur d'être employé par les courtisans, se vanter à l'un d'avoir soustrait au fer de la loi d'infames protégés, & à l'autre d'avoir facilité l'escroquerie à la beauté qui joint au profit de ses charmes celui du lansquenet ; à une princesse, d'avoir précipité dans le fond d'un cachot le satyrique imprudent qui s'est égayé dans ses rimes ; à un ministre, d'avoir paralysé la plume de celui qui calculoit ses erreurs politiques ou ses déprédations financieres.

Voyez *Péristhene* à la ville, recevant l'encens prostitué d'un amas de gens de toutes les classes, qui viennent marchander le droit de désoler des citoyens ou de les soumettre à des contributions iniques ; il refuse avec

éclat ce que ſes agens vendront en ſecret: il promet la mort de l'un, la liberté de l'autre ; il inſulte au lieu de réprimander ; ou ſi la beauté ſe promet en ſollicitant, il ne ſait plus qu'abſoudre.

Voyez-le dans ſon travail, conſacrant l'impoſture, récompenſant la calomnie, frappant à tort & à travers, ſignant ſans lire, liſant ſans attention, trompé par un commis, abuſé par un eſpion, mené partous. Il n'a rien lu, rien écouté, rien approfondi, rien diſcuté, & tout eſt jugé, décrété, exécuté ; en vain les larmes coulent, en vain le déſerpoir rugit, en vain l'innocence invoque la mort, il foule aux pieds les victimes & court oublier leur cris perçans dans le ſein de la volupté.

Voyez *Périſthene* viſitant, ces maiſons de larmes, où l'imprudence, la colere, l'i-vreſſe, expient dans des cachots infects des torts paſſagers que la raiſon & le repentir ont déſavoués. Il jette un coup-d'œil ſtérile ſur ces aſyles de l'humanité outragée, accepte des lettres qu'il ne lis

pas, & s'éclipſe bien vîte, dans la crainte que l'image du malheur ne l'attendriſſe & n'éveille ce ſentiment que l'on nomme pitié, qu'on fait taire, & qu'on n'étouffe pas.

Tel a été *Périſthene* ; dix ans en butte aux malédictions méritées & aux louanges ſurpriſes, extérieur compaſſé, phiſionomie apprêtée, bonté jouée, nul d'eſprit, ſec dans ſes réponſes, affectant le ſilence des gens d'eſprit, mais ſe trahiſſant parce qu'il écoutoit comme les ſots, jaloux comme *Dandin*, libertin comme un maître des requêtes, hypocrite comme un abbé au ſéminaine : tel étoit ce cenſeur public des mœurs, tel étoit la loi vivante du peuple.

Périſthene étoit né avec de l'ambition ; qu'on juge ſi elle étoit fortifiée par le ſuccès qui l'avoit élevé malgré tous les préjugés. Sans connoiſſance, ſans fortune, ſans vertu, ſans appui, il avoit franchi les bornes ordinaires, auſſi n'eſt-ce que ſur le pliant du conſeil qu'il voulut ſe repoſer.

Il eſt appelé au miniſtere, & ſaiſit ſans

pudeur nos départemens, qui lui étoit aussi étranger qu'il étoit étrange de voir un robin ordonner à des militaires, un bourgeois à la tête de la noblesse épurée, un balayeur de rues promener des flottes sur les mers. N'importe ; il ordonne de construire ; les chênes s'amoncelent dans nos chantiers, les agrès s'emmagasinent, les approvisionnemens de toute espece se multiplient. Deux objets seuls lui échappent. Où prendra-t il des fonds pour payer, & des hommes pour servir ? les premiers sont épuisés, les autres découragés.

Les François seront-ils donc tourmentés sans cesse de la même maladie ? imagineront-ils toujours qu'on est propre à tout, parce qu'on ambitionne tout ?

On ne peut pas suivre *Péristhene* dans son ministere. Il accusa l'envie de l'en avoir dépossédé ; ce n'est pas cette furie qui le blessa, ce n'est pas même sa malhabileté. Mais les intrigues que sa place lui donna l'occasion de nouer attaquerent un parti que des talens admirés alors fortifierent

pour un temps ; & ce parti, profitant de ſes avantages, renverſa le pigmée qui n'avoit pas ſu ſe mettre ſous l'ombre protectrice des géans, qui ſeuls pouvoient le maintenir dans une place qu'il falloit leur dévouer.



CLEOMENES.

Il ne fût pas mort ſans quelque réputation, s'il avoit ſu éviter l'écueil du miniſtere. C'eſt dans ce poſte brillant qu'il s'anéantit, & où il montra l'immenſe intervalle qui ſe trouve entre l'eſprit & le talent, entre l'intrigue & l'ambition. On vit à la tête des finances un homme qui n'entendoit rien aux finances & qui apportoit à la fin de ce ſiecle la routine uſée des anciens fermiers-généraux; on vit au timon des affaires un homme que tout embarraſſoit, quoique depuis vingt ans il ſe fût eſſayé dans une adminiſtration partielle.

Cleomenes, à la tête d'un diocèſe, entouré d'agens ſubalternes flatteurs, bercé au doux ſon des louanges, déſigné pour de grandes places, montrant de la facilité dans l'expreſſion, de la prétention au caractere, de la clarté dans ſes écrits, du courage contre les moines, de la liberté

dans l'opinion, avoit fourni à ses amis le prétexte plutôt que la matiere d'un éloge qui circuloit depuis quinze ans. Lorsqu'on s'est accoutumé à louer un homme, à Paris, on revient avec peine sur ses pas, & l'on place l'homme que l'on a créé.

Il y a vingt-cinq ans que l'incrédulité étoit synonime d'esprit fort. Un évêque qui avoit le courage de ne pas croire se voyoit porté par le parti philosophique. *Cleomenes* avoit laissé percer une insouciance des affaires de religion, à une époque où l'on avoit juré la destruction de la crédulité & du fanatisme; il lui étoit facile de s'abandonner à cette paisible indifférence, car il n'eut jamais de principes sur rien.

Cette malheureuse situation de l'esprit rejette toute espece de morale; on travestit tout à ses yeux abusés; l'ambition est sentiment de ses forces; la volupté est délassement; le luxe est décence de l'état; l'art d'amonceler les graces est prévoyance. Je montre *Cléomenes* sous le

beau côté, car on pourroit dire qu'il outragea les mœurs par la publicité de ſes diſpoſitions amoureuſes.

Il eſt d'autres eſpeces de liaiſons qui exigent plus encore de fidélité, il les ſacrifia en courtiſan, ou les rompit en traître. La premiere étoit avec un homme élevé à la même dignité dans la hiérarchie de l'égliſe & porté à un degré au-deſſus dans les places civiles. Il le deſſervit en ſecret par la coupable adreſſe à dévoiler ſes prétentions, ſon égoïſme, & ſon immoralité; la ſeconde l'attachoit a une eſpece de miniſtre, qui ſe trouva dans la néceſſité de faire quelques heureux, beaucoup d'ingrats, & une foule innombrable de mécontens. Il livra ſon ami à tous ſes ridicules, s'empara de ſa volonté, lui laiſſa l'odieux des refus, & s'appropria, par la voie de l'influence, la diſtribution des graces; la derniere étoit moins une liaiſon qu'un hommage ſoutenu, rendu aux qualités d'un homme dont les deſtinées ſeroient long-temps l'occupa-

tion de l'hiſtoire. Il s'enchaîna à ſes principes, ou plutôt feignit de les adopter, pour que les nombreux partiſans d'un homme alors diſgracié, choiſiſſent, pour exécuter ſes plans, leur plus grand apologiſte. Il parvint en effet à ce terme unique de ſes vœux; mais à peine en place, il abjura ſes plans, oublia leur auteur, ſe coalitionna avec ſes ennemis, renverſa la France & ſemà tous les maux qui nous accablent dans ce moment.

Cleomenes, fugitif, eſt-il aſſez puni ? Eh quoi, nous verrons la pourpre récompenſer l'incrédulité, des biens immenſes payer l'apôtre du deſpotiſme, des graces de tout genre combler le deſtructeur de nos fortunes! Non, il eſt des victimes qu'on doit à la vindicte publique; &, ſans que la mort s'en empare, il y a la honte, la privation, le cachet de l'animadverſion générale. Certes, nous ſerions bien à plaindre ſi nous n'étions plus dans la poſſibilité de flétrir les citoyens perfides, les miniſtres coupables.

Il eſt des hommes qui ont vieilli dans les cours & conſacré leur exiſtence aux intrigues, employant leurs coupables loiſirs à préparer la chûte d'un miniſtre & l'élévation de leurs créatures; conſpirateurs en faveur du déſordre, ils fondent leur avancement ſur l'erreur du prince, ſur les changemens des miniſtres, ſur le trouble dans l'adminiſtration, ſur la déprédation des finances, ſur les fautes des coopérateurs. Telle eſt cependant la claſſe impure dans laquelle on choiſit les dépoſitaires de l'intérêt général. Eſt-il bien extraordinaire que les peuples aient été l'aliment de l'avidité & du luxe des grands, & que deux ou trois cents familles ſe ſoient partagé les revenus de la France! eſt-il étonnant que les peuples, rentrés dans leurs droits, demandent aux déprédateurs un compte ſévere de trois cents ans, & qu'ils veuillent s'affranchir à jamais d'une auſſi tyrannique oppreſſion ?

J'avoue que le mot *patrie* eſt vuide de ſens ; mais s'il reſtoit quelque preſtige

de cette flamme ſacrée, ou s'il étoit poſſible de la reſſuſciter, ce ne ſeroit certes pas dans l'ame d'un prêtre, qui n'a ni poſtérité à pourvoir, ni dangers à craindre, qu'il faudroit aller chercher quelques étincelles de ce feu divin.

A Dieu ne plaiſe que je veuille affoiblir le reſpect dû à la religion catholique ! mais en général toutes les religions ont eu des prêtres égoïſtes. Ils regardent les hommes comme leurs conquêtes, ou s'imaginent avoir en eux quelque choſe de la nature divine & pouvoir commander aux opinions.

Rien n'eſt plus inſtant que de changer l'éducation des prêtres & l'eſprit de cette claſſe d'hommes, qui, à force de vouloir ſervir Dieu, ont preſque dédaigné d'être citoyens de la terre. L'égliſe a fourni un nombre aſſez conſidérable de miniſtres. Ils ont ſervi les rois, mais jamais le peuple. Ce n'eſt ni Suger, ni Richelieu, ni Ximénès, ni Mazarin, qui démentiroit ce fait; le cardinal de

Fleury, ſeul, eut une économie dont les peuples tirerent quelque avantage.

Cléomenes n'étoit pas plus capable d'économiſer que de dépenſer à propos. Dans ces deux poſitions il eût également nui aux intérêts de la choſe publique, il eût dépouillé les individus & toujours ignoré que pour aſſurer les économies il faut multiplier les jouiſſances.

Lorſque le duc de Choiſeul étoit en place, on lui reprochoit de la légéreté; c'étoit un dieu, ſi on le compare à la plupart de ſes ſucceſſeurs. Il avoit bien jugé *Cléomenes*, qu'il ne nommoit jamais que l'*Abbé*. Il s'en ſervit pour diminuer la ſuperſtition monachale, mais jamais il ne lui eût confié une partie d'adminiſtration où il eût été ſans guide.

Cléomenes a tiré parti des circonſtances, ſi c'eſt réuſſir que de vivre ſans gloire, ſans amis avoués; que d'aller chercher un ſol étranger, où l'on ne trouve que des paraſites ou de la commiſération.

CHABRIAS.

QUICONQUE eût prédit à *Chabrias* que sa disgrace étoit une faveur, son expatriation un trait de sagesse, n'auroit été ni reçu ni compris. Rien n'est plus vrai cependant. O mortels! qu'est-ce que vous appellez esprit, raison?

Chabrias n'est point un homme ordinaire. Tâchons de saisir sa ressemblance. Dès les premiers pas dans sa carriere il dévora les obstacles, & jura de la fournir avec distinction. Nommé procureur-général d'une commission chargée de venger un ministre, & de trouver un coupable, il se prêta, mais ne se livra pas à leur passion. Ses recherches furent séveres & non injustes. Un magistrat imprudent devoit payer de sa tête une faute plutôt qu'un crime. Sans *Chabrias* l'échafaud de S. Malo n'eût point été dressé en vain. Le public qui vouloit ne voir qu'un martyr dans le magistrat

Breton, ne voyoit que des bourreaux dans ses juges, & *Chabrias* fut traité d'autant plus sévérement, qu'il étoit le plus adroit des juges & malheureusement le plus perspicace.

L'intendance de Metz paya cette servile complaisance. Il fallut à *Chabrias* tout son esprit pour éluder les scenes que des officiers Bretons ménageoient à chaque instant, pour mettre le magistrat dans la nécessité d'avoir tort ou de partir ; mais dès-lors il connoissoit les hommes & savoit que les dégoûts passent & que les places restent.

La préfecture d'une autre province lui donna occasion de développer des talens avec lesquels il prétendoit au ministere.

La sévérité du prince le repoussa long-temps ; mais, infatigable dans ses poursuites, son nom, ses talens revenoient sous ses yeux, lorsque l'impéritie ou l'intrigue le forçoient de choisir un nouveau ministre.

Un grand talent a un grand empire. *Chabrias* possédoit celui d'exposer avec clarté, de faire naître l'opinion la plus saine, sans

jamais la ſuggérer; il connoiſſoit la reſſource des expédiens, & ſaiſiſſoit d'un coup-d'œil le vice ou l'utilité d'un projet. C'étoit un de ces miniſtres qu'on entraîne, mais non un de ceux qu'on abuſe. Ses coopérateurs avoient fait preuve de lumieres & de génie. Pourquoi *Chabrias* n'a-t-il donc pas changé les deſtins de la France avec tant de reſſources? c'eſt qu'il étoit un homme aimable, & vouloit tout à la fois plaire & ſervir.

L'homme aimable eſt celui qui ne veut perdre aucun ſuffrage, être prôné par les femmes, chanté par les poëtes, reproduit par les artiſtes, recherché des gens d'eſprit. *Chabrias* eut tous ces ſuccès, mais pour les conquérir & les garder il fallut accorder plus qu'il ne pouvoit; delà, les diſſipations. Elles forcent aux expédiens; les expédiens naiſſent des projets; les projets éclosent dans des têtes ſingulieres; il faut les entendre. Delà un certain ordre de gens entoure le miniſtre, & cela ſeul le décrédite, & ouvre une porte aux envieux, qui dès ce

moment dreſſent leurs batteries. On ne les démonte qu'en les gagnant; pour les gagner il faut donner; ſi l'on donne ils redoublent d'avidité. Les moyens ne ſont plus au pair de leurs prétentions; le miniſtre refuſe, alors les ingrats aboient & tournent contre l'auteur d'une fortune commencée les bienfaits qu'ils en ont obtenus. La lutte commence, les partis ſe forment, & l'agent de la choſe publique ſe partage entre le travail du miniſtere & les ſoins qu'il faut pour déconcerter ſes ennemis.

Telle eſt l'hiſtoire de *Chabrias*. Peu économe dans les détails; mais réparant avec avantage ces lacunes par des opérations brillantes. Mauvais directeur, bon financier, habile miniſtre, vrai homme d'état, voilà ce qu'il fut & ce qu'il auroit pu être. Mais ſa légéreté lui fit adopter ſans examen des hommes, des plans, des opérations qui ternirent l'éclat de celles qu'il avoit réfléchies & combinées.

Qu'eſt-ce donc que cette légéreté? C'eſt le partage de ſon attention entre les choſes

graves & les plaiſirs. On donne des inſtans aux affaires, des heures aux intrigues, des ſoirées aux femmes ; on lit ſans intérêt, on écoute ſans entendre, on diſcute ſans parti décidé. On ſe confie aux plus expéditifs, on préfere les moins difficultueux, on redoute ceux qui ont calculé. L'eſprit amuſe, la gaieté obtient, l'expérience ennuye, les craintes déplaiſent, les précautions choquent. On juge avec précipitation, on accorde à l'importunité, on eſt inviſible au mérite. Les promeſſes haſardées, les eſpérances prodiguées, des offres ſans intention, ou des intentions vagues, c'eſt cet enſemble que nous appellons légéreté.

Chabrias a eu des ennemis puiſſans. Dans le nombre il faut en diſtinguer deux bien oppoſés, Narsès & Cléomenes. Le premier a voulu l'accabler du poids de ſa vertu & n'a effacé ni ſes talens, ni ſes opérations ; l'autre a dirigé contre lui le pouvoir de ſa place, & eſt tombé ſi bas qu'il n'a pas même d'ennemis. On pourſuit *Chabrias* juſques dans

dans l'exil qu'il s'eſt donné, & on laiſſe exiſter Cléomenes ſans inquiſition, Cléomenes qui a mis l'état dans la criſe où nous le voyons, Cléomencs incapable, Cléomenes qui a emporté avec lui le mépris univerſel des gens qui penſent, & la haine générale de ceux qui ſouffrent.

Chabrias a cru avoir des protecteurs, ce n'étoit que des amis, ce n'étoit que des maîtreſſes, des partiſans, ce n'étoit que des compagnons de plaiſir. Tous ne l'ont pas abandonné; cependant les ſeuls demeurés fideles ſont ceux pour qui il n'avoit rien fait. Ils l'ont jugé d'après ce qu'il étoit, & non d'après ſa réputation. On veut toujours que l'homme reſſemble ou ſoit fait pour le moment que les circonſtances ont amené. Il faudroit proſcrire à jamais le miniſtre déprédateur, maintenant que nous avons publié notre poſition & avoué nos beſoins; mais ſi nous remontons à une époque où un miniſtre n'avoit ni ſa volonté, ni le pouvoir de changer celle des autres, il y a une ſorte d'injuſtice à le proſcrire. Il eſt à blâmer;

mais non à exécuter comme un coupable.

Quiconque aime le plaisir devroit renoncer au ministere, & malheureusement on fait du ministere l'instrument de toutes les jouissances. *Chabrias* a confié le secret de son caractere à trop de femmes ; il en aima de tous les états, & celles qui prostituerent les dons de la nature le trouverent quelquefois plus accessible que les femmes que la sensibilité égare, & qui toujours ont à combattre leur cœur & l'infortune.

Il ne seroit pas impossible de démontrer qu'au temps où *Chabrias* étoit en place, faire le bien étoit un être de raison ; que l'économie auroit moins réussi que la prodigalité ; & que les peuples parviennent à un certain point de corruption qui rend le talent & la vertu à-peu-près inutiles.



PESCENNIUS.

POUR peindre *Pefcennius*, il faut repréfenter la foibleffe & tous les maux qui fe traînent à fa fuite; il fit beaucoup de mal fans méchanceté, & des horreurs pour fervir des vengeances. Un magiftrat qui, dans le tourbillon de Paris, fe rend acceffible aux paffions des individus, & fe fait des amis en faifant des malheureux; tel fut *Pefcennius*.

Les hommes ne veulent pas toujours nuire, ils penfent auffi à leur fortune. Les gens habiles ne travaillent jamais pour eux feuls, & dans ce qu'ils imaginent, ils ont l'art de placer celui qui les protege. Il refufe avec hauteur, parce que fes agens accepteront avec profufion.

Pefcennius a beaucoup reçu, dit-on, mais jamais aux dépens de l'état. Il puniffoit les filles de leur incontinence, les joueurs de leur avidité, & les condam-

noit une amende ſalutaire, ſous la forme d'une contribution. On avoit monté chez lui une eſpece de chancellerie, établi un droit de ſceau; & les émolumens de cette place étoient diſtribués en pluſieurs lots, dont il retenoit le plus important.

Certaines corporations vouloient à chaque inſtant obtenir une ſentence, un réglement; il entroit dans leurs vues, mais il les impoſoit d'une ſomme paſſagere, & ſe faiſoit un vrai plaiſir de délivrer ſon papier, quand on lui apportoit ſa cotiſation. Cela ſe paſſoit à petit bruit, & ſi quelques mécontens s'aviſoient de murmurer, comme on crie, bicêtre ouvroit ſon gouffre, & tout étoit étouffé.

Peſcennius n'eſt pas beau; les femmes qui lui perſuadoient que la phyſionomie étoit le grand moyen de plaire, commandoient à ſes volontés, & diſpoſoient de ſon crédit. *Peſcennius* n'étoit pas ſavant; les beaux eſprits qui vantoient l'agrement de l'eſprit naturel, & les reſſources piquantes de la gaîté le diſpoſoient à tout

excuſer ou à tout accorder. *Peſcennius* n'étoit rien moins que gentilhomme ; les grands qui relevoient l'ancienne bourgeoiſie, & qui deſcendoient à cette précieuſe égalité, pour laquelle on a fait les frais d'une révolution, s'étoient tellement emparés de la volonté de *Peſcennius*, qu'il les en croyoit aveuglément.

Peſcennius enfermoit tout le monde, & puis il eût voulu faire ſortir tout le monde. De cette façon, il contenoit les méchans & les ames bienfaiſantes, & careſſoit ſa chimere, celle d'être aimé ; ignorant que l'on n'intéreſſe perſonne, quand on ne ſe décide pour perſonne. Celui qui obtient, craint de ne pas conſerver, & celui qu'on refuſe crie à l'injuſtice.

Quand on s'entache de certains ridicules publics, on n'a pas droit à la commiſération des cenſeurs. Paſſer de l'audience des filles à la bibliotheque du roi, eſt un ſaut violent : il eſt des places qui ſuppoſent des connoiſſances de tout gen-

re ; & c'eſt auſſi par trop inconſéquent d'accepter de pareils emplois, quand on eſt étranger à ce qu'ils exigent. On force alors à des réflexions d'autant plus cruelles pour celui qui les fait naître, qu'elles ſont plus vraies.

Peſcennius n'a été convaincu de rien; mais il a éte nommé dans un ſi grand nombre de mauvaiſes affaires, patron de gens ſi ſuſpects, mêlé dans des entrepriſes ſi peu patriotiques, que ſa réputation eſt néceſſairement entachée ſans être flétrie. Le public ne veut pas avoir toujours tort : il compoſe, il veut bien paſſer pour exagérateur ; mais il revendique quelque choſe de vrai dans ſes propos, & ce quelque choſe ſuffit pour gâter l'hiſtoire d'un homme.

Si *Peſcennius* n'eût jamais quitté le poſte où il étoit parvenu, & s'il eût employé les dernieres années de ce miniſtere à faire oublier ſon début, ſon ſort eût vraiſemblablement été déplorable. La fureur populaire ayant marqué ſes victimes,

elles ont dû chercher un asyle dans les pays étrangers. L'épée de Démoclès menaçoit moins le malheureux au-dessus duquel elle étoit suspendue, que la vengeance ne menaçoit les proscrits.

La France, qui s'est si souvent & si imprudemment placée au-dessus des autres nations, éprouve dans ce moment une humiliation cruelle. Presque tous ceux chargés de son gouvernement, il y a six mois, sont fugitifs, incapables, & pis encore : & cela, dans toutes les parties, & depuis la révolution, quel citoyen s'est élevé pour réparer nos malheurs, & les faire oublier ? C'est du fond d'une classe, jusques-là négligée ou méconnue, que sont sortis des hommes actifs, mais qui malheureusement ont confondu l'audace & le courage, la licence & la liberté, le zelé & l'enthousiasme, la force & la fureur, la vérité & la vraisemblance, les fautes & les crimes, les abus passagers & les vices de constitution.

Pescennius étoit un de ces hommes si

mal choisis. Peu de morale, jamais de vertus assises, point de principes décidés. Jamais de nerf dans la volonté, de suites dans les demarches, d'amour de l'humanité, de vrai intérêt à la chose publique. Favorisant les arts par ostentation, l'industrie par importunité, les établissemens par des vues personnelles; ne conduisant pas; mais soutenant la machine; cédant à l'impulsion des grands, à l'indiscret empire des femmes, à l'astutieuse marche des gens d'affaires; le jouet, en un mot, d'une foule de volontés étrangeres qui le rendroient leurs complices ou leur agent, sans qu'il soupçonnât seulement leur dangereuse influence.

Chabrias lui promit les honneurs du ministere; dès-lors Chabrias put disposer du secret de ses ennemis, prévenir leurs coups, les affoiblir ou les gagner : il ne promettoit pas pour tromper, mais lui-même fut déjoué par le vieux Vergennes & l'ambitieux Breteuil. Le dernier prétendoit disposer tyranniquement de son

premier inſtrument, & celui-ci ne voulut rien avoir à craindre d'un homme qu'il ne pouvoit eſtimer. Cette double erreur fit deux ennemis ſecrets, qui ne s'attaquerent jamais, mais ſe nuiſirent avec cette malignité ſecrette, qui vaut bien, pour perdre quelqu'un, l'acharnement de la vengeance hautement affichée.



CASCA.

QUAND on eſt haut & fier, on fait demander pourquoi, & ces pourquoi menent à une inquiſition dangereuſe. Pourquoi un officier de cavalerie ſe fait-il miniſtre de la marine? Quand le ciel nous créa ſans grands talens, pourquoi courir après les grandes places? Quand on n'eſt ni ſavant, ni ſpéculateur, ni homme de génie, pourquoi mettre de l'importance à tout? Quand on ne ſait jamais ſe décider, quand on a beſoin de tout le monde, pourquoi négliger & rebuter tout le monde?

Quand on eſt peu capable de juger les principes d'une conſtitution, il ne faut pas prêcher le deſpotiſme ariſtocratique; mais ſavoir deſcendre de la hauteur miniſtérielle. Cela eſt d'autant plus facile, qu'en deſcendant un peu, on ſe trouve où l'on devoit être naturellement placé.

Casca trouvoit si doux de régner sur une partie de la France! Graces à distribuer, préférences à donner, choix de faveur, encouragemens, dignités, emplois, tout étoit sous sa main. C'étoit une grace de voir les humains, & ce misérable charlatanisme est détruit. Reprenez votre place, commis insolens, & abaissez-vous devant le peuple François, votre maître; méritez son indulgence par vos efforts, & son suffrage par vos services. Dépouillez le faste insolent, & faites-vous respecter par des vertus, & non par ces vains dehors.

Casca est trop facile dans ses confidences; il admet les délations d'un certain nombre d'espions décorés (car, au-dehors & au-dedans, on les décore comme les autres) & il se laisse mener par ces sous ordres officieux qui ont toujours une intrigue, une nouvelle & une calomnie en poche.

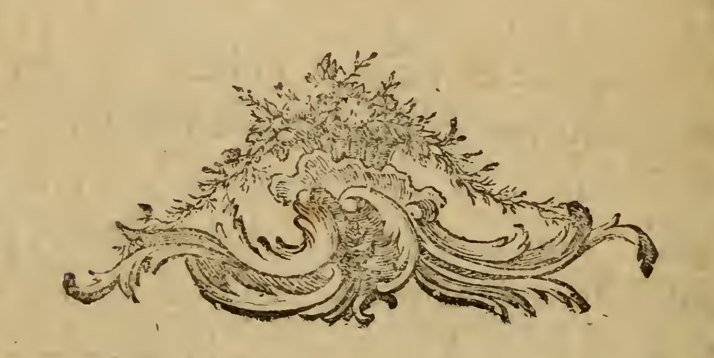
Casca, l'une de ces victimes que l'ambition s'immole, a flétri, non ses lauriers; il en a cueillis, mais perdu une espece de

réputation que donne un esprit modéré & un caractere de sage. C'est un honnête homme, mot vague, louange insignifiante. Mérite rare de ne pas intriguer pour de l'argent, quand on a six cents mille livres de rentes ! Grand effort de philosophie de jouir, lorsqu'on a réuni tout ce que les hommes appellent dignités, décorations. Beau prodige, de borner le cours de ses prétentions, quand on a une maladie qui interdit le travail. Eh bien, malgré ces puissans motifs, *Casca* sacrifie tous les jours à la divinité des cours, l'INTRIGUE. Ce n'est pas un homme qui joue à découvert. Il ne sollicite pas avec indiscrétion, il ne bouleverse pas tout au risque de tout perdre; mais semblable à ces habiles méchaniciens, qui cachent les ressorts de leurs chefs-d'œuvre, *Casca* fait agir sa famille, ses amis, ses créatures & une foule d'êtres oisifs ou besoigneux, qu'il berce d'espérances mensongeres, ou nourrit de légeres récompenses.

Casca possede un singulier talent, c'est de ne rien faire en travaillant beaucoup. Il écrit autant qu'un plumitif, il envoie de côté & d'autre, il donne des rendez vous à qui en veut, il écoute même avec assez de complaisance, il offre sa table à qui veut s'y asseoir, le tout pour avancer les affaires. Par quelle fatalité arrive t-il que *Casca* recueille si peu en résultats ? C'est que sa prose est lâche & indecise, ses missions sans motifs suffisans ou sans instructions claires, ses entretiens sans tact, sans fonds, sans art ; il y a de l'abondance, & point de logique, de la facilité à répondre & de la peine à concevoir, l'habitude de parler & non l'usage de calculer.

La France lui pardonnoit peu de talens, mais on ne lui a pas permis d abandonner Narsès, dépositaire de ses secrets, Narsès qui l'avoit appellé au ministere ; & soutenu par la caisse de l'état, qu'il ouvroit à ses projets, après l'avoir fermée à son predécesseur. Narsès n'embrassa pas le parti aristocrati-

que, *Caſca* veut l'entraîner, mais *Caſca* n'eſt qu'un pigmée devant Narsès, & Narsès, ſans être un Hercule, a diſperſé au loin les petits projets miniſtériels d'un eſclave décoré.



Soſthenes	—	Le Maréchal de Beauveau.
Bremus	—	Le Duc de Biron.
Clitiphon	—	Le Cardinal de Rohan.
Zohamir	—	M. de Beaumarchais.
Rambinelli	—	Le Vicomte de Mirabeau.
Traſcas	—	Le Marquis Ducreſt.
Hortenſius	—	M. de Biozat.
Reſuis	—	Le Garde des Sceaux.
Hilas	—	M. de Tolendal.
Cleondas	—	M. Claviere.
Monteze	—	Le Marquis de Monteſquiou.
Bargès	—	Le Baron de Breteuil.
Hugo	—	M. de Gouy d'Arcy.
Nauſicrates.	—	M. le Chappelier.
Mincius	—	M. Mounier.
Garinet	—	M. l'Abbé Grégoire.
Poſin	—	M. Piſon du Galant.
Menoxe	—	M. Cazalez.
Anachzès	—	M. de Volney.
Cneis	—	
Mazeas	—	Le Duc de Coigny. ——
Curaſſes	—	L'Evêque de Langres.
Clemon	—	Le Duc d'Orléans.
Stanisbay	—	Le Comte d'Eſtaing.
Phoedor	—	M. Briſſot de Warville.
Amphiaraus	—	Le Chancelier de Meaupeou.
Neboſis	—	M. Desmeuniers.
Montalb	—	Le Comte de Saint-Prieſt.
Cleomenes	—	Le Cardinal de Loménie.
Chabrias	—	M de Calonne.
Periſtene	—	M. de Sartines.
Peſcennius	—	M. le Noir.
Caſca	—	Le Maréchal de Caſtres.





